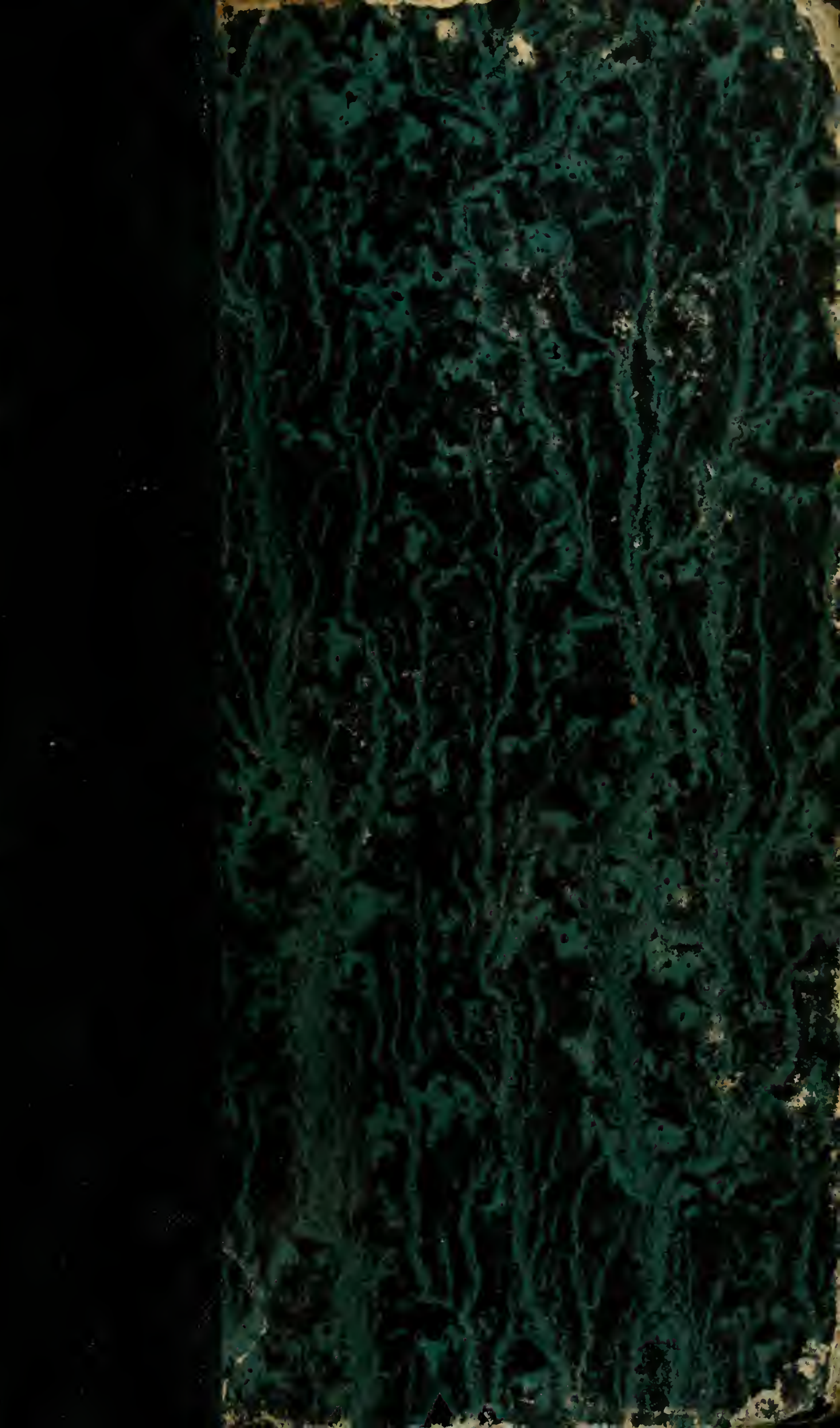
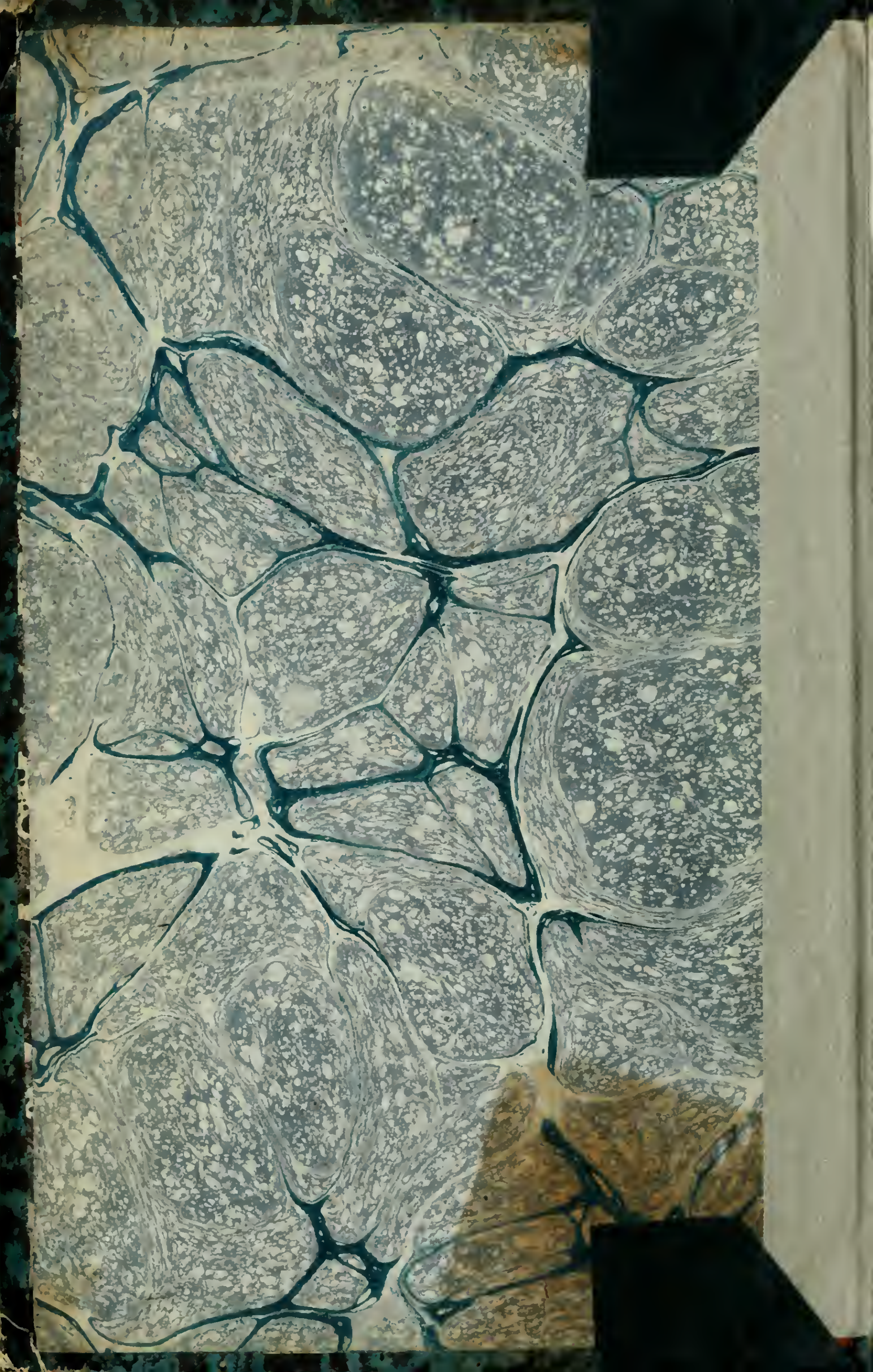
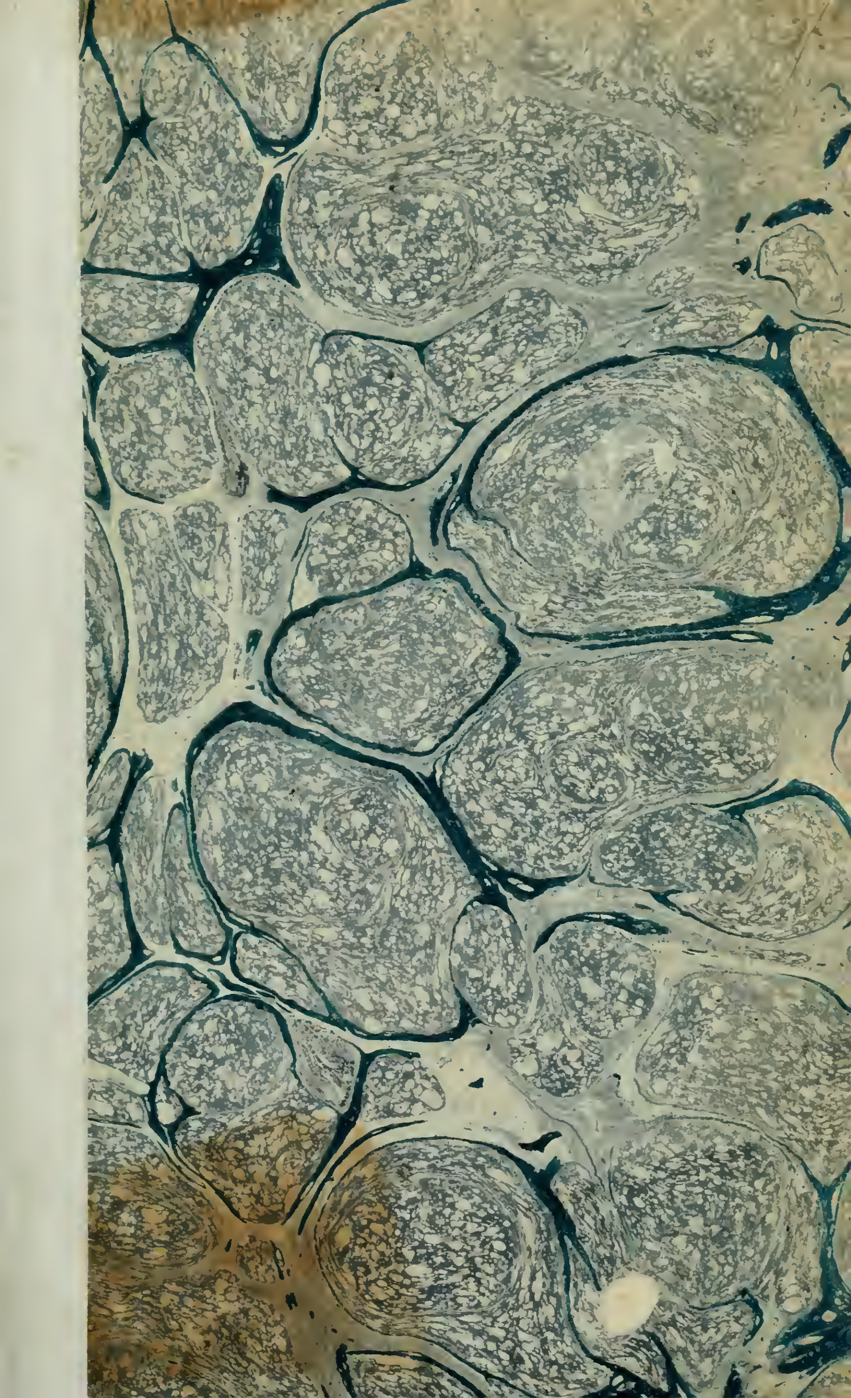








EXTRAIT

DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

DE PONTHIEU ET CIE,

N°, PALAIS-ROYAL, A PARIS.

Annuaire Anecdotique, ou Souvenirs contemporains.
L'année 1826, 2e édition, in-18. 4 fr.
L'année 1827, 2e édition, in-18. 4 fr.

Annuaire Nécrologique, ou Complément annuel et continuation de toutes les Biographies et Dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes remarquables par leurs actes ou par leurs productions, morts dans le cours de chaque année, à commencer de 1820; rédigé et publié par A. Mahul. In-8°, orné de portraits.

1re année, pour 1820.	5 fr. »
2e année, pour 1821.	7 fr. 50 c.
3e année, pour 1822.	7 fr. 50 c.
4e année, pour 1823.	8 fr. »
5e année, pour 1824.	8 fr. »
6e année, pour 1825.	8 fr. »

Atlas des routes de la France, ou Guide des Voyageurs dans toutes les parties du royaume; dressé par A. M. Perrot, membre de plusieurs sociétés savantes. 1826. In-12, cartonné. 15 fr.

Barricades (les), Scènes historiques. Mai 1598. 1826. Troisième édition. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Biographie des Contemporains; par Napoléon. 1826. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Biographie des quarante de l'Académie française. 2e édition. 1826. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Collection des Mémoires sur l'Art dramatique, contenant des Mémoires de Mlle Clairon, de Duménil, de Molière, de Bellamy, de Lekain, de Molé, de Préville, de Dazincourt, d'Ifland, de Goldoni, de Brande, etc., publiés par MM. Andrieux, Barrière, Félix Bodin, Déprés, Évariste Dumoulin, Dussault, Étienne, Merle, Moreau, Picard, Talma et Léon Thiessée. 14 vol. in-8°. 84 fr.

Conjuration du général Malet, contre Napoléon; par de Saint-d'A...... , ancien directeur-général de la police. Hambourg. 1 vol. in-12. 3 fr.

Considérations historiques et politiques sur la Russie, l'Autriche et la Prusse, etc., sur les rapports de ces trois puissances avec la France et les autres États de l'Europe; par M. J. Aubernon. 1827. 2e édition. 1 vol. in-8°. 4 fr.

Conspiration de Russie, Rapport de la commission d'enquête de Saint-Pétersbourg à S. M. l'empereur Nicolas Ier, sur les sociétés secrètes découvertes en Russie, et prévenues de conspiration contre l'État; sur leur origine, leur marche, le développement successif de leurs plans, le degré de participation de leurs priucipaux membres à leurs projets et à leurs entreprises, ainsi que sur les actes individuels de chacun d'eux, et sur ses intentions avérées. 1827. 2e édit. In-8°. 3 fr. 50 c.

Dictionnaire Bibliographique, ou Nouveau manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant l'indication et le prix de tous les livres, tant anciens que modernes, qui

peuvent trouver leur place dans une bibliothèque choisie, etc.; précédé d'un Essai élémentaire sur la Bibliographie; par M. Pseaume, membre de plusieurs sociétés savantes. 2 vol. in-8°, à deux colonnes. 16 fr.

Dictionnaire géographique portatif, contenant la description générale et particulière des cinq parties du monde connu. Revu avec soin, et précédé d'un vocabulaire de mots génériques servant à expliquer le sens des mots géographiques les plus importans dans les principales langues; par M. Malte-Brun, auteur du Précis de Géographie universelle, etc.; augmenté de plus de 20,000 articles qui ne se trouvent dans aucune édition des Dictionnaires dits de Vosgien, par M. le docteur Friéville et M. Félix Lallement; et enrichi de neuf cartes. Ouvrage entièrement neuf. 1827. 2 vol. in-16, imprimés en mignonne à deux colonnes, sur pap. vél. cavalier. Brochés, 9 fr.; cart., 10 fr. 50 c.

Dictionnaire des arts du dessin, la Peinture, la Sculpture et l'Architecture; par Boutard. 1827. 1 gros vol. in-8°. 10 fr. 50 c.

Dumouriez et la Révolution française; par M. Ledieu. 1826. 1 vol. in-8°. 24 fr.

États de Blois (les), ou la Mort de MM. de Guise, Scènes historiques. Décembre 1588; par l'auteur des *Barricades*. 2e édit. 1 vol. in-8°, avec le plan de Blois. 7 fr 50 c.

État actuel de la Navigation et du Commerce de l'Angleterre (de l'), Discours de M. Huskisson, président du bureau de commerce, prononcé le 12 mai 1826; traduit par M. Pichon, conseiller d'État; accompagné de diverses pièces justificatives, et suivi du Discours de M. Huskisson, sur le commerce des colonies, prononcé dans la séance du 22 mai 1825. 1 vol. in-8°. 4 fr.

Lettres sur l'histoire de france, pour servir d'introduction

à l'étude de cette histoire; par Augustin Thierry. Un vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Histoire d'Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies; Esquisses historiques de sa vie et des principaux événemens de son règne; par Alph. Rabbe. 1826. 2 vol. in-8°, ornés d'un portrait de l'empereur et d'un plan de Taganroc. 15 fr.

Histoire des Croisades; par Michaud; 4e édition. 8 vol. in-8°, avec cartes. 64 fr.

Histoire de la vie et des ouvrages de Molière; par M. Taschereau. 1 vol. in-8°, orné d'un portrait gravé d'après le dessin de Dévéria, d'un cul-de-lampe, par Thompson, et d'un *fac simile* de l'écriture de Molière et de sa femme. Prix, pap. sup. satiné, avec portrait. 1826. 7 fr. 50 c.

Histoire des Expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France, au dixième siècle; par Depping; ouvrage qui, en 1822, a remporté le prix à l'Institut de France. 1826. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Histoire générale de Napoléon Bonaparte, de sa vie privée et publique, de sa carrière politique et militaire, de son administration et de son gouvernement; par l'auteur des *Mémoires sur le Consulat.*

(Cet ouvrage formera environ 12 volumes in-8°, qui paroîtront par livraison de 2 volumes tous les deux mois. Prix de la livraison : 14 fr.)

Proverbes dramatiques; par J. B. Sauvage. Un vol. in-8°. 7 f.

Pour paroître le 10 janvier.

Histoire des Institutions de Moïse et du Peuple hébreu; par J. Salvador. Trois vol. in-8°.

LA MORT ET L'AMOUR.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8. F S. G.



LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

ISMALIE,

OU

LA MORT ET L'AMOUR;

ROMAN-POËME.

PAR M. LE VICOMTE



Première partie.

PARIS.

PONTHIEU ET CIE, LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPZIG.—PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

1828.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il était nuit. Les premiers froids de novembre s'étaient fait sentir; des ombres épaisses enveloppaient le château de Saint-Paër, et neuf heures venaient de sonner. Retiré dans mon cabinet, je méditais en ce moment un ouvrage dont je désirais tirer le sujet des Annales de la

Normandie. Je m'étais procuré quelques chroniques peu connues; j'étais à lire de vieilles légendes et à recueillir d'anciennes traditions; enfin je me fatiguais à déchiffrer des manuscrits inintelligibles, lorsqu'on m'annonça un étranger qui, venu de loin, disait-il, désirait m'entretenir un instant. On lui avait en vain demandé son nom, il avait refusé de le dire; son extérieur cependant n'annonçait ni un mendiant ni un aventurier; son maintien avait de la noblesse, et son langage de la dignité.

Au bizarre portrait qu'on me fit de l'inconnu, je consentis à le recevoir, et bientôt je le vis paraître.

Il était vêtu de noir. Sa figure avait été remarquablement belle, mais l'âge avait sillonné ses traits et blanchi ses cheveux. La tristesse était empreinte sur son front, et l'on voyait que le malheur avait frappé sa vie. Son abord avait quelque chose de solennel : et bien que son regard fût étrange, l'ensemble de sa per-

sonne, néanmoins, inspirait à la fois la surprise, la confiance et le respect.

Il me salua en silence, prit un siége auprès du feu, réchauffa ses mains glacées, puis me parla en ces termes :

« — Pardon, monsieur, de mon étrange vi-
» site. Vous excuserez, je l'espère, en faveur de
» mes cheveux blancs ce que vous trouverez en
» moi de brusque et de bizarre. Ce que j'ai a
» vous dire vous intéresse. Je viens au fait sans
» préambule; écoutez-moi sans impatience.

» Vous cherchez en ce moment, je le sais,
» dans les antiques souvenirs de la Neustrie, le
» sujet de quelque œuvre littéraire : je vous
» apporte de quoi remplir vos vues ; prenez ces
» papiers, et servez-vous-en à votre gré; c'est
» un présent que je vous fais. »

A ces mots, tirant de sa poche un énorme rouleau de parchemin, le vieillard me le présenta. Je l'examinais attentivement; sa figure imposante, sa singulière visite, ses manières

distinguées, et son offre extraordinaire, tout en lui me paraissait énigmatique. Je pris son manuscrit, et le parcourus un instant des yeux; mais il était écrit en latin, les caractères étaient mal formés, plusieurs pages offraient des lacunes, bien des mots étaient effacés, et je vis que sa lecture demandait du temps, de la patience, et de l'étude.

« — Je vous remercie, lui répondis-je, du » présent que vous voulez bien me faire; mais » pourrais-je vous demander de qui vous le » tenez vous même?

» — De mon père, dit le vieillard; et mon » père l'avait reçu du sien à qui ses aïeux l'a- » vaient transmis. De génération en génération, » ces papiers sont arrivés jusqu'à moi. Je les » aurais passés à mes enfans, si le ciel m'en » avait donné; mais je suis le dernier de ma race, » je suis aux portes du tombeau; et n'ayant » aucun héritier, c'est vous, monsieur, que j'ai » choisi.

» — Vous êtes de ces contrées sans doute?

» — Je ne suis plus d'aucun pays. Mes aïeux, » il y a bien des siècles, étaient les sires de » Saint-Paër. »

Puis, poussant un profond soupir, l'étranger poursuivit d'une voix lente et plaintive :

» — Ils sont à vous maintenant, ces lieux où » combattirent mes ancêtres. Qu'ils ont changé » d'aspect depuis qu'ils ont changé de maîtres! » Si mes pères ressuscitaient, reconnaîtraient-ils » ce séjour! Voici bien, sur l'antique sol de Saint-» Paër, le château visité par S. A. R. MADAME; » mais où est la forteresse crénelée que par-» courut Philippe-Auguste *!

» Je descends, monsieur, du fier *Richard* » *de la Forêt* (1), de ce terrible suzerain, de ce » guerrier chargé de crimes, qui, fortifié dans le » château de Saint-Paër, dont il était le maître,

* *Voyez*, sur le château de Saint-Paër, les notes renvoyées à la fin de l'ouvrage, et principalement la note 2.

» fut, en 1137, la terreur du Vexin normand *.
» Bien des temps se sont écoulés depuis sa
» mort. Hélas! le ciel s'est vengé, sur les descen-
» dans, des forfaits de l'aïeul; et l'infortune a
» poursuivi pendant des siècles les enfans du
» coupable Richard.

» — Oserais-je vous demander, monsieur,
» quels malheurs vous ont accablé?

» — Ne parlons pas de moi, interrompit vi-
» vement l'inconnu : qu'importe ce que j'ai pu
» être, ce que je suis, et ce que je deviendrai!
» mon sort n'a rien de remarquable; je suis
» inutile à la terre. Revenons à mon manuscrit.

» — J'y vois, repris-je, les noms de Philippe-
» Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion. C'est
» sous leur règne sans doute qu'eurent lieu les
» événemens dont vous me confiez le récit.
» Quelle est cette *Ismalie*, dont le nom souvent
» répété?....

* *Voyez* la note 1re, à la fin de l'ouvrage.

» — C'était la petite-fille du fameux *Richard* » *de la Forêt;* son origine était illustre, elle » paya cher sa naissance. Les descendans d'un » grand criminel sont souvent des victimes ex» piatoires; la Providence a des décrets ter» ribles.... Forcés de les subir, nous n'avons pas » même le droit de les juger.

» — Ainsi donc, monsieur, c'est une histoire » véritable?

» — On me l'a dit, je le dis de même : n'en » ayant pas été le témoin, je n'en puis être le » garant. Celui qui traça l'étrange récit que je » vous remets ne s'est-il jamais écarté de la » vérité? il peut m'être permis de le croire, il » vous est libre d'en douter.

» — Le sujet est-il dramatique? quel effet » pourra-t-il produire?

» — Jamais pareil sujet n'a été traité : jamais » écrivain, en eût-il conçu la pensée, n'en a essayé » l'exécution : on ne peut donc prévoir l'effet » qu'il produira. Si le public adopte *la donnée*

» du livre, j'aurai la gloire de vous avoir fait » entreprendre le plus extraordinaire des ou- » vrages; et si vous vous faites lire avec intérêt, » vous aurez le mérite de n'avoir pas échoué » dans la plus audacieuse des compositions.

» — Comment désirez-vous que j'écrive?

» — En vers.

» — Vous voudriez un drame?

» — Non.

» — Une tragédie?

» — Encore moins.

» — Un poëme épique?

» — Dieu nous en préserve!

» — Une églogue, un fabliau, un roman, une » idylle, un conte, une ballade, une élégie?

» — Rien de tout cela.

» — Eh quoi donc?

» — Un ouvrage d'un genre neuf.

» — Veuillez alors me le tracer.

» — Je ne suis venu ici que dans cette in- » tention.

» — Quel nom pourra lui convenir?

» — Tous ceux que vous venez de citer.

» — Et lequel choisirai-je?

» — Aucun. »

A ce dernier mot je souris; et regardant fixement le vieillard :

« — Permettez-moi de vous faire observer, » repris-je, que puisque vous désirez voir traiter » en vers le sujet de ce manuscrit, vous auriez » dû ne pas vous adresser à moi. La France, en » ce moment, a des poëtes remarquables, et c'est » à eux..... »

Mais l'inconnu reprit la parole; et d'un ton rude et sauvage :

« — J'ai une aversion déclarée, me dit-il, pour » les louanges et la flatterie. Point de réponse » à vos dernières paroles. Si c'est la modestie » qui les a dictées, mon silence est ce qui leur » convient; si c'est un compliment qu'elles cher- » chent, je n'en ai jamais fait de ma vie. »

Surpris de tant de franchise et d'originalité,

je gardai quelques instans le silence, puis je renouai ainsi l'entretien :

» — La poésie, monsieur, paraît ne plus » plaire à notre siècle.

» — Fausse opinion, monsieur; la bonne » poésie plaît encore, les beaux vers s'achètent » toujours. Je vous le prouverais à l'instant, si » je voulais citer et louer.

» — J'en tombe d'accord avec vous. Je sais » que parmi nos poëtes, messieurs...

» — Oh! dit brusquement l'inconnu, croyez- » moi, ne signalez jamais ni en particulier ni en » public les auteurs contemporains que vous ad- » mirez. Ceux que vous nommeriez ne vous en » aimeraient pas plus, et ceux que vous passeriez » sous silence vous en haïraient davantage.

» — Je ne puis adopter ce sentiment, répli- » quai-je. J'ai pu souvent être poursuivi par la » mauvaise foi; mais les torts de quelques écri- » vains envers moi ne sauraient me rendre in- » juste envers tous les hommes de lettres. La

» prudence poussée trop loin a quelque chose
» de sombre et d'aride qui me blesse et qui me
» repousse. Laissez-moi les illusions, qui seules
» peuvent charmer la carrière humaine, qui
» seules inspirent les grandes pensées, qui
» seules donnent de l'exaltation à l'âme et du
» mouvement à la vie. Laissez-moi admirer le
» beau, laissez-moi pardonner le mal.

» — Faites ce que bon vous semblera, me ré-
» pondit froidement l'inconnu. Vantez ceux qui
» vous dénigrent, admirez ceux qui vous déchi-
» rent, cela ne regarde que vous seul, et je n'ai
» pas le droit de commander à votre conduite.
» Ne vous irritez point, j'y consens, contre ceux
» des aristarques qui ont juré de déclarer né-
» cessairement absurdes vos compositions pas-
» sées, présentes et à venir; trouvez bon qu'ils
» vous jugent sans jamais vous lire, qu'ils crient
» à *l'inversion* quand vous avez dit *bonjour*,
» et à *l'exagération* quand vous avez dit *bon-
» soir!* Je ne m'y oppose point, je ne suis pas

» venu ici pour régler vos sentimens. Aimez et
» pardonnez, c'est très-bien; admirez et louez,
» c'est à merveille. Je ne prétends me mêler en
» aucune façon de ce qui ne me concerne nulle-
» ment. Revenons à mon manuscrit.

» — Très-volontiers, monsieur. Est-il du
» genre romantique?

» — Romantique! qu'entendez-vous par là?
» le mot est sonore sans doute, mais il est dénué
» de sens : c'est une palette où chacun voit la
» couleur qu'il affectionne; c'est une ombre à
» laquelle chacun donne la forme qui lui plaît;
» c'est un rêve que chacun explique à sa mode.
» Quant à moi, je ne discute que ce que je com-
» prends, je ne touche que ce qui a un corps,
» je ne vois l'être qu'où il y a existence.

» — Vous repoussez donc, monsieur, le
» genre romantique?

» — Non : car on ne peut repousser que ce
» qui vient à soi. Vainement on me dit : *le clas-*
» *sique est ici, le romantique est là, les deux*

» *grands ennemis sont en présence*; j'ai beau » regarder, je ne vois rien. Ma manière de » penser vous étonne : seriez-vous donc du » nombre de ces hommes à controverse à qui » toujours il faut des disputes, même où il » n'y a pas matière à discussion; qui, sans rime » ni raison, ouvrent une lice et provoquent aux » combats, sans qu'il y ait seulement un terrain, » sans s'informer où sont les armes, sans de- » mander où est le but? Non, je ne puis faire » une réalité d'une chimère; il n'y a point » d'école nouvelle. Je ne connais que deux » genres en littérature, ce n'est point le ro- » mantique et le classique, c'est le bon et le » mauvais.

» — Eh quoi, monsieur! repris-je, vous n'ad- » mettez point qu'il y ait en ce moment dans » la littérature une école nouvelle?

» — Aucunement. Veuillez m'éclaircir ce que » vous entendez par *classique* et *romantique*; » puis je vous répondrai.

» — J'y consens. Mais avant d'entrer en ma-
» tière, définissons le mot *classique ;* il est des
» personnes qui le prennent comme synonyme
» de *parfait ;* ce mot ne devient plus alors qu'un
» simple adjectif, et ne désigne plus un genre
» quelconque. Ces personnes-là se mettent ainsi
» hors de la discussion ; car ce n'est point une
» épithète, mais un système qu'il faut entendre
» par *classique.*

» Il est encore d'autres personnes qui con-
» fondent le mot *romantique* et le mot *roma-*
» *nesque* : ceux-là sont plus complétement
» encore éloignés de la question. *Romantique*
» et *romanesque* sont loin d'être synonymes ; et
» plusieurs exemples vont le prouver. Quels
» sont les chefs que proclame avec orgueil
» l'école romantique ? le sublime, l'enthou-
» siaste et l'énergique Bossuet ; le sombre et
» sauvage Byron, le ténébreux Young, le mé-
» lancolique Bernardin-de-Saint-Pierre, Gœthe,
» Schiller, Shakespeare, Chateaubriand, et bien

» d'autres écrivains célèbres; sont-ce là des au-
» teurs *romanesques?*

» Prenons donc les mots *classique* et *roman-*
» *tique* dans l'acception que leur donnent les
» peuples du Nord qui voulurent définir par
» eux deux genres littéraires : le mot *roman-*
» *tique* nous est venu d'eux : mettons-nous
» dans la lice qu'ils ont ouverte; et jugeons, s'il
» se peut, la question telle qu'il l'ont posée.

» Le *classique* * est la littérature imitée des
» Grecs et des Romains. Assujettie à des règles
» invariables et à des formes sévères, elle parle
» plus à l'esprit qu'à l'âme, plus aux sens qu'à
» la pensée, plus à l'imagination qu'au cœur. Les
» méditations rêveuses y occupent peu de place,
» les tableaux extérieurs y dominent. Elle peint
» avec énergie; le goût le plus pûr préside à ses

* Il est bien entendu ici, par le mot *classique*, ce que cette littérature a produit de beau; comme on va désigner plus bas, par le mot *romantique*, ce qui s'est fait de mieux en ce genre.

» compositions; *le classique* enfin est le beau
» idéal pris dans la nature antique et positive.

» *Le romantique*, au contraire, est la littéra-
» ture née de la chevalerie et du christianisme.
» La piété est son flambeau; l'enthousiasme est
» son essence. Le ciel l'occupe plus que la terre.
» L'existence matérielle est pour elle sans
» charme, l'existence contemplative est son do-
» maine. Vague comme les inspirations de la
» harpe des prophètes, consolante comme les es-
» pérances divines, mystérieuse comme les pro-
» messes de l'autre vie, la véritable littérature *ro-*
» *mantique* est la poésie de l'âme, la rêverie de
» l'homme immortel. Sans dédaigner les règles de
» l'art, elle n'en est point l'esclave timide; agrandir
» la sphère de l'intelligence humaine est son but.
» *Le romantique* enfin est le beau idéal, pris
» dans la nature moderne et chrétienne.

» — Bravo! me dit à ces mots le vieillard d'un
» air ironique : voilà une distinction de genre
» établie. Continuez; j'écoute.

» — Dans les poëmes anciens, repris-je, tout » se personnifiait, tout se matérialisait. Le » fleuve était un dieu, l'arbre une nymphe, le » ruisseau une naïade, et la pierre même une » déité : tout cela prenait des formes humaines » pour parler aux sens : rien de moral n'y » venait réveiller l'âme. Le destin ou le hasard » était le souverain maître du monde.

» Dans la littérature nouvelle, la forme et le » fond, la route et le but, tout est changé. La » pensée est l'objet principal, la matière n'est » que l'accessoire. En lisant, autrefois, on ne » voulait qu'être distrait, on veut aujourd'hui » réfléchir. Les anciens, toujours occupés des » choses du dehors, à en juger par leurs écrits, » avaient pour ainsi dire une âme corporelle, » comme les objets de leur culte avaient en quel- » que sorte une divinité humaine. Les modernes » au contraire, concentrés en eux-mêmes, » cherchent à spiritualiser toutes les impres- » sions de l'existence; certains de l'immortalité

» promise, ils veulent l'anticiper d'avance en
» s'élançant, aussi haut que possible, vers les
» régions qu'ils doivent occuper un jour; enfin,
» étudiant le cœur de l'homme, ils cherchent
» à creuser dans ses mystères. Ce n'est plus le
» sort qui commande, c'est la providence; et
» plaisirs, amours, nature, douleur, tout dans
» l'école nouvelle ne doit s'adresser aux sens
» que pour reporter l'esprit vers les sources
» premières, l'étude et la réflexion. Le classique
» excite l'admiration, le romantique force à
» l'attendrissement. L'un séduit, l'autre touche;
» l'un raconte, l'autre médite. Le premier veut
» avant tout de l'art, l'autre de l'inspiration.

» Du temps des Athéniens, des Romains,
» des Spartiates, et autres peuples de l'anti-
» quité, on ne soignait dans la première éduca-
» tion des jeunes citoyens que les forces corpo-
» relles. On cherchait d'abord à en faire des
» athlètes, on ne songeait qu'après à en faire
» des hommes. De nos jours on agit en sens

» inverse ; c'est, en premier lieu, de l'âme qu'on » s'occupe; et ce qu'on cherche à développer » principalement dans les enfans, c'est l'intelli- » gence et l'esprit. On place l'homme avant » l'athlète.

» Deux éducations opposées produisant deux » résultats contraires, amènent nécessairement » deux siècles différens; et ce qui convenait aux » coutumes anciennes, s'adapte moins aux nou- » veaux usages. La littérature doit marcher » avec les temps : elle est en quelque façon le » reflet de la société. La poésie classique eut » son époque, la poésie romantique aura la » sienne : elles ont toutes deux leurs beautés, » leur force et leur puissance. Je ne déciderai » point entre deux genres faits pour charmer. » A divers goûts, divers écrits. Cependant, je l'a- » vouerai, les productions classiques, en har- » monie avec les croyances païennes, me pa- » raissent aujourd'hui peu en rapport avec les » institutions chrétiennes; elles ne sont plus

» dans nos coutumes, elles n'entrent plus dans
» nos idées, elles ne tiennent plus enfin parmi
» nous à rien de national; tandis que le ro-
» mantique, éclos sur notre sol, rêvé avec
» amour par les troubadours du moyen âge, et
» saisi avec transport par les penseurs du temps
» présent, se trouve, au milieu de nous, dans sa
» sphère réelle; il est, pour nous, plein de sou-
» venirs patriotiques; et, tout vivant de tra-
» ditions qui sont françaises, de faits glorieux
» qui nous appartiennent, et d'habitudes qui
» sont les nôtres, il s'offre à nous brillant de
» tableaux créés pour nos yeux, et d'idées qui
» sont de nos mœurs *.

* « Tout le monde sait que, pendant trois siècles, nous avons
» été religieusement Grecs en littérature et en histoire. Des
» pédans, dont le nom même est devenu ridicule, avaient donné
» cette étrange impulsion à notre génie national. Des hommes
» du goût le plus pur et le plus cultivé s'y étaient livrés avec un
» abandon plus étrange encore. Tout semblait annoncer que
» nous suivrions jusqu'à la fin la trace de nos devanciers; et
» l'école d'Alexandrie était arrivée déjà à la suite de l'école
» d'Athènes, quand une révolution inopinée nous a ramenés
» d'un peu loin aux idées de la patrie. Nous nous sommes

» Chose étrange ! toutes les nations savantes » de l'Europe ont leur littérature nationale ; la » France seule n'en a point. Depuis long-temps » elle a borné sa gloire à copier exactement les » poëtes grecs et latins, à imiter servilement les » écrivains d'un autre temps et d'un autre pays * ; » au lieu d'inventer elle calque. Elle se refuse » à avoir un génie à elle ; et ses admirations se » portent vers l'étranger **. Anti-patriotique

» avisés tout à coup que nous n'étions pas tombés, comme les » pierres de Pyrrha, sur un sol sans souvenirs, que nous avions » des aïeux, des monumens, une religion ; et que, chose mer- » veilleuse, il y avait dans tout cela de la grandeur, de l'hé- » roïsme, et de la poésie...... Il a fallu *toute la licence* d'une » époque où l'amour de la solide instruction est devenu conta- » gieux, pour qu'on osât parler des souvenirs de la France, et y » trouver quelque gloire. Heureusement le premier pas est fait ; » et la pensée nationale ne se laissera déposséder ni de ses ac- » quisitions ni de ses héritages. » (Charles Nodier, sur le *Combat des Trente*.)

* L'admirable Racine lui-même, lorsqu'il lui arrivait d'inventer, en demandait humblement pardon : l'époque le voulait ainsi.

** *Goëthe*, dans son portrait de Voltaire, s'exprime en ces termes : « Le Français n'admire point ceux qui s'illustrent » chez lui.... Nous ne sommes point avares de louanges comme

» envers les talens contemporains dont elle
» pourrait s'honorer, elle conteste souvent
» leurs succès, désavoue leur célébrité, et pro-
» digue ses louanges aux renommées lointaines.
» On a vu les novateurs des autres contrées
» exciter son enthousiasme, tandis qu'elle dé-
» chirait et décourageait les siens; en France,
» où oser est un crime, combien de fois ai-je
» entendu dire à nos artistes les plus distingués,
» et à nos hommes de talent les plus remar-
» quables, que parmi nous il était pour tous les
» genres de génie un titre de réprobation,
» c'était d'être Français!

» Le *romantique* n'a pas pris son rang *seule-*

» les Français; il suffit que le talent nous donne quelque
» plaisir pour qu'il ait droit à nos hommages. Même ce qu'il
» admire, le Français ne l'aime point, tandis que *parmi nous*
» *on aime ce qu'on admire.* »

Goëthe vient d'éprouver par lui-même la vérité de cette dernière phrase. Le 27 août dernier, le roi de Bavière, suivi d'une partie de la famille royale, s'est rendu inopinément chez le prince des poëtes allemands, pour fêter lui-même le soixante-dix-huitième jour anniversaire de sa naissance.

» *ment* dans la littérature; aujourd'hui sa place » est marquée dans tous les arts, et dans tous les » travaux humains; partout il est facile à recon- » naître, car le classique est l'imitation; l'inven- » tion, c'est le romantique. De là sans doute les » nombreux ennemis de la nouvelle École; car » les hommes d'un talent médiocre, qui peuvent » briller jusqu'à un certain point en se traînant » sur les traces d'un modèle, ne peuvent plus » prétendre à aucun succès, du moment où il » faut qu'ils volent de leurs propres ailes.

» Le *romantique* qui maintenant a ses triom- » phes, en peinture, en musique, en sculp- » ture, etc., etc., a étendu ses lois jusque sur » l'ordonnance de nos jardins. Les statues, les » jets d'eau, les avenues droites et les char- » milles classiques ont été abandonnés pour » les grottes, les cascades, les sentiers tour- » nans et les bocages romantiques. Les anciens » parcs, tirés au cordeau, dessinés au compas, » dont un seul regard mesurait les alignemens,

» contemplait la régularité et embrassait l'é-
» tendue, nous paraissent maintenant tristes et
» nus. Les nouveaux parcs, avec leurs bosquets
» solitaires, leurs vues mystérieuses, leurs ro-
» chers sourcilleux et leurs allées rêveuses, nous
» enchantent seuls aujourd'hui; c'est encore là
» le romantique, rival préféré du classique.

» Mais ce qui, parmi nous, nuit le plus à la
» littérature moderne, ce sont les absurdités
» débitées journellement par les faux roman-
» tiques. Ces prétendus partisans de l'école
» nouvelle délirent à qui mieux mieux. Les uns
» placent le romantique dans le dévergondage
» des plans et des pensées, les autres dans le
» mélange bizarre du tragique et du comique,
» du sublime et du mesquin. Il en est qui
» ne le reconnaissent que dans le naturel
» plat et ignoble. Ceux-ci le voient dans le fré-
» nétique et le gigantesque, ceux-là dans le
» trivial et le burlesque, quelques uns dans
» l'emphase, beaucoup dans le galimatias.

» Quand donc ouvriront-ils les yeux! quand » comprendront-ils ce qu'ils veulent expliquer! » quand reconnaîtront-ils que le véritable *ro-* » *mantique* veut des plans neufs mais simples; » de l'enthousiasme mais du naturel; de la » force mais de la sagesse; de la fougue mais de » la clarté; du grandiose enfin, mais du vrai!

» — Superbe! admirable! me dit à ces mots » le vieillard d'un ton railleur : voilà des cou- » leurs et des images. Il y a dans tout cela du » brillant, mais n'y a-t-il point du faux? C'est à » moi maintenant de parler.

» J'admets votre distinction d'école littéraire, » l'une matérielle que vous nommez classique, » l'autre idéale que vous nommez romantique; » l'une qui a des règles fixes parce que tout ce » qui s'adresse à l'esprit peut se définir et s'ex- » pliquer; l'autre qui n'a point de lois absolues » parce que tout ce qui s'adresse à l'âme doit » se sentir et se comprendre; mais rien de tout » ce que vous venez de me dire ne me prouve

» qu'il y ait une littérature nouvelle. Votre » romantique et votre classique ont existé dans » tous les bons livres, chez tous les peuples, et » à toutes les époques. Notre siècle qui veut » se dire inventeur n'a rien découvert de nou- » veau, pas plus en littérature qu'en politique. » Les temps anciens ont mis au jour ce que le » temps moderne croit enfanter. Les bons au- » teurs romantiques de notre âge ont dans leurs » écrits tout ce qui, selon vous, caractérise les » classiques; et les bons auteurs classiques des » temps passés offrent dans leurs productions » tout ce que vous nommez romantique. Ne » m'interrompez pas, je vous prie; je vais » prouver ce que j'avance.

» Le *romantique*, dites vous, veut des scènes » qui développent les passions du cœur et qui » attendrissent l'âme : il veut des pensées con- » templatives et des réflexions pieuses : il veut » du sublime et de l'infini : *Homère*, *Virgile*, » *le Tasse*, *Milton*, *Sophocle*, *Euripide*, *Ci-*

» *céron*, *Platon*, *Térence*, étaient en ce cas » romantiques; ils sont tous plus ou moins en- » trés dans les replis du cœur, ils ont tous » peint l'homme soit en sa nature terrestre soit » en sa nature immortelle. Quel tableau fut » jamais plus touchant et plus empreint de ro- » mantique que le vieux Priam à genoux bai- » sant les mains sanglantes du meurtrier de son » fils pour en obtenir un cadavre!... Qui mieux » exprima qu'Homère, ce déchirement du cœur » humain, cette lutte romantique de diverses » passions qui force un vieillard couronné à » humilier son front superbe devant un féroce » ennemi, pour pouvoir rendre les devoirs pieux » de la sépulture aux restes inanimés de son » fils!... Les adieux d'Hector et d'Andromaque, » où la malheureuse épouse pressent vaguement » la mort et l'esclavage, et où le farouche sol- » dat, attendri sur les destinées d'une veuve et » d'un enfant, élève au ciel sa prière en les bé- » nissant... n'est-ce point là du romantique? Et

» le désespoir de Didon! et les tourmens d'Ar-
» mide! et la rage de Médée! et les fureurs
» d'Oreste! et les remords de Phèdre! ne déve-
» loppent-ils pas tous les secrets de l'âme?
» n'ont-ils point ce cachet d'amour, de terreur
» et de piété qui caractérise le romantique?

» Vous voulez, écrivains modernes, des pen-
» sées graves et pieuses, des rêveries profondes
» et morales, de mystérieuses inspirations? eh
» bien! lisez Platon, Pythagore, Socrate, Sé-
» nèque, Cicéron, et en général tous les pen-
» seurs de l'antiquité. On adorait alors les faux
» dieux, il est vrai; mais que ce fût vers Jupiter
» ou vers Jéhovah, on n'en élevait pas moins
» son âme vers les cieux. L'homme de tous les
» âges et de toutes les nations est né pieux et
» réfléchi; l'arbitre suprême, soit sous un nom,
» soit sous un autre, les champs élisées ou le
» paradis, le tartare ou l'enfer, le néant ou
» l'immortalité, ont toujours occupé sa pensée.
» L'homme des temps passés n'était pas moins

» exalté que l'homme des temps nouveaux : l'en-
» thousiasme, le sublime, l'infini, tout ce que
» vous nommez romantique, était connu de nos
» ancêtres, comme il le sera de nos descen-
» dans. Les auteurs anciens que je viens de
» citer, ont, autant que vos Schiller, vos
» Goëthe et vos Byron, plongé dans les vagues
» profondeurs de l'avenir céleste. Avec une ar-
» deur aussi vive que la vôtre, hommes du ro-
» mantique! ils ont étudié les secrets de l'exis-
» tence; ils ont rêvé autant que vous; et s'ils
» n'ont pu rien pénétrer, en avez-vous appris
» davantage!

» Parmi les écrivains d'un temps plus rap-
» proché, vous revendiquez l'admirable Young,
» Bernardin de Saint-Pierre, et l'énergique
» Bossuet; votre *romantique* n'est donc point
» une découverte nouvelle; vous-même, ainsi,
» vous l'avouez. Il n'était point question de ro-
» mantique, lorsque Corneille écrivait, et pour-
» tant qui le fut plus que lui, selon vos propres

» idées, dans le mystique *Polyeucte* et dans
» l'enthousiaste *Chimène!* Racine ne s'est-il
» point montré romantique dans *Athalie, An-*
» *dromaque* et *Phèdre!* Voltaire dans *Zaïre,*
» *Sémiramis* et *Mahomet!* Crébillon dans *Atrée*
» et *Rhadamiste!* Deux volumes d'exemples et
» de rapprochemens ne me suffiraient pas. Non,
» je le répète, il n'est point d'école nouvelle;
» je viens de chercher à vous démontrer que
» tous nos bons classiques étaient romantiques,
» je vais maintenant essayer de vous prouver
» que tous vos célèbres romantiques sont clas-
» siques.

» La littérature ancienne veut, dites-vous,
» des règles établies, des plans simples, des ta-
» bleaux descriptifs, des images positives et des
» formes sévères : vos romantiques fameux se
» sont assujettis à ces lois. En voulez-vous la
» certitude? parcourez avec attention *Child-*
» *Harold,* de lord Byron; *Lalla-Rouck,* de
» Thomas Moore; la *Dame du Lac,* de Walter-

» Scott; *Werther*, de Goëthe; *Rodrigue*, de Sou-
» they; *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-
» Pierre; les *Martyrs*, de M. de Chateaubriand;
» *Corinne*, de Mme de Staël; les *Nuits d'Young*;
» les *poëmes d'Ossian*; le *Paradis Perdu*, de
« Milton; la *Messiade*, de Klopstock; l'*Enfer*,
» du Dante, et vous verrez que dans ces di-
» verses productions le goût antique se retrouve
» à chaque instant avec toutes ses formes et
» toutes ses lois. Les livres que j'ai cités, écrits
» en prose ou en vers, de mérites entièrement
» différens, et où le respect dû à la langue est
» rigoureusement gardé, sont tous plus ou
» moins soumis aux règles du classique, offrent
» tous des tableaux descriptifs et des images
» positives, ont tous enfin des plans simples et
» des formes sévères.

» Vous affirmez que les romantiques sont tout
» aux choses intellectuelles, et les classiques
» aux tableaux extérieurs; je ne puis en con-
» venir. Relisez les écrits que je viens de vous

» signaler; et, de même que les livres des
» vieux âges attestent que les anciens s'occu-
» paient de l'âme et du ciel, les livres du temps
» présent vous prouveront à chaque page, que
» les modernes s'occupent aussi des corps et de
» la terre. Oui, l'école nouvelle est un rêve, vos
» distinctions de genre sont des chimères, et nos
» discussions une folie. On s'est battu jadis pour
» des capuchons de moines, on se bat mainte-
» nant pour des phrases de rhéteurs. On ne
» s'accordoit guère autrefois, on ne s'entend
» pas mieux aujourd'hui. Les hommes ne seront
» jamais parfaitement raisonnables sur aucun
» sujet, et ne seront jamais complétement
» éclairés sur aucune matière. »

Le vieillard, en terminant son discours, me regardait d'un air triomphant.

« — Monsieur, lui dis-je, pour donner plus
» de force à vos raisonnemens, vous m'attri-
» buez des paroles que je n'ai point pronon-
» cées. Vous me faites dire que le genre ro-

» mantique est une découverte de notre siècle;
» et, partant de ce point, vous me soutenez,
» à juste titre, que je suis dans l'erreur, vu
» qu'il y a eu, de tout temps, du classique et
» du romantique : mais je n'ai nullement af-
» firmé que l'école moderne fût une invention
» récente; j'ai dit, au contraire, qu'elle était
» née du christianisme et de la chevalerie;
» et, plaçant parmi ses chefs, les Milton, les
» Bernardin-de-Saint-Pierre, les Young, les
» Bossuet, et autres, j'ai assez prouvé que mon
» opinion n'était pas celle que vous cherchez
» à me donner. »

Je vais répondre à vos argumens : « Oui,
» sans doute, il y a parfois des scènes et des
» pensées romantiques chez les auteurs an-
» ciens, mais ce sont des morceaux courts et
» détachés, des éclairs rares et fugitifs; on les
» voit briller un instant et disparaître aussitôt.
» Un regard mâle et guerrier dans une vierge,
» ne vous ferait pas dire : *voilà un homme;* de

» jolis cheveux blonds et bouclés pareraient » la tète d'un adolescent, que vous ne vous » écrieriez point : *voilà une femme.* Il en est » de même de quelques aperçus dans le goût » moderne qu'offre la littérature ancienne, ils » ne vous feront point dire : *voilà une œuvre* » *romantique.*

» Les anciens étaient penseurs comme nous, » je ne saurais le nier ; mais « *il était*, dit M. de » Salvandy, *il était un monde ignoré d'eux*, » *le monde sensible ;* » ils avaient aussi un cœur » porté à la piété, j'en conviens ; mais la lu- » mière du christianisme n'ayant point lui à » leurs yeux, leurs mœurs n'étaient pas les » nôtres, nos sentimens ne sont point les leurs ; » et ce qui était *croyances* pour eux, n'est » qu'*extravagances* pour nous *. Le genre de

* « Le monde du paganisme était borné de toutes parts, le » ciel qu'il nous découvre ne sert qu'à réfléchir les misères » d'ici-bas au lieu d'agrandir nos contemplations, en fuyant sans » fin devant elles. Ce ciel est de marbre ; il pèse de tout son

» piété de leurs grands écrivains était aride,
» abstrait, et sans base; leur manière de
» sentir était systématique; et, jusqu'au vague
» de leurs réflexions, tout était positif en eux.
» Le doute, ou plutôt le scepticisme, était le
» fond constant de leurs méditations. Or rien
» n'étant sec et froid comme ce genre de doute,
» lorsqu'il est invariable et absolu, rien aussi
» n'est moins romantique. Quelques accens
» brûlans d'enthousiasme et de piété s'échap-
» paient, il est vrai, par intervalles, de leur
» âme, mais ce n'était que comme des germes

» poids sur l'âme et la pensée.... La civilisation antique était in-
» complète et restreinte... Le sexe, dont la sensibilité est le
» moins délicate, le moins exigeante, le moins inventive, par-
» ticipait seul à ses bienfaits. Les femmes, esclaves fécondes,
» languissaient délaissées; il n'y avait de littérature ni par
» elles ni pour elles.... Le cercle entier de l'existence avait de
» plus étroites limites que parmi nous. La vie n'avait rien de
» passionné, rien d'intime. Borné à quelques affections d'aca-
» démie, le cœur semblait ne pas exister encore. » (Préface d'*Alonzo*, pag. 7. M. de Salvandy.) Certes, voilà une peinture des temps classiques qui parle bien en faveur des temps romantiques.

» heureux qu'il n'appartenait qu'au christia-
» nisme de développer, qu'aux temps futurs
» de féconder.

» La civilisation, qui fait chaque jour de
» nouveaux pas et de nouveaux progrès, cher-
» che à tout agrandir, à tout perfectionner.
» Pourquoi donc, lorsque tout marche, la
» littérature seule resterait-elle stationnaire ?.....
» et comment, par une contradiction incon-
» cevable, beaucoup d'hommes aujourd'hui,
» qui cherchent en politique à avancer rapi-
» dement et à étendre les doctrines moder-
» nes, s'efforcent-ils, en littérature, à reculer
» constamment et à imposer les doctrines go-
» thiques !.....

» Étendre la carrière des lettres, et reculer
» ses bornes, tel est le vœu de l'école nouvelle.
» Le classique agrandi, voilà *le romantique*.
» Peut-être eût-il déjà triomphé de ses enne-
» mis, sans l'absurde enthousiasme et les ridi-
» cules écarts de quelques uns de ses parti-

» sans. La folie de certains disciples a porté » des coups funestes au genre. Malheureuse- » ment, en littérature comme en politique, il » en est qui, frappant toujours à faux, pren- » nent l'exagéré pour le grand, l'extravagant » pour le sublime, et la licence pour la liberté.

» Les anciens, je viens d'en convenir avec » vous, ont donc eu, eu littérature, des no- » tions vagues de ce que nous appelons main- » tenant l'école nouvelle; il en est de même » en politique : l'antiquité a rêvé la monarchie » limitée et les pouvoirs balancés; mais il a » fallu la suite des âges, pour nous amener, » par degrés, le gouvernement représentatif, » qui n'est pas plus une découverte moderne, » que le romantique n'est une invention ré- » cente. On trouve du constitutionnel dans les » institutions gothiques, comme du roman- » tique dans les littératures surannées : l'un » tend à un perfectionnement politique, l'autre » à un perfectionnement littéraire.

» La nouvelle école, comme toute clarté nais-
» sante, eut son aube dans les temps anciens,
» et n'a pu arriver à son aurore que lentement
» et peu à peu. Elle s'empare, dans sa marche,
» de tout ce qu'a de beau le classique ; mais
» elle n'en perd pour cela ni son nom ni sa
» force, pas plus que l'école ancienne ne de-
» venait romantique lorsque l'inspiration du
» génie lui faisait devancer les âges. Les deux
» genres, quoi que vous puissiez en dire, sont
» donc séparés et distincts. Ils ont pu, comme
» deux instrumens harmonieux, rendre de temps
» à autre quelques accords pareils; mais ils dif-
» fèrent par leurs hymnes, et leur mélodie n'est
» pas la même.

» Les gouvernemens actuels ne sont plus
» isolés. Les communications les plus fréquentes
» et les plus faciles, les rapports les plus in-
» times et les plus étendus, se sont établis entre
» les peuples les plus lointains. Les idées poli-
» tiques et les mœurs sociales commencent

» donc à se ressembler partout ; l'Europe et
» presque le monde entier devient peu à peu
» une grande et même famille. Nous nous rap-
» prochons, par conséquent, de l'époque où les
» diverses productions de nos voisins seront
» connues, senties, et appréciées réciproque-
» ment par tous les peuples rivaux, comme les
» classiques grecs et latins l'ont été par toutes les
» nations civilisées. L'école romantique, en se sai-
» sissant des beautés littéraires de chaque genre
» et de chaque pays, détruit les vieux priviléges
» et les systèmes usés, au profit des hommes de
» génie. Elle rend hommage à tous les grands
» mérites, elle adopte toutes les nobles inspira-
» tions; mais elle veut en même temps que
» chaque pays conserve en littérature, son goût
» particulier, son propre caractère, et son ca-
» chet national. Désirant la fusion des modes
» remarquables et des talens distingués, elle
» rejette l'arbitraire et les exceptions, monstres
» que ne saurait tolérer un siècle de lumières.

» Quelques obstacles qu'elle rencontre, elle
» parviendra à son but.

» Ce moment n'est peut-être pas loin. Déjà le
» désir de connaître et d'étudier les littératures
» rivales, est devenu un besoin et presque un
» devoir pour nous. Autrefois nous parlions
» avec ironie des écrivains du nord, aujour-
» d'hui notre superbe et ridicule dédain pour
» eux n'existe plus; nous reconnaissons leur
» génie. Les jeunes Français de notre âge n'ont
» plus la légèreté de leurs prédécesseurs; ils
» veulent penser et juger par eux-mêmes. Ils
» méditent, ils comparent, ils apprécient; ils
» commencent même aussi à savoir admirer ce
» qui se fait de beau dans leur patrie. Formons
» des vœux pour que cette tendance au bien
» continue, et pour que notre nation, tout en
» rendant hommage aux auteurs étrangers,
» sache enfin rendre justice en même temps
» à ceux qu'elle possède elle-même.

» J'ignore dans quelle religion vous êtes né;

» mais à votre manière de jeter sur la même
» ligne Jupiter et Jéhovah, l'enfer et le ténare,
» le paradis et l'élysée, vous me paraissez ne
» pas plus tenir aux uns qu'aux autres; ne pas
» plus croire au vrai qu'au faux. Vous placez
» tous les cultes dans la même catégorie;
» d'après ce système, je vois en vous un philo-
» sophe incrédule, et je ne m'étonne plus de
» votre antipathie pour le *romantique;* une école
» qui écarte le positif et repousse le scepti-
» cisme, devait nécessairement être rejetée par
» vous.

» Doutant de tout ici-bas, vous croyez que
» l'homme actuel, hors d'état de rien inventer,
» pas plus en littérature qu'en politique, ne
» saurait s'instruire à fond sur rien; je sens
» que je tenterais en vain de vous convaincre
» du contraire, cessons donc une discussion
» inutile. J'écrirai fidèlement la conversation
» que nous venons d'avoir ensemble, et le
» public décidera entre nous; je crains seule-

» ment que ceux qui voudront s'éclairer sur la
» question traitée, ne soient pas plus avancés
» après avoir lu notre dialogue, qu'ils ne l'é-
» taient auparavant. »

Le vieillard sourit à ces dernières phrases et ne parut pas s'offenser de ce qui les précédait.

« — Eh bien! me dit-il, je suppose pour un
» instant, qu'une nouvelle littérature existe en
» effet; l'école que vous défendez est mauvaise,
» car voyez quels pitoyables ouvrages sortent
» de la plume des disciples qui veulent imiter
» les chefs.

» — Monsieur, répliquai-je à ces mots, j'ai
» déjà répondu en partie à cette attaque. Je re-
» tournerai vos propres paroles contre vous-
» même. Les princes du classique ont fondé
» aussi une mauvaise école; car, s'il est pos-
» sible, comptez les innombrables composi-
» tions plus pitoyables les unes que les autres,
» qui sont sorties de la plume de leurs imita-
» teurs.

» Voilà l'injustice et la mauvaise foi des ad-
» versaires du nouveau système! ils n'admettent
» parmi les écrits qu'ils nomment classiques,
» que les chefs-d'œuvre des anciens; et, sous
» le nom de romantiques, ils confondent les
» livres les plus étonnés d'être ensemble; ils ad-
» joignent aux productions marquantes, toutes
» les absurdités littéraires que peut publier la
» sottise. »

L'inconnu était tombé dans une profonde rêverie, et je croyais qu'il ne m'écoutait plus, lorsque, rompant tout à coup le silence :

» — Monsieur, reprit-il, sur quelques points
» vous avez passablement soutenu votre thèse,
» mais sur d'autres vous avez prodigieusement
» erré. Par exemple, vous dites qu'il faut que
» la littérature marche avec l'esprit du temps,
» et vous ajoutez que le *romantique* aime à
» s'empreindre de piété : or comment le ro-
» mantique peut-il marcher avec l'esprit du
» temps; comment peut-il être à l'unisson avec

» les idées de la génération actuelle? notre âge
» est anti-religieux.

» — Anti-religieux! je le conteste; au siècle
» dernier vous eussiez pu le dire avec raison :
» maintenant vous auriez tort de le soutenir.
» Les âges passés étaient moins moraux que
» l'époque présente. Un écrivain célèbre * a

* M. DE CHATEAUBRIAND. Je vais citer quelques passages d'une de ses peintures des temps passés :

« En 1665 on jugea, dans une seule province de la France
» deux fois plus de crimes que l'on en a jugés en 1825 dans
» toute l'étendue de la France. L'historien qui raconte ce fait. .
» c'est Fléchier. Il entre dans les détails; il nous apprend que
» l'accusateur et les témoins se trouvaient quelquefois plus cri-
» minels que l'accusé. — « Un de ces terribles châtelains, dit-il,
» entretenait dans des tours, à Pont-du-Château, douze scélé-
» rats dévoués à toutes sortes de crimes, qu'il appelait ses
» douze apôtres. »

» L'abbé Ducreux, éditeur des *Œuvres de Fléchier*, déplore
» à cette occasion l'état où l'ignorance et la corruption des
» mœurs avaient fait tomber la société à cette époque. Il y eut
» dans un seul jour plus de trente exécutions en effigie.

» Trente-quatre ans plus tard, en 1699, une femme, ap-
» pelée Tiquet, eut la tête tranchée pour tentative d'assassinat
» sur son mari; Louis XIV, sollicité par le mari même de cette
» femme, allait accorder des lettres de grâce, lorsque l'arche-
» vêque de Paris représenta au roi que les confesseurs avaient

» cherché récemment à le prouver par des faits
» historiques. Sous Louis XV, les écrits que

» *les oreilles rebattues* de projets contre la vie des maris. L'arrêt
» fut exécuté.
» ....

» Reste à examiner l'article des mœurs.... A quelle époque
» de la monarchie absolue veut-on que je me place, sous la
» première ou sous la seconde race ? Ouvrirons-nous Grégoire
» de Tours, Frédégaire, Eginhard, les *Annales* de Fuldes ou
» les *Chroniques* des Normands? Nous y verrions de bien belles
» choses sur les bonnes mœurs de ces temps..... Après le règne
» de Saint-Louis, nous ne rencontrons guère que des cours
» corrompues ; le brigandage des guerres civiles se mêle à des
» dévotions déshonorées par tous les genres d'excès.

» Il est affreux de le dire, mais il ne faut rien laisser d'in-
» connu sur ces temps d'ignorance : la religion subissait les ou-
» trages de cette ignorance.......... On ne se servait de l'ab-
» solution du prêtre que pour commettre le crime avec innocence.
» La conscience retrouvait la paix dans le sacrilége, et Louis XI
» expirait sans remords, sinon sans terreur.

« A la cour des ducs de Bourgogne, ... les plaintes contre la
» dissolution des religieux et des prélats étaient générales. Le
» peuple se laissait emporter à des débordemens effroyables : qui
» n'a entendu parler de la *Vaudoisie d'Arras*? Les hommes et
» les femmes se retiraient la nuit dans les bois, où, après avoir
» trouvé un certain démon, ils se livraient pêle-mêle à une
» prostitution générale.

» Les lois voulurent réprimer ces excès ; elles furent atroces ;
» elles punirent par une espèce de débauche de barbarie, la dé-
» bauche des mœurs.

» vous nommez classiques étaient positivement
» impies, c'étaient les œuvres à la mode. La

» Regretterons-nous ces temps où des populations entières » étaient ainsi abruties? D'un côté l'ignorance des lettres humaines, de l'autre côté, l'enseignement de la religion et » l'exercice du pouvoir absolu, n'étaient-ils pas impuissans » contre ces horreurs? Aujourd'hui de pareilles choses seraient-» elles possibles........ Charles IX laissait voler la vaisselle » d'argent de son hôte, le sieur de Nantouillet, chez lequel il » avait diné. Henri III, habillé en femme, un collier de perles » au cou, ne fait pas beaucoup d'honneur aux mœurs de son » temps. Villequier tue sa femme, parce qu'elle ne veut pas se » prostituer à Henri III. Cimier tue son frère, chevalier de » Malte, parce que ce frère avait entretenu un commerce criminel avec sa belle-sœur. Vermandet est décapité pour inceste. Dadon, régent de classe, est brûlé comme corrupteur » de l'enfance. La duchesse de Guise se livre à un moine, pour » obtenir l'assassinat d'un roi; et Marguerite de Valois va cacher dans le château d'Usson les désordres de sa vie.

» Le sentiment religieux n'était pas moins altéré que le sentiment moral. Ceux-ci catholiques sincères, le chapelet à la » main, s'enfonçaient dans tous les vices: ceux-là, abandonnés » aux mêmes vices, tuaient les réformés sans être persuadés de » la religion au nom de laquelle ils les persécutaient. Maugiron » et Saint-Mégrin moururent le blasphême à la bouche. Les » athées étaient fort communs. Il y avait des hommes, disent » plaisamment les Mémoires du temps, qui ne croyaient *à Dieu* » *que sous bénéfice d'inventaire*.

» En nous rapprochant de notre siècle, serons-nous plus édifiés des mœurs de la Fronde? Le cardinal de Retz nous les a

» corruption, l'incrédulité, l'hypocrisie gouver-
» naient en partie la société, et beaucoup de
» Français d'alors, étaient athées. Aujourd'hui
» les temps sont changés; les mœurs sont gé-
» néralement plus pures; le malheur a donné
» de grandes leçons; la jeunesse est moins dis-
» sipée, la société est moins frivole; il est peu
» d'athées parmi nous; et les livres immoraux
» n'ont plus la vogue. On applaudit la piété sage,
» on ne repousse que l'exagération religieuse.
» Il y a donc en ce moment plus de tendance au
» bien qu'au mal, à la piété qu'à l'irréligion.
» Les studieux élèves de notre belle patrie, mal
» jugés par quelques penseurs moroses, n'ont
» besoin que d'une main habile qui les dirige et
» les éclaire; si l'on n'égarait point l'opinion
» publique, on aurait peu de reproches à leur

» trop fait connaître....... Et la Régence! et les jours qui l'ont
» suivie!....... A cette époque, par une dérision dont l'histoire
» offre plusieurs exemples, on ne croyait pas en Dieu, et l'on
» fulminait des arrêts contre l'impiété, etc., etc...... »

» adresser ; et si l'on donnait à l'esprit national » le noble élan vers lequel il est naturellement » porté, on n'accuserait plus la jeunesse fran- » çaise d'être impie et séditieuse *.

» Je rentre ici dans la discussion. Le classique » n'est plus de saison; il a trop d'analogie avec » ce que redoute tant la génération actuelle, le

* « Cessons, Messieurs, dit encore M. de Chateaubriand, » cessons de flétrir le siècle qui commence : nos enfans » valent mieux que nous. On s'écrie que la France est impie » et corrompue, et quand on jette les yeux autour de soi, on » n'aperçoit que des familles plus régulières dans leurs mœurs » qu'elles ne l'ont jamais été; on ne voit que des temples où se » presse une multitude attentive, qui écoute avec respect les » instructions de son pasteur. Une jeunesse pleine de talent et » de savoir, une jeunesse sérieuse, trop sérieuse peut-être, » n'affiche ni l'irréligion ni la débauche. Son penchant l'entraîne » aux études graves. Les déclamations ne la touchent point ; elle » demande qu'on l'entretienne de la raison, comme l'ancienne » jeunesse voulait qu'on lui parlât de plaisirs.

» On l'accuserait injustement de se nourrir d'ouvrages qu'elle » méprise, ou qui sont si loin de ses idées, qu'elle ne les com- » prend même plus. Il y a très-peu d'hommes de mon âge et » au-delà qui n'aient la mémoire souillée d'un poëme double- » ment coupable : vous ne trouveriez pas dix jeunes gens qui » sussent aujourd'hui dix vers de ce poëme que nous savions » tous par cœur au collége. . . . .
» Le siècle actuel n'est plus à l'impiété. »

» *fanatisme* et la *tyrannie*. Le *fanatisme* veut » l'esclavage religieux ; la *tyrannie* veut l'esclavage politique ; le *classique* veut l'esclavage » littéraire. L'un dit : *Vous ne croirez que ce » que j'affirme ;* l'autre : *Vous n'obéirez qu'à ce » que j'ordonne ;* et le dernier : *Vous n'écrirez » que ce que je dicte.*

» Nous ne sommes plus au temps où tout » nous était imposé en religion, en gouvernement et en littérature, l'époque de l'absolu » était l'époque du classique. Le despotisme » politique était en parfaite harmonie avec le » despotisme littéraire ; mais leur règne à tous » deux est passé ; nous voulons maintenant » croire, obéir et penser, non d'après un instinct machinal et commandé, mais d'après » notre volonté libre et réfléchie. Le romantique » est donc dans le goût de siècle ; il est en rapport avec ce que désire si vivement la génération présente, une *liberté sage* et une *indulgente piété*. La *liberté sage* veut les institu-

» tions fortes; *l'indulgente piété* veut la charité » évangélique; et le *romantique* veut la pensée » affranchie. L'un dit : *Régnez, non par le ca-* » *price, mais par les lois;* l'autre : *Priez, non* » *par hypocrisie, mais par conviction;* et le » dernier : *Peignez, non d'après autrui, mais* » *d'après vous-même.* »

Un long silence suivit ces mots. Une expression amère de surprise et d'ironie s'était peinte sur les traits de l'inconnu.

» — Voilà, Monsieur, reprit-il, une virulente » sortie contre le classique; elle a droit de me » surprendre. Vous n'avez pas toujours eu la » même manière de penser; car vous avez imité » vous-même les productions antiques, contre » lesquelles vous vous déchaînez. N'êtes-vous pas » auteur de la *Caroléide,* poëme modelé sur les » épopées anciennes, et du *Siége de Paris,* » tragédie tout-à-fait classique? N'avez-vous » point observé les règles de l'antiquité jusque » dans vos romans, dont les plans sont

» d'une extrême simplicité, et où les fameuses » *unités* sont scrupuleusement observées? vos » écrits...

» — Monsieur, interrompis-je, mes écrits, » à commencer par la *Caroléide* et le *Siége de* » *Paris*, ouvrages de ma première jeunesse *, » ont trop peu de mérite et d'importance pour » pouvoir servir d'armes offensives ou défen- » sives dans la question que nous traitons. » Écartez tout-à-fait mes livres et moi de la » controverse actuelle. Ce que j'ai fait est trop » peu de chose pour pouvoir être de quelque » poids dans la balance des opinions.

» Vous m'accusez d'avoir injurié le classique, » et de m'être déchaîné contre les productions » anciennes, je ne l'ai jamais fait et ne le ferai » jamais; j'ai au contraire rendu hommage à » leurs beautés; et si je conseille aux auteurs

* L'auteur avait dix-huit ans quand il commença la *Caroléide*; et le *Siége de Paris* était reçu depuis quinze ans à la Comédie Française, lorsque sa première représentation eut lieu.

» contemporains, de ne pas marcher servi-
» lement sur la trace de leurs illustres devan-
» ciers, c'est qu'outre les raisons déjà données,
» il en est encore de bien puissantes que voici :
» Ils ont presque épuisé la mine dont ils ex-
» ploitaient les richesses : et je crois impossible
» à qui voudra les imiter, de s'élever dans la
» même carrière à la même hauteur; en suppo-
» sant même qu'on pût les égaler, on ne peut,
» venant après eux, qu'être nécessairement au-
» dessous. Les grands maîtres de la littérature
» ancienne ont été la gloire du monde, ils le se-
» ront jusqu'à la fin des âges; et je me prosterne
» humblement devant eux. Les astres qui, les
» premiers ont répandu la lumière dans la nuit
» des temps, ont droit à d'éternels hommages.

» — A la bonne heure! me dit l'étranger ra-
» douci, je voudrais vous entendre toujours
» parler sur ce ton; mais dix heures sonnent, je
» vous quitte. Plus de dissertations, parlons de
» mon manuscrit. Je ne voudrais point vous

» voir traiter en prose le sujet qu'il renferme.
» L'extrême hardiesse du plan veut une extrême
» élévation de style, et le secours de la poésie.
» Vous allez me répondre, je le sais, que les
» vers ne plaisent plus à notre nation; mais est-
» ce la faute de la poésie? non, c'est plutôt
» celle du siècle et des hommes. Faites des vers
» qui conviennent à l'époque, écrivez pour le
» goût du temps.

» Le grave poëme épique et le froid poëme
» didactique, je l'avouerai avec vous, ne sont
» pas plus en harmonie avec les idées de nos
» salons de lecture, que les paniers et les
» crépés avec les modes de nos salles de bal; il
» faut renoncer à ces genres....

» — Eh bien! Monsieur, interrompis-je à ces
» mots, vous le sentez donc vous-même, il faut
» une école nouvelle; vous vous condamnez
» malgré vous, et vous voilà de mon avis.

» Oui, l'épique et le didactique sont passés
» de mode, ils ne peuvent plus désormais nous

» plaire. Vers la fin du règne de Louis XIV, » lorsqu'une étiquette imposante, une austé- » rité affectée et de froides coutumes, plaçaient » la société dans une sorte d'attitude compassée » et solennelle, les longs poëmes à vers empha- » tiques, et les livres philosophiques à sentences » ambitieuses convenaient aux habitudes me- » surées de la cour et de la ville. L'équilibre » était exact, l'ensemble était parfait; et la lit- » térature était alors ce qu'elle devra toujours » être, la société écrite. Mais tout est changé; » trente ans de révolutions ont offert aux » hommes, trente ans de tableaux magiques, » effrayans, monstrueux, brillans et dramati- » ques. Nous avons vu passer devant nos yeux » des images tour à tour effroyables et sublimes, » glorieuses et repoussantes. Notre âge si plein » de grandiose, nous a accoutumés aux sensa- » tions fortes; et, tout au besoin d'être émus, » nous cherchons en littérature les secousses » violentes qui nous ont agités en politique.

» L'aride sophisme et la froide incrédulité du » dix-huitième siècle n'ont plus d'empire sur » nos âmes. Nous abandonnons les abstractions » et les sillogismes. Nous en revenons au senti- » ment et à l'enthousiasme. Il nous faut....

» — Du romantique, interrompit avec impa- » tience le vieillard, c'est-à-dire du vague, du » contemplatif, du mystérieux, du pathétique, » du nouveau, de l'extraordinaire : eh bien, ro- » mantique soit! que m'importe un vain nom! » le mot ne fait rien à l'affaire; et le manuscrit » que je vous présente a tout ce que vous » désirez.

» — Ainsi donc, Monsieur, le sujet?...

» — Est étrange, neuf, et bizarre : puisse-t-il » ne pas paraître trop audacieux! Appuyé sur un » fait que ma famille a toujours regardé comme » vrai, il est national, car il est tiré des annales » françaises. Le lieu de la scène est le château » de Saint-Paër; l'époque de l'action le règne, » en Normandie, de Richard-Cœur-de-Lion. Les

» légendes, chroniques, et superstitions du
» moyen âge, toutes éminemment romantiques,
» vous offrent leur charme et leur puissance.
» Le manuscrit que je vous remets fut écrit, il
» y a bien des siècles, non seulement d'après les
» traditions du pays, mais d'après des tablettes
» trouvées dans les ruines de Gisors : l'auteur
» de ces tablettes curieuses, dont le nom n'est
» point encore oublié dans cette province, était
» la fameuse Olnézer, *la sorcière de Saint-*
» *Lazare*.

» Si, comme vous le dites, l'amour du dra-
» matique et du merveilleux, du pathétique et
» de l'extraordinaire, est le mobile actuel en lit-
» térature de tous les brillans succès, *la Mort*
» *et l'Amour*, si vous le traitez avec talent,
» pourra obtenir une grande vogue. Lisez au
» reste, et jugez-en.

» — Mais vous ne m'avez point encore dit,
» Monsieur, quel genre de poésie je devais
» adopter?

» — Il est vrai; je vais vous satisfaire à cet » égard. Je ne prétends cependant vous rien » ordonner; je propose, vous déciderez.

» N'écrivez point en vers alexandrins et régu- » liers : la monotonie fatigante de ce rhythme » n'en permet pas long-temps la lecture. Quel- » que belles que soient vos pensées et vos ex- » pressions dans cette poésie, l'uniforme em- » phase du genre est trop guindé, trop hors de » la nature, pour que l'intérêt puisse y occuper » la première place. L'art s'y fait trop sentir. On » est toujours avec l'auteur, et rarement avec » l'ouvrage. On s'occupe beaucoup des détails, » et fort peu de l'ensemble. L'harmonie est le » principal, le sujet devient l'accessoire. Fuyez » le mode vicieux qui sacrifie les pensées » aux mots, et l'enthousiasme à la symétrie. » Comme votre action doit être forte, vive et » touchante, gardez-vous d'adopter le style am- » bitieux qui vous rejeterait tout entier dans » le déclamatoire et le compassé.

» Je le répète, si notre poésie actuelle est en
» défaveur, c'est que, généralement, nos écri-
» vains s'occupent peut-être trop de la forme,
» et pas assez du fond. Les poëtes habiles, et
» nous n'en manquons pas, reculent devant la
» défaveur qui frappe la versification française;
» ils subissent l'effet sans en rechercher la
» cause; et ne voient point que c'est parce que
» depuis long-temps, en poésie, on sacrifie l'é-
» nergie d'une idée à la richesse d'une rime, et
» l'inspiration du cœur à la mélodie des syl-
» labes. Repoussant ainsi le souffle brûlant du
» génie pour l'art glacial du versificateur, on
» prend la fausse route du Parnasse, on discré-
» dite la lyre d'Apollon. Avant tout, le véritable
» enfant des Muses doit émouvoir fortement
» l'imagination et le cœur : il lui faut de l'élan
» et non du calcul. L'esprit peut admirer quel-
» ques instans des pages élégantes et harmo-
» nieuses, mais l'admiration se lasse vite; et si
» l'auteur, ne parlant jamais à l'âme, n'excite

» point vivement l'intérêt, il n'aura que peu
» de lecteurs.

» Essayez donc, Monsieur, s'il est possible,
» de rapprocher la poésie de la nature, de la dé-
» barrasser de ses échasses, et, sans lui ôter sa
» mélodie, de la mettre à la portée de tous les
» esprits. Que vos vers puissent être compris du
» vulgaire! et, vigoureux d'expression, qu'ils
» soient forts de simplicité! Tâchez de rendre
» en France le langage des dieux, populaire; il
» l'est en Italie, en Allemagne, en Angleterre,
» et chez presque toutes les nations voisines;
» nous seuls nous en avons fait un idiome à
» part, qu'une seule classe de la société est ap-
» pelée à comprendre.

» — Mais enfin, Monsieur, quelle route
» suivre? adopterai-je les vers libres?

» — Non : ce mode, trop facile, a de trop
» grands désavantages; il est dissonnant et sans
» grâce; il n'a point cette mesure cadencée, ces
» suaves accords qu'il ne faut point ôter à la

» lyre d'Apollon. La poésie en vers libres a
» quelque chose de bizarre et de heurté,
» qui la rend difficile à lire, et pénible à com-
» prendre.

» Voici maintenant mon avis. Adoptez deux
» rhythmes divers et n'en changez jamais; l'un,
» grave, épique et pompeux, vous servira pour
» les peintures sombres, sévères, et drama-
» tiques; l'autre, léger, vif et rapide, sera choisi
» pour les images animées, brillantes, et gra-
» cieuses. Ainsi vous aurez une constante har-
» monie, sans avoir une perpétuelle unifor-
» mité. Ainsi vous pourrez facilement, soumis
» au précepte de Boileau, *passer du grave au*
» *doux*, etc; et, réunissant à l'énergique accent
» des vieux bardes, le chant naïf des modernes
» troubadours, vous colorerez vos narrations
» du noble éclat de la poésie, et vous donnerez
» à vos vers la vive clarté de la prose.

» Je ne saurais surtout vous le trop recom-
» mander, ne contournez point vos pensées.

» Tâchez d'être élégant en restant simple; » tâchez d'être hardi en demeurant naturel. » Point d'afféterie ni d'emphase. Que vos héros » soient des hommes et non des déclamateurs. » Qu'ils ne haranguent point, qu'ils parlent. » Occupez-vous moins de briller par des tirades, » que de charmer par des tableaux. Au lieu de » nous offrir des effets de style, développez-nous » des passions du cœur; oubliez le grand genre » épique. Soyez penseur autant que peintre : le » héros moral avant tout. Sacrifiez constamment » à la chaleur rapide et brûlante du sujet, les » accessoires descriptifs et boursoufflés de la » versification. Faites enfin un roman-poëme. Ce » genre sera neuf parmi nous. C'est sur ce modèle » qu'ont été tracés le *Corsaire* de lord Byron, la » *Dame du Lac*, de Walter-Scott, *Lalla Rouck*, » de Thomas Moore, et beaucoup d'autres livres » célèbres à l'étranger. Travaillez donc, et j'ose » vous promettre un grand succès, si vous par- » venez à donner en France à la poésie, la

» marche libre de la prose, si vous conservez
» au poëme l'intérêt soutenu du roman.

» — Il vous est facile, repris-je, de dicter un
» genre d'ouvrage, mais l'exécution....

» — Essayez ; vous avez mon manuscrit, lisez
» et méditez. Quant à moi, mon rôle est rempli,
» j'ai trop long-temps abusé de vos momens, je
» me retire. »

Et le vieillard, se levant à ces mots, allait s'éloigner.

» — Monsieur, lui dis-je avec instance, veuillez,
» avant de me quitter, m'apprendre votre nom
» et votre demeure.

» — Non, me répondit l'étranger. A quoi cela
» vous servirait-il ? ma demeure n'a rien d'im-
» portant, mon nom n'intéresse personne.
» Pourquoi voudriez-vous les connaître. Sur
» cette terre de passage, vous n'entendrez plus
» parler de moi. Adieu. »

Je voulus le retenir : il était déjà loin.

Le jour suivant, je pris de grandes informa-

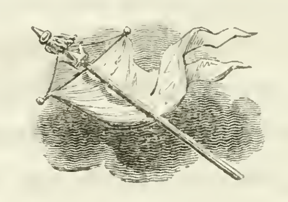
tions pour découvrir quel était l'étranger dont j'avais reçu la visite; toutes mes questions furent vaines, toutes mes recherches furent infructueuses. Je n'ai jamais pu découvrir à quel être mystérieux je devais *la Mort et l'Amour*.

Notre entretien extraordinaire n'est point sorti de ma mémoire : je l'ai scrupuleusement écrit. Je n'adopte ni ne rejette aucune des pensées de l'inconnu; j'y ai trouvé du bon et du vrai. J'ai défendu en sa présence le genre romantique, pour fournir un aliment à la conversation et le faire parler sur une matière qui m'intéresse; je ne donne pas ici comme *bonnes* mais comme *miennes*, les idées que j'ai développées devant lui ; quant à sa manière de voir et de sentir, elle ne regarde que lui seul, j'y suis tout-à-fait étranger.

J'ai rempli ma promesse en racontant ma scène avec celui qui m'a remis le manuscrit de *la Mort et l'Amour*. Si notre discussion sur le classique et le romantique a pu intéresser, j'en

serai charmé; mais je crains bien qu'elle n'éclaire personne, et que le lecteur, ainsi que je l'ai déjà dit, ne soit pas plus avancé sur la question, après avoir lu cette préface, qu'il ne l'était auparavant.

Ai-je suivi les conseils de mon étrange vieillard? mes lecteurs en jugeront. Avait-il raison? je n'en sais rien. Devais-je l'écouter? je le crois. Son sujet était-il bon? je l'ai pensé. L'ai-je bien traité? je le voudrais.



L'Amour et la Mort.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANT PREMIER.

Exposition.

Harpe magique des vieux temps!
Toi, dont la sauvage harmonie
Charma le printemps de ma vie!
Accompagne ma voix, échauffe mes accens!
Viens! je t'appelle, je t'attends.

Tour à tour, s'il se peut, deviens à ma prière,
Le luth ossianique ou la trompe guerrière,
La cloche des funèbres jours,
La flûte du pasteur, la lyre du trouvère,
Et la mandore des amours.

Offrirai-je en mes chants la peinture joyeuse
De jours sans infortune et de nuits sans douleur?
Non : de la paix et du bonheur
Loin de moi l'image trompeuse.
A l'aspect d'une tombe, ô vous qui reculez,
Ne m'écoutez point, ou tremblez!
Ici nul enjouement, peu de rians prestiges;
Plongeant aux nuits du sombre bord,
Tout entier à d'affreux prodiges,
Je chante *l'Amour et la Mort.*

« — Eh! pourquoi donc, fils du Permesse!
» Pourquoi ces lugubres accords?...
» La joie a ses tableaux, le rire a ses transports;
» Ne peux-tu peindre l'allégresse?

» —Je le voudrais en vain!... Où trouve-t-on ces chants?
» Hélas! le mortel indocile,
» Passager au terrestre asile,
» Naît au milieu des pleurs et meurt dans les tourmens.
» S'il a vécu beaucoup, il a souffert long-temps.
» Le long de sa carrière, en plaisirs trop stérile,
» Pour la joie il a peu d'accens,
» Pour la douleur il en a mille. »

Au printemps de ses jours l'homme se fie au sort;
L'avenir à ses yeux est un riant mystère,
Il avance, il cherche, il espère;
Où le conduit un vain effort!
Sa route est la fatigue, et son terme est la mort.
Ah! par son feu divin, sa force et son génie,
Le cœur humain méritait mieux:
Conçu par l'Éternel et créé dans les cieux,
Il fut fait pour une autre vie.
Plaisir, fils du bonheur! pour toi l'homme est-il né?
Lui réponds-tu, lorsqu'il t'appelle?
Non: tu fuis au hasard, loin de nous entraîné,

Sans laisser plus de trace en ton essor rebelle,
Que les ailes de l'hirondelle
Dans l'air qu'elles ont sillonné.

La nuit étend son voile sombre,
Et des tours de Gisors couvre les noirs créneaux;
De Nauffle * les riches coteaux
Ont déjà disparu dans l'ombre.
Quel est ce monument, à l'aspect noble et fier,
Dont les murailles crénelées
Au loin dominent les vallées?
C'est le vieux castel de Saint-Paër **. (2)

* Une partie du fort de Nauffle existe encore; les voyageurs qui parcourent la Normandie ne manquent jamais d'en visiter les ruines pittoresques. Nauffle joue un grand rôle dans les annales du pays, et les traditions populaires rendent plus curieux encore ce lieu célèbre. (*Voyez* la note 15 à la fin de l'ouvrage.)

** Le château de Saint-Paër n'est plus ce qu'il était au douzième siècle. Bâti, fortifié, démantelé et rebâti à diverses reprises, il changea plusieurs fois d'aspect et de forme. Madame,

La forêt de Gisors, sauvage et solitaire,
Étend jusqu'au manoir ses ombrages épais;
Et, sur des prés fleuris qu'elle traverse en paix,
Non loin coule *la Levrière* (3).
Mais sous tes grands bois, ô Gisors!
Il n'est plus de dolmins, de bardes, ni d'eubages (4).
Le Styx a vomi, sur tes plages,
Ses spectres, ses larves, ses morts;
Et la forêt jadis sacrée,
Où seul règne aujourd'hui le Dieu des sombres bords,
Est la terreur de la contrée.

◆◆◆◆◆

L'horloge du castel a retenti neuf fois.
Le ciel s'est chargé de nuages;
L'ouragan ébranle les bois;

duchesse de Berri, le visita en août 1825. (*Voyez*, à la fin de l'ouvrage (note 2), la description de la fête qui y fut donnée à Son Altesse Royale.) *Saint-Paër* se prononce *Saint-Pair*, et n'a par conséquent qu'une syllabe; l'usage l'a voulu ainsi.

L'eau tombe à longs torrens; et l'esprit des orages
Roule au loin sa terrible voix.
Où va ce jeune servant d'armes?
Eh quoi! seul, sans effroi poursuivant son trajet,
Il ose s'abriter, en cette nuit d'alarmes,
Sous les chênes de la forêt!

C'est un simple varlet, bien que de haut lignage.
Orphelin, son nom est Alder.
Qui seule et par pitié prit soin de son jeune âge?
La châtelaine de Saint-Paër *.
Sous les bois de Gisors, battu par la tempête,
Le jouvencel s'est arrêté.
La foudre gronde sur sa tête.
Il s'assied contre un chêne.... Une pâle clarté
Soudain vers lui se glisse à travers le feuillage;
Il a tressailli.... quelle image
S'offre à son œil épouvanté!

* Il est peut-être utile de répéter encore que Saint-Paër, malgré les deux points placés sur l'ë, doit se prononcer *Saint-Pair*.

Une femme, vers lui, sort des nuits de l'orage.
D'un flambeau sépulcral les rayons pâlissans,
        Se reflétant sur son visage,
        Éclairent ses traits menaçans.
Quelques mots inconnus s'échappent de sa bouche.
        Sombre, impérieuse et farouche,
        Elle commande aux élémens.
Sa taille est d'un géant, son regard d'un fantôme.
Elle semble, hôte impur du funèbre royaume,
Gouverner la nature et maîtriser les temps.
Sinistre est son accent, lugubre est son silence.
        Son manteau vert est étoilé;
Et sur le tissu rouge en ses cheveux roulé,
        Un noir panache se balance.

Surnommée au hameau *la fille de l'Enfer*,
        Cette inspirée est *Olnézer*.
Elle a pris pour demeure une antique chapelle,
        Où plus ne prie âme fidèle.
Souillé par son aspect, le monument sacré,
Au sein de la forêt, par le temps délabré,

Semble une porte du Ténare;
Et le villageois maintenant,
Ne parle plus qu'en frissonnant,
Des ruines de Saint-Lazare [5].

La pythonisse approche. « — Alder! je t'attendais.
» — Qui! vous? — Moi-même. — En ces forêts?
» — Lève-toi, fils de la poussière!
» Point de vains discours! et suis-moi.
» Je suis un noir fanal, mais ce fanal éclaire;
» Enfant des hommes, lève-toi!

» — Que me voulez-vous? — D'Ismalie
» Je veux t'apprendre les destins;
» Pour elle plus de jours sereins.
» —Qu'entends-je! des malheurs menaceraient sa vie?
» La vierge de Saint-Paër!... — Jouvencel! quel effroi
» Vient jeter sur tes traits un voile funéraire!
» N'es-tu qu'un lâche? fuis; es-tu brave? suis-moi.
» Je suis un noir fanal, mais ce fanal éclaire;
» Enfant des hommes, lève-toi! »

Elle dit : le tonnerre gronde,
L'air frémit, le vent siffle et le sol a tremblé.
Debout contre un roc isolé,
Telle qu'un arbitre du monde,
En souveraine elle a parlé.

Le servant du castel retrouve son courage :
« — Qui que vous soyez ! reprend-il,
» On ne me verra point, à la fleur de mon âge,
» Reculer devant le péril.
» Femme ou démon, fée ou fantôme,
» Puissant colosse ou faible atôme,
» Parlez !... qu'attendez-vous de moi.
» Quel que soit le séjour où Dieu vous laisse vivre,
» J'y pénétrerai sans effroi.
» Marchez ! je suis prêt à vous suivre. »

Il dit ; à pas pressés, la fille de l'Enfer
Conduit l'élève de Saint-Paër
Vers sa demeure satanique.
Le trajet est franchi ; bientôt, aux yeux d'Alder,

Un dôme à flèche aiguë, un donjon à portique,
Une tour octogone, un bâtiment magique,
Apparaît aux feux de l'éclair.

Un arbre centenaire, un chêne druïdique,
Jadis par la foudre embrasé,
Devant l'édifice gothique,
Offre un vieux tronc noirci que les vents ont brisé.
L'oracle du désert sauvage,
De son doigt sec et décharné,
Montre au jouvencel étonné
L'arbre que renversa l'orage.
« — Servant d'armes! dit-elle, il montait vers les Cieux
» Ce chêne gisant sur la poudre :
» Je n'ai dit qu'un seul mot.... et son front orgueilleux
» Tomba sillonné par la foudre.
» Point d'appel aux arrêts que prononce Olnézer.
» Ce que j'ai condamné, nul ne saurait l'absoudre;
» Malheur! oui, malheur à Saint-Paër! »

Les derniers mots de la pythie
Ont fait pâlir l'enfant des preux.

Dévoué, dès l'enfance, à la belle Ismalie,
Alder s'est écrié : « — Génie audacieux !
» L'erreur te suit, l'orgueil t'égare.
» Craignent-ils le démon ceux qu'aime le Seigneur ?
» Les Cieux commandent au Ténare.
» Malheur plutôt ! cent fois malheur
» A l'oracle de Saint-Lazare !

» — Silence ! varlet du castel,
» Interrompt brusquement la prophétesse altière ;
» Silence !.... ou l'airain solennel
» Va sonner ton heure dernière. »
Elle hâte sa marche ; et son lugubre accent
A déjà retenti sous la tour infernale.
Seule, la torche sépulcrale
De l'augure au front menaçant,
Eclaire la funèbre salle
Qu'Alder contemple en frémissant.

La voûte de l'enceinte, en partie écroulée,
Laisse entrevoir celle des Cieux.

Là s'élève mystérieux
Une sorte de mausolée,
Où flotte de la Mort le sinistre drapeau.
Une harpe funèbre est au pied du tombeau.
Non loin est le réchaud magique
Sur lequel Olnézer distille ses poisons.
Leurs fétides exhalaisons
Montent le long des murs en vapeur fantastique;
Et semblent, obscurcissant l'air,
Offrir un char cabalistique
Aux noirs fantômes de l'Enfer.

Pas un être vivant dans ce sombre édifice :
Et pourtant de nombreuses voix,
Là, de tous côtés à la fois,
Ont salué la pythonisse.

Son flambeau s'est éteint par les vents renversé.
Une épaisse nuit l'environne.
Autour d'elle mugit l'ouragan courroucé.
L'éclair brille, la foudre tonne.

Noir génie! il faut à son cœur
Désespoir, désastres, terreur.
La nuit est son empire, et l'horreur son partage.
Elle a saisi sa harpe; et, du sein de l'orage,
Ont paru s'échapper ses funèbres accords.
Les plis du noir drapeau s'agitent sur sa tête.
Qui l'inspire? Les sombres bords;
Qui l'accompagne? La tempête.

« — Paix, insecte pensant! silence, atome-roi!
» Homme! écoute : on s'adresse à toi.
» A mes regards l'avenir s'ouvre.....
» Et le voile épais qui le couvre,
» Est déjà tombé devant moi.

» Quel feu me saisit et m'inspire!
» Le dieu vient... Je le vois. Il parle... Je l'entends.
» Que tient-il?... Le livre des Temps.
» Mortels, frémissez! je vais lire.

» La trompette a sonné, le sang coule à grands flots;
» Que de fils a coupés la Parque!
» Gisors! malheur à ton monarque (6)!
» France! anathème à ton héros (7)!

» Qu'ai-je aperçu!... La Mort a les traits de la vie.
» D'invisibles agens du Ciel et de l'Enfer
» Se sont rassemblés à Saint-Paër;
» Ils se disputent Ismalie.
» O terreur! la nature intervertit ses loix,
» Tout devient horreurs et prestiges :
» La tombe a ses amours, la poussière a sa voix,
» Et le néant a ses prodiges.

» Une nuit, lorsqu'un fils des preux
» Venu des champs de la Syrie,
» Seul, au bruit des vents orageux,
» Entrera sous les murs du castel d'Ismalie...
» Les temps seront venus : la foudre éclatera.
» Tremble, ô fille de la Neustrie!
» Le casque d'or apparaîtra.

» Bientôt en proie à l'incendie,
» Nauffle verra tomber ses remparts orgueilleux.
» Le soleil voilera son disque lumineux;
» Et de retour dans sa patrie,
» Le terrible lion ressaisira ses droits.
» Alors où fuiras-tu, vierge pâle et flétrie!...
» Pour toi plus de repos. Même au pied de la croix,
» Tout devient horreurs et prestiges.
» *La tombe a ses amours, la poussière a sa voix,*
» *Et le néant a ses prodiges.* »

Le chant prophétique a cessé:
Alder sent ses cheveux se dresser sur sa tête;
Et dans l'air qu'elle a traversé
Au loin gronde encor la tempête.

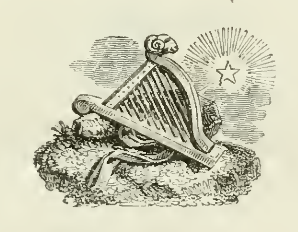
Mais, parti de la tombe, un cri sourd est jeté.
Autour du jouvencel, des rires sardoniques
De toutes parts ont éclaté.
Sur des ailes de feux, des formes fantastiques

Voltigent dans l'obscurité.
Rien n'avance vers lui; mais de quelque ombre errante
Il pressent l'invisible abord.
Une main glaciale a pris sa main brûlante;
C'est l'attouchement de la mort.

L'éclair brille;.... à sa flamme ardente,
Sur un trépied, aux yeux d'Alder,
S'offre la fille de l'Enfer
Ceinte d'une écharpe sanglante.
Ciel!... comme au pied d'un trône, écoutant, prosternés,
La sibylle de Saint-Lazare :
Des êtres indéterminés,
Troupe vague, informe, bizarre,
Sans voix, sans figures, sans traits,
Semblent la proclamer, respectueux sujets,
La souveraine du Ténare!

Alder recule avec horreur.
Une porte a frappé sa vue :
Il s'élance, il s'échappe;... et son âme éperdue

Implore l'appui du Seigneur.
Poursuivi par des voix impies,
Comme l'ombre coupable aux bords du Phlégéton,
Sous la forêt sinistre, il sent fuir sa raison.
Tel, jadis, devant les Furies,
Fuyait le fils d'Agamemnon.



CHANT II.

L'Innocence.

MODESTE fleur, fragile plante,
Qu'un regard peut ternir, qu'un souffle peut sécher,
Humble et fière, faible et puissante,
Douce Innocence! où te chercher?

Ne sachant rien du mal, bravant son influence,
Près de lui tu vis sans effroi;

Naïve en ton langage, et digne en ton silence,
Divinité voilée, il te faut l'ignorance;
Qu'on t'instruise, tu n'es plus toi.

Tu n'es point le bonheur, car tu répands des larmes;
Ta joie est soucieuse et ton calme agité.
En toi brille la pureté,
Mais faut-il, l'admirant, t'attribuer ses charmes!
C'est en toi la nature et non la volonté.
Ta force est ta simplicité;
Est-ce un mérite? non; sans combats, point de gloire.
Pour sceptre à la vertu, pour palme à la victoire,
Il faut un laurier disputé.

Fortuné temps de l'innocence!
O toi, qui l'es aussi de l'inexpérience!
Hélas! des passions devançant le réveil,
A l'aurore de l'existence
N'es-tu parmi nous qu'un sommeil?

Quelle est cette beauté divine
Dont le vieux manoir semble fier?
Fille du baron de Nesler,
Chevalier mort en Palestine;
C'est l'amour du vallon, c'est l'ange de Saint-Paër.
Que d'attraits! Elle les ignore.
Plus belle, en son éclat, que le rayon doré
Parti du palais de l'Aurore,
Pure comme le son de la harpe sonore
Dont, sous les doigts d'un ange, un accord a vibré,
L'innocente et douce Ismalie,
Simple comme la fleur du pré,
A Numa, sur le mont sacré,
Eût fait oublier Égérie.
Orgueil de sa famille, idole du canton,
C'était l'Hébé de la Neustrie;
C'était la Daphné du vallon.

Une mère tendre et chérie,
La veuve de Nesler, au féodal séjour,
Constamment l'environne et de soins et d'amour;
Seule elle veilla sur sa vie.

Berthe! quel entier dévoûment!
Hélas!... sais-tu quel prix l'attend?...
Déjà ton Ismalie est à l'âge de plaire;
Vois quel changement dans son cœur!
Regarde! l'amour d'une mère
Ne suffit plus à son bonheur.

La vierge, à Saint-Paër confinée,
Vers le monde, en secret, sent son âme entraînée;
Veut regarder et craint de voir;
Veut apprendre et craint de savoir.
Un oracle fatal troubla son existence;
Il lui prédit l'adversité.
Ismalie, avec son enfance,
Loin d'elle a vu fuir sa gaîté.

Timide comme la gazelle,
Un rien fait palpiter son cœur.
Le voile du mystère est plein d'attraits pour elle;
Et tout mystère lui fait peur.

Les jeux bruyans de la jeunesse
La fatiguent sans l'égayer.
Innocente, ingénue, elle semble plier
Sous un poids vague qui l'oppresse.
Au temps orageux des amours,
Son travail est l'ennui, son repos la tristesse;
Elle est lasse de ses beaux jours.

Le doux éclat de la nature
Seul distrait ses esprits, et réveille ses sens.
Errer au fond des bois, respirer l'air des champs,
Des eaux entendre le murmure,
Des vallons cueillir l'humble fleur,
Des nuits contempler la splendeur,
Écouter des oiseaux la tendre mélodie,
Voilà les plaisirs d'Ismalie!
Ils sont purs.... comme l'est son cœur.

En ses desirs, modeste; en son humeur, égale;
Prier est sa plus douce loi.
Mais sans cesse elle rêve une vie idéale,

Appelle le plaisir, l'attend avec effroi,
Croit au bonheur sans y prétendre,
Pressent l'amour sans le comprendre,
Et pleure sans savoir pourquoi.

O déplorable sort de l'humaine nature!
Les débuts de la vie et sa part la plus pure,
Dans le vide égarés, dans le vague flottans,
Passent ainsi qu'un rêve, et s'éloignent de même.
L'homme, en son inconstance extrême,
Se fatigue de son printemps,
Comme un roi de son diadème.
La naïve saison des premières amours,
Notre innocence et nos beaux jours,
Ne nous semblent un bien suprême,
Que lorsqu'ils ont fui pour toujours.

⊖⊖⊖⊖⊖

L'hiver a disparu. Sur la plage riante,
A Saint-Paër déjà le printemps

Entr'ouvre la fleur languissante;
Et son haleine caressante,
Succède au souffle des Autans.
Le globe rajeunit; le firmament s'épure;
Plus de nuit glaciale, et plus de jour voilé;
L'herbe renaît, l'air s'est peuplé;
Le sol reprend ses fleurs, et le bois sa verdure;
La sève eut son départ, la sève a son retour;
Et tous les bruits de la nature
Proclament la vie et l'amour.

Des créneaux d'une tour, déserte forteresse,
L'héritière des hauts barons
Du vallon, vers le soir, respire, avec ivresse,
Les suaves exhalaisons.
Autour d'elle, la brise, en vapeur odorante,
Se jouant dans ses blonds cheveux;
De ses voiles légers, de sa robe flottante,
Semble à peine agiter les contours gracieux.
Douce émanation des bocages de Gnide!
Que j'aime les parfums que je te vois verser!

Mais pourquoi donc es-tu perfide?
En embaumant les airs, pourquoi les menacer?
Et, le soir d'un jour sans nuage,
Brise! pourquoi ton souffle, errant autour de nous,
Ne s'offre-t-il jamais plus doux
Que quand tu devances l'orage?

Hélas! du cœur humain tu nous offres l'image;
Quel nœud peut te fixer! quel joug te retenir!
Brise! en ton rapide passage,
Quel pinceau pourrait te saisir!
Fugitive, capricieuse,
Invisible, mystérieuse,
Te laisses-tu comprendre, et te voit-on agir!
Au terrestre vallon, passagère attrayante!
Toi qui de fleur en fleur viens voltiger et fuir!
N'es-tu pas, dans ta course errante,
Rapide comme le plaisir,
Volage comme le désir,
Et comme l'amour, inconstante!

⊖⊖⊖⊖⊖

Un nuage orageux s'élève sur Saint-Paër,
Il couvre la voûte éthérée;
Sous les bois de Gisors, il va poursuivre Alder.
S'éloignant du balcon, la fille de Nesler
Seule, en sa tour, s'est retirée.
Elle tombe à genoux: elle implore le ciel;
Puis, la prière faite, elle a pris sa mandore.
Sa voix est flexible et sonore;
Son chant est triste et solennel.

ooooo

I *.

« Quelles plaintes se font entendre
» Au vieux castel de Bazincour **!
» Dieu funeste! perfide Amour!
» Que de larmes tu fais répandre!

* Cette ballade est tirée des anciennes chroniques de la Normandie.

** Bazincour n'est qu'à une lieue de Saint-Paër. Depuis longtemps le château n'existe plus.

» Écoutez un affreux récit,
» Vous, dont l'âme est compatissante!
» Paix!... au moment même où je chante,
» La cloche des morts retentit.

II.

» Le ciel avait fait naître Elzire
» Au vieux castel de Bazincour.
» Hélas! un simple troubadour
» Osa l'aimer et le lui dire.
» Qu'il était beau le jeune Ulrit!
» Que de grâces! que de vaillance!
» Mais a-t-il su plaire?... Silence!
» La cloche des morts retentit.

III.

» Elzire est promise à Mulère
» Par le sire de Bazincour.
» Mais la vierge a connu l'amour;
» Elle ouvre son âme à son père.

» Le cruel, sans pitié, lui dit :
» — *Obéissez! fille rebelle!*
» — *Mon père! écoutez!...* répond-elle,
» *La cloche des morts retentit!*

IV.

» Ulrit enlevait sa maîtresse
» Du vieux castel de Bazincour;
» Lorsqu'un preux, au pied de la tour,
» L'arrête, l'attaque et le blesse.
» Ses traits sont cachés, il est nuit.
» L'amant fougueux et téméraire
» Frappe et dompte son adversaire...
» La cloche des morts retentit.

V.

» Égarés, en un bois sauvage,
» Loin du castel de Bazincour :
» Les amans attendent le jour.
» Soudain sur eux gronde l'orage.

» Le ciel tonne,... le vent mugit,...
» Nul abri ne s'offre à leur vue;
» Et, comme du sein de la nue,
» La cloche des morts retentit.

VI.

» Pourquoi ce long cri lamentable!
» Jeune vierge de Bazincour.
» Hélas! devant le troubadour
» S'offre un fantôme épouvantable.
» — *Séducteur! le ciel t'a maudit.*
» *Elzire! il a tué ton père.*
» *Cette heure est votre heure dernière....*
» *La cloche des morts retentit.*

VII.

» Passans!... une tombe isolée
» S'élève aux bois de Bazincour;
» Et deux victimes de l'amour
» Reposent sous le mausolée.

» Là, quand vient l'heure de minuit,
» Se montre un spectre sanguinaire :
» Son poignard frappe,... et sous la pierre,
» La cloche des morts retentit. »

⊖⊖⊖⊖⊖

A ces derniers accords, les vents de la tempête
Ont joint leurs sifflemens aigus.
La vierge tressaille et s'arrête.
Quels sons plaintifs! quel bruit confus!
Il lui semble, tremblante au fond de sa tourelle,
Qu'en silence errent autour d'elle
D'invisibles esprits au pouvoir ténébreux;
Et que de Jéhovah les milices fidèles,
Jetant sur ses destins un regard douloureux,
Se voilent de leurs blanches ailes.

N'était-ce qu'un vain songe!... Ah! partout, ici-bas,
Sur nos têtes planant, attachés à nos pas,
D'invisibles témoins errent ainsi peut-être.
L'œil ne saurait les voir, ni le cœur les connaître.

Pour embellir nos jours les uns veillent sur nous;
Les autres du malheur nous préparent les coups;
Si l'un aveugle, l'autre éclaire.
Oui; j'aime à le penser : hommes! sur cette terre,
De différens chemins vous sont ainsi tracés
Par des guides secrets autour de vous pressés;
Erreur ou vérité, la nuit ou la lumière,
Le bien ou le mal,... choisissez.

Avertis par des voix secrètes
Que d'humains à l'avance ont pénétré leur sort!
Combien parlèrent en prophètes!
Combien ont pressenti leur mort!
Et, souvent arrêtés sur le bord de l'abîme
Par un invisible sauveur,
Que de mortels ont fui le crime
Au cri de l'ange protecteur!

Doux penser d'une âme immortelle!
Déjà réunis dans les Cieux
Aux divins habitans de la voûte éternelle,

Nos pères ont sur nous les yeux.
Leur pouvoir nous soutient; nos plaisirs et nos peines,
Nos égaremens, nos vertus,
Et nos libertés et nos chaînes,
Ont coûté des combats qui nous sont inconnus.
Nous sommes attaqués, nous sommes défendus.
Gloire à nous! gloire à notre sphère!
Bien que tirés de la poussière,
Fils du néant, faibles humains,
Nous occupons de nos destins
Le Dieu qui fit le monde et créa la lumière,
Des puissances du mal la cohorte guerrière,
Les archanges, les séraphins,
La création tout entière.

ooooo

Ismalie enfin, par degrés,
A repris sa force abattue.
Des vertiges sans doute auront troublé sa vue;
Et ses sens étaient égarés.
Elle se lève chancelante;

Cherche à dissiper ses terreurs,
Mais le calme, le bruit, l'ombre, tout l'épouvante;
Et ses beaux yeux versent des pleurs.

Selon d'antiques prophéties
Et de vieilles traditions
Dans les légendes recueillies,
Voici venir le temps des malédictions!
Saint-Paër! tes voûtes suzeraines
Frémiront des lugubres scènes
Qui du monde terrestre y braveront les lois.
La vierge en tremblant se rappelle
Des oracles passés la sentence cruelle,
Les récits du canton et les bruits villageois.
Hélas! en vain sous sa tourelle
Cherche-t-elle, en priant, à calmer sa frayeur,
Elle croit voir, dans l'ombre, accablé de douleur,
Son bon ange pleurer près d'elle.

Du grand événement les signes précurseurs
Ont déjà frappé la province;

La Neustrie a perdu son prince,
Richard est dans les fers; vingt fléaux destructeurs
De Gisors et de Nauffle ont ravagé les plaines.
Philippe, vainqueur des Anglais,
A du roi prisonnier envahi les domaines.
Gisors est au héros français (8).

Mais des peuples chrétiens le pontife suprême
De l'auguste captif a soutenu les droits;
Philippe de l'Eglise a violé les lois,
Philippe est frappé d'anathême.

Mais Nauffle doit périr, dévoré par les feux;
Et, dernier pronostic, en un jour radieux
A l'heure où le soleil embrase l'atmosphère,
Bien que nulle vapeur n'obscurcira les Cieux,
La nuit devra couvrir la terre.

⊗⊗⊗⊗⊗

Tout à coup, pâle, épouvanté,
Aux regards d'Ismalie, Alder s'est présenté.

L'imprudent jouvencel que la frayeur égare,
Naïvement a répété
L'arrêt que les fils du Ténare
A leur pythonisse ont dicté.
Alder revient de Saint-Lazare.

« — Quoi! dit la fille de Nesler,
» Quand, d'un pays lointain parti pour la Neustrie,
» Seul, et comme poussé par les vents en furie,
» Un chevalier, la nuit, entrera dans Saint-Paër,
» L'époque désastreuse enfin sera venue?.... »
La vierge s'interrompt;... quel effroi la saisit!
Sa voix s'éteint, son front pâlit :
Annonçant d'un guerrier la visite imprévue,
Un cor, dans les airs, retentit.

De sa fenêtre solitaire,
Sur le vieux pont-levis elle jette un regard;
D'un éclair a brillé la lueur passagère.
Que voit-elle au pied du rempart?
Un chevalier de haut parage.

Juste ciel!... tout à coup, à son œil consterné,
Sous les murs, au feu de l'orage,
Un casque d'or a rayonné.

Voyageur égaré! la cloche hospitalière
Déjà répond à ton appel.
Le pont-levis se baisse, on ouvre la barrière;
Et le chef inconnu, seul, au bruit du tonnerre,
Est entré dans le vieux castel.



CHANT III.

La Solitude.

Solitude! oh! combien je t'aime!
Ton calme aux cœurs souffrans offre un charme suprême,
Un attrait séducteur qui ne trompe jamais;
Heureux qui recherche ta paix.

Tenais-je à vingt ans ce langage?
Non : le monde m'était ouvert;

Il m'offrait du bonheur la ravissante image,
J'ai cherché, j'ai vu,... j'ai souffert;
Voilà la destinée humaine.
Parfois objet d'amour, souvent objet de haine,
En exil, aux camps, aux palais,
Qu'ai-je appris dans mes longs trajets?
Que, sur ce triste globe où j'ai traîné ma chaîne,
Où tout s'est ri de mes projets,
Où tout plaisir est faux, où toute joie est vaine,
Aucun travail, aucun succès,
D'aucun effort ne vaut la peine.

Ismalie a seize ans; seule, en son beau séjour,
La paix lui semble triste et le bonheur aride.
Sa vie est la langueur, sa pensée est le vide.
Elle soupire nuit et jour.
Ah! la solitude, à cet âge,
Est-ce un vallon tranquille? est-ce un désert sauvage?
Non : c'est l'absence de l'amour.

ooooo

Sur l'azur éthéré plus de traces d'orage.
L'Aurore entr'ouvre son palais.
Tout est riant dans les guérêts,
Tout est gracieux au bocage.
De la saison d'amour la féconde chaleur
Éveille la nature, enchante le rivage,
Et des bois épaissit l'ombrage;
Partout un souffle créateur
Au banquet de la vie appelle un monde d'êtres,
Que du globe ignorent les maîtres,
Mais dont l'accord, les bruits, le réveil ou l'adieu,
Semblent pourtant aussi, des demeures champêtres,
Élever comme une hymne à Dieu.

Philomèle attendrit les échos de la rive.
Chantant le retour du beau temps,
Sa voix cadencée est plaintive.
L'Aurore, de ses pleurs saluant le Printemps,
D'un léger voile est obscurcie.
Quoi! les objets les plus rians
Ont leur part de mélancolie?

Oui : sans elle, ici-bas, point de tableaux touchans.
Des zéphyrs et de l'eau combien le charme attire!
Eh bien! autour de nous, dans le calme des champs,
Comme adressant leur plainte à tout ce qui respire,
L'onde murmure, et l'air soupire.

Berthe est près d'Ismalie, et son front est joyeux.
« — Ma fille! bénissons les Cieux,
» Dit elle : délaissée, en ces jours d'épouvante,
» A Saint-Paër, veuve et sans appui,
» Hier encor j'étais tremblante,
» Je ne crains plus rien aujourd'hui.

» — Qu'entends-je! — Apprends, chère Ismalie!
» Que le fils de mon frère, Oscar de Romélie,
» Revenu cette nuit des rives du Jourdain...
» Mais qu'as-tu?... quel effroi soudain!
» — Ce n'est rien : poursuivez. — Honneur à sa vaillance!
» Oscar, des chefs croisés illustra l'étendard.

» Il sut être, à la fois, ami du Roi de France,
» Et frère d'armes de Richard. »

La vierge n'a pu rien répondre.
Le chef des bords lointains est donc enfin venu !...
Ah! l'orage annoncé, sur elle suspendu,
Serait-il déjà prêt à fondre!
En son rapide cours, son sang s'est arrêté.
Sa paupière est sans larme, et sa bouche sans plainte.
Déjà, des premiers coups de la fatalité,
Ismalie a senti l'atteinte.

« — Viens! a repris sa mère : en cet heureux instant,
» Suis mes pas au bocage où l'onde solitaire
» A travers les rochers va se précipitant.
» Viens aux bords de la Levrière.
» Là, ma fille, Oscar nous attend. »

De sa tour, à pas lents, la vierge est descendue.
Son charmant visage est voilé.
De larmes son sein est gonflé.

Que son pas est tremblant! que son âme est émue!
Oscar va s'offrir à sa vue.

« — Dieu! se dit-elle avec effroi,
» Sous quel horrible aspect l'agent du noir rivage
» Va-t-il se présenter à moi?
» Qu'il doit être affreux son visage!
» Satan qui le choisit pour accomplir sa loi,
» A dû le prendre à son image. »

Soudain à demi-voix elle a risqué ces mots :
« — Ma mère! Oscar de Romélie...
» C'est un guerrier? — C'est un héros.
» — Sans doute il n'est plus jeune? aux camps ses longs travaux...
» — Il est au printemps de la vie.
» — Qui? lui! — Pendant trois mois, ce fils de la Neustrie
» Va veiller sur nous au castel.
» Il m'en a fait hier le serment solennel. »
Mais la vierge, en ses rêveries,
Tristement se répète : « — Au printemps de ses jours!
» Un héros!... un chrétien!... funestes prophéties!...

» Se peut-il qu'au temps des amours
» On soit l'instrument des furies! »

La fille de Nesler, dans son cœur ingénu,
Ne saurait séparer l'honneur de la vaillance,
La justice de la puissance,
La jeunesse de la vertu.

» — Ma mère! est-il beau? reprend-elle.
» — Ma fille! le voici. » Le chef s'est avancé.
Quel moment pour la jouvencelle!
Un frisson inconnu sur son cœur a passé.
Ses pieds, comme enchaînés, à la terre s'attachent;
Et, sous les voiles qui la cachent,
Son regard demeure baissé.

Par degrés cependant elle a repris courage.
Il lui parle;... quel doux langage!
C'est l'accent noble et gracieux
Que la fable prêtait aux habitans des Cieux.
Elle lève la tête... O surprise nouvelle!

Est-ce un mortel, un ange, un Dieu?
Dans ses mâles discours le génie étincelle;
Et la gloire rayonne en son regard de feu.
Aux bords du Simoïs, moins fier, moins intrépide,
Parut le vainqueur d'Illion.
Sa stature est celle d'Alcide,
Et ses traits sont ceux d'Apollon.

Il porte des Croisés la cuirasse et le glaive,
Et l'écharpe et le bouclier.
Sur son front imposant un casque d'or s'élève;
Blanc est son panache guerrier.
Ses armes, du soleil reflètent la lumière;
Et l'astre aux rayons merveilleux,
Là, sur la rive solitaire,
Semble le couvrir de ses feux.

Vainqueur des Mécréans, sous la céleste égide
Que Bouillon déployait à son camp souverain :
Moins beau, jadis, près du Jourdain,
Renaud s'offrit aux yeux d'Armide.

» — Quoi ! se dit en secret la fille de Nesler :
» C'est là l'horrible chef, c'est là le monstre impie
» Qui, poussé par un noir génie,
» A Saint-Paër, contre moi, doit soulever l'enfer!
» Présages faux! légendes vaines!
» Folles traditions! oracles ambigus!
» Le voici l'étranger des régions lointaines!
» Je l'ai vu,... je ne vous crois plus.

» Des vertus, sur ses traits, est l'empreinte sublime;
» Noble et beau, jeune et valeureux,
» Qui? lui! l'envoyé de l'abîme!
» Il le serait plutôt des Cieux.
» De ce héros chrétien, quel est le charme extrême!
» Autour de lui tout s'embellit.
» Je ne saurais, hélas! me l'expliquer moi-même :
» Mais il me semble que je l'aime.
» C'est ce qu'on n'avait pas prédit ! »

Aux rives de la Levrière,
D'un œil serein, d'un front joyeux,

Marchant auprès de Berthe, Oscar, pour lui complaire,
Raconte de Richard les hauts faits merveilleux;
L'entretient de combats, de victoires, de guerre;
Et, modeste héros, cite des chefs chrétiens
Tous les exploits,... hormis les siens.

ooooo

Mais l'heure les rappelle; ils quittent la prairie.
Le repas du matin est prêt;
Et dans la salle du banquet,
Oscar s'assied près d'Ismalie.

Elle écarte son voile,... et son front a rougi,
Comme le blanc nuage, au levant se colore
Quand l'ombre fuit devant l'aurore.
O surprise!... A sa vue, Oscar a tressailli.
Sa poitrine oppressée, avec peine respire.
Sur son siége, en arrière, Oscar s'est rejeté.
Sa bouche n'a plus de sourire.
Ses regards n'ont plus de gaîté.

Le jeune pâtre du village
Recule avec moins de frayeur,
Lorsqu'il voit d'un serpent, au milieu du bocage,
Le dard se glisser sous la fleur.

En vain la noble châtelaine
Reprend les récits suspendus :
Le chevalier écoute à peine;
Le chevalier ne parle plus.
Détournant ses regards de Berthe et d'Ismalie,
Dans sa sombre pensée il demeure perdu.
Quelle sinistre rêverie !
Quel nuage effrayant sur ses traits étendu!
Ce n'est plus le héros au gracieux langage :
Ce n'est plus qu'un soldat sauvage.

Le repas commencé, tristement a fini.
Soudain le chef se lève : « — O ma mère adoptive!
» Pardon! hier, sur cette rive,
» J'osai faire un serment;... il fut irréfléchi.
» Trois mois habiter cette terre,

» Séjour de paix et d'amitié!
» Je ne le puis : un vœu, trop long-temps oublié,
» Un vœu sacré m'appelle aux champs de l'Angleterre;
» Et bien qu'avec regret je fuirai ce manoir,
» L'honneur le veut, je pars ce soir. »

A cette brusque annonce, étonnée, interdite,
Berthe, les yeux mouillés de pleurs,
A laissé parler ses douleurs.
« — Il nous abandonne! il nous quitte!
» Lui! le fils de mon choix! quand ses soins protecteurs
» Allaient dissiper nos alarmes!
» — Hélas! répond le chef, d'un ton plaintif et doux,
» Lorsque ailleurs je porte mes armes,
» Je souffre autant... et plus que vous.

» — On ne m'abuse point : ton vœu? je n'y puis croire;
Reprend la veuve de Nesler.
» Tu veux autre climat, tu veux autre victoire.
» Eh! que peut t'ordonner la gloire,
» Quand la voix de l'honneur te dit : *défends Saint Paër!*

» — Le ciel,... s'écrie Oscar. — Le ciel! interrompt Berthe,
» Peut-il t'ordonner notre perte!
» Ingrat! recueillant l'orphelin,
» Songe que seule, ici, j'élevai ta jeunesse.
» Oscar peut à son tour veiller sur mon destin,
» Et c'est Oscar qui me délaisse! »

Le chef paraît ému; Berthe achève en ces mots :
» — Il se croit sans reproche, il veut vivre en héros,
» Eh bien! qu'il parte, et que je meure!
» Puis, quand la cloche du manoir
» Aura sonné ma dernière heure,
» Qu'il dise : *j'ai fait mon devoir!* »

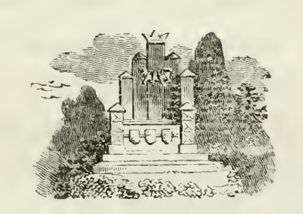
Berthe éloigne sa fille. Hélas! la jouvencelle
Remontant, seule, à sa tourelle,
Déjà ne songe plus qu'au noble paladin.
« — Eh pourquoi donc, se disait-elle,
« Oscar, en me voyant, a-t-il pâli soudain?
» Mon front était calme et serein;
» Des chevaliers, en lui, je voyais le modèle;

» Aucun trouble alarmant n'agitait plus mon sein.
» On dit ici que je suis belle,
» Et lui plaire était mon dessein.
» De quel poids accablant mon âme est oppressée!
» Du castel il va repartir,
» Ah! cependant le faire fuir
» Etait bien loin de ma pensée.

» Quand son œil s'est fixé sur moi,
» Pourquoi cette sombre épouvante?
» Je ne suis rien moins qu'effrayante,
» Et je lui souriais, je croi.
» Etrange événement!.... est-ce un funeste indice?
» L'enfer prélude-t-il aux coups qu'il a prédits
» Par quelque premier maléfice?
» Mais Oscar en tous lieux dompta ses ennemis;
» Il est sans tache, il est sans crainte;
» Ici, comme au-delà des mers,
» Le héros de la Terre-Sainte
» Doit savoir vaincre les enfers.

» Aux plaines d'Albion, peut-être, ajoute-t-elle,

» Est-il heureux, pour mon repos,
» Qu'Oscar aille chercher quelque gloire nouvelle!
» Mais pourtant à Saint-Paër, l'intrépide héros
» Eût veillé sur notre existence.
» Plus j'y réfléchis, plus j'y pense,
» Et plus je redouble mes maux.
» Que de terreurs!.... en vain mon esprit les écarte,
» En vain ma raison les combat,
» J'avais peur qu'Oscar n'arrivât,
» J'ai peur, je crois, qu'il ne reparte. »



CHANT IV.

L'Amour.

Songe délicieux du printemps de la vie !
Voix trompeuse ! souffle inconnu !
Enchanteur merveilleux et funeste génie
En monarque ici-bas, parmi nous descendu :
Fugitif amour ! d'où viens-tu ?

Si ton pays était la terre,
Etendrais-tu sur l'homme un sceptre radieux?
De ton souffle mystérieux
Donnerais-tu la vie à la nature entière?
Et, sur ce vallon malheureux,
Tes transports enivrans, tes délices suprêmes
Nous raviraient-ils à nous-mêmes?
Seraient-ils l'aperçu des Cieux?

Es-tu donc un enfant de la plage immortelle?
Une essence incréée, un ange, un séraphin?
Non : si tu descendais de la voûte éternelle,
Ton charme serait pur, ton feu serait divin;
Nulle trahison, nul délire;
Et du bonheur, sous ton empire,
Le jour aurait un lendemain.

Légers fils du Plaisir, jouant avec tes armes,
Nous demandons tes fers, nous appelons tes coups,
Perfide! et quand tu viens à nous,
Qui te suit?... la douleur: qu'apportes-tu?... les larmes.

Fantastique et pourtant réel,
Tu n'es donc ni dieu ni mortel?
Hélas! qui que tu sois! énigme inconcevable!
Passagère lueur ou rayon éternel!
Tu n'en es que plus redoutable:
Tu tiens de l'enfer et du ciel.

Qui peut nier aussi ta magique influence,
O du monde souverain roi!
L'homme, au déclin de l'existence,
Souvent, dans le passé, ne regrette que toi.
Vainement les honneurs, la gloire, l'opulence,
Entourent la fin de ses ans:
« — Grand Dieu! s'écrierait-il (si Dieu dans sa clémence
Devait combler ses vœux ardens),
» Ote-moi dignités, trésors, expérience,
» Mais d'aimer rends-moi la puissance!
» D'amour quels que soient les tourmens,
» Rends-moi les rêves du printemps! »

Que devient du castel l'héritière ingénue?
Hélas! déjà triste, abattue,
Comptant tous les instans, n'en regrettant aucun,
La jeune fille, en sa demeure,
Des vierges d'ici-bas subit le sort commun;
Elle aime, elle prie, elle pleure.

Oscar n'est point encor parti.
De sa mère adoptive il a vu la souffrance,
Et ses prières l'ont fléchi.
Berthe a vaincu sa résistance;
Mais du temps qu'il lui donne ayant réduit le cours,
Il restera près d'elle, armé pour sa défense,
Non trois mois entiers, mais vingt jours.

O comment du héros expliquer la conduite!
Sous les murs du castel qu'habitaient ses aïeux,
Un plan fixe l'occupe, un vague soin l'agite.
L'aspect de la beauté l'épouvante ou l'irrite,
Et son cœur inquiet cache un secret affreux.
Du salon féodal quand la vierge est absente,

Il paraît calme, il semble heureux,
Son œil est animé, sa figure est riante,
Et son entretien est joyeux.
Mais, ô sombre bizarrerie!
Qu'à ses regards soudain reparaisse Ismalie,
Son œil n'a plus de feu, sa voix n'a plus de son,
Il recule, aveuglé par quelque noir génie,
Et l'effroi trouble sa raison.

Attraits, beauté, grâces, jeunesse,
Tout en elle séduit en vain :
A son approche, Oscar s'éloigne avec dédain.
Sa présence l'aigrit; son langage le blesse.
Rien ne peut adoucir sa sauvage rudesse.
Déplaire est son désir, haïr est son dessein.
Si malgré lui, parfois, il s'assied auprès d'elle,
Tout exprime en lui le tourment;
Son désordre est complet, sa contrainte est cruelle.
En tous lieux comme à tout moment,
Le guerrier fuit la jouvencelle.

Toujours nouveaux mépris! toujours chagrins nouveaux!
Huit jours ont déjà fui. Qu'Ismalie est changée!
Autrefois, sa mandore, une fleur, des oiseaux,
Occupaient ses loisirs, égayaient son repos;
Maintenant, pensive, affligée,
Elle n'écoute plus le chantre des forêts,
Sans les voir, parcourt les bosquets;
Sa volière n'est plus soignée;
Son jardin est désert; sa lyre est dédaignée;
Où va-t-elle, matin et soir,
Seule, plaintive, abandonnée?...
A la chapelle du manoir.

Qu'est devenu le temps où, folâtre et joyeuse,
Enfant, on la voyait d'un pas vif et léger
Parcourir la vallée heureuse,
Sans défiance et sans danger!
Plus tard, naïve pastourelle,
Avant qu'Oscar parût au castel isolé,
Par momens, il est vrai l'ennui s'emparait d'elle,
Mais son repos, du moins, n'était jamais troublé.

Alors aucune voix secrète
A son paisible cœur n'avait encor parlé.
Aujourd'hui, rêveuse et distraite,
Quel changement! tout l'inquiète.
Où l'entraînent ses pas, elle marche au hasard.
Plus rien ne charme son regard;
Plus rien n'embellit sa retraite;
La fleur est sans parfums, le ciel est sans clarté,
Le bois est ténébreux, la nature est muette,
Oscar a tout désenchanté.

« — J'aime Oscar, je le sens, se disait Ismalie;
» Ce n'est point là, dans sa forêt,
» Ce qu'avait prévu la pythie.
» Mais je devais souffrir, et je souffre en effet,
» Oscar me fuit, Oscar me hait;
» Ah! j'accomplis la prophétie. »

ooooo

Cependant, dévouée à son roi malheureux,
Fidèle à son serment, la Normandie entière,

De Richard prisonnier déployant la bannière,
Contre le joug des Francs a soulevé ses preux.
Partout a retenti la trompette guerrière.
Au loin la campagne a tremblé.
Le soldat belliqueux, à la gloire appelé,
Vole avec joie aux champs d'alarmes.
Plus d'un vieillard a murmuré;
Quelques vierges versent des larmes;
Toutes les mères ont pleuré.

Mais pourquoi ces cris d'allégresse?
Sous les murs de Rouen quel bruit s'est répandu?
D'où provient la publique ivresse?
Richard à son peuple est rendu (9).
En vain de Léopold les fureurs inhumaines
Avaient juré la mort du monarque enchaîné :
Quand les puissances souveraines
L'avaient toutes abandonné,
Un troubadour brise ses chaînes.

Muse! de Blondel, à jamais
Inscris le nom fidèle au temple de Mémoire! (10)

Il rend un héros à la gloire
Un souverain à ses sujets.

Les champs heureux de la Neustrie
Ont vu reparaître Richard.
Il commande; et bientôt, sous son noble étendard
Se range avec ivresse une armée aguerrie.
La victoire de toute part
Le précède, le suit, le couvre de ses ailes;
Sur Philippe déjà, ses cohortes fidèles
Ont reconquis Château-Gaillard * (11).

Frappé d'anathème par Rome,
Philippe voit ses chefs déserter ses drapeaux.
Trahi dans ses desseins, trompé dans ses travaux,
Il s'irrite, mais en grand homme;
Il recule, mais en héros.

* Château-Gaillard n'est qu'à six lieues de Saint-Paër. C'est un lieu célèbre (*Voyez* la note 11). Philippe-Auguste le prit par trahison (*Voyez* M. Goube, *Histoire du duché de Normandie*).

Au nom du vainqueur magnanime,
Radepont s'est soumis, Andely s'est rendu;
Étrépagny, Conches, Dangu [12]
Ont revu leur Roi légitime.
Philippe dans Gisors arme ses paladins.
Richard guide vers lui ses troupes immortelles.
Une grande bataille, aux plaines de Courcelles [13],
Va décider de leurs destins.

Villageois de Saint-Paër! sous vos toits que d'alarmes!
La fille de Nesler, du sommet de sa tour,
Au loin, sur les champs d'alentour,
Voit s'établir des camps, voit scintiller des armes,
Et tressaille au bruit du tambour.
De superbes coursiers aux narines fumantes
Traversent en tous sens la plaine et les vallons
Où se forment les bataillons.
Que d'armures étincelantes!
Que d'ordres répétés! que de cris confondus!

Que de manœuvres menaçantes!
Quel chaos bruyant et confus!

Les chefs ont sur leurs camps déployé leurs bannières,
Dont les feux du soleil dorent les plis mouvans.
Autour d'eux, au souffle des vents,
Flottent leurs écharpes guerrières.
La jouvencelle entend leurs clairons belliqueux.
Enfans de la Neustrie, ils chantent la victoire.
« — Voilà donc, dit-elle, la gloire!
» Quels enchantemens merveilleux!
» Mais ces brillans tableaux, cet appareil sublime,
» Précèdent la terreur, le carnage et le crime;
» Ah! cessons d'observer un spectacle ennemi. »
Elle dit, part, revient, s'éloigne encor, soupire,
De nouveau regarde,... a frémi,
Et, tout en frémissant, admire.

Ah! tel est le charme puissant
De la gloire, aux brillans prestiges,
On maudit le théâtre où coule à flots le sang,

Où tout est fureurs et vertiges;
Puis, par un contraste insensé,
Des favoris de Mars on vante les prodiges,
Dès que les combats ont cessé.

Lorsque, appelant nos fils, la trompette résonne,
A nos yeux, qu'êtes-vous! illustres chefs guerriers!
De vains ambitieux : de cruels meurtriers.
Mais, heureux enfans de Bellone,
Revenus près de nous le front ceint de lauriers,
Que la gloire vous environne!
Nous sentons battre notre cœur,
Et, courant, les premiers, au-devant du vainqueur,
Nous lui jetons une couronne.

En vain du roi Richard les valeureux soldats
De Saint-Éloi couvrent la plaine *,
Berthe, paisible en son domaine,
Écoute sans effroi le clairon des combats,

* *Voyez*, sur *Saint-Éloi*, la note 12, à la fin de l'ouvrage. Saint-Éloi est tout près de Saint-Paër.

Et vit étrangère aux alarmes.
Tout respecte et défend la veuve de Nesler.
Oscar aux Andelys a vu son frère d'armes,
Richard protégera Saint-Paër.

Cependant les Français, armés par la vengeance,
Peuvent soudain sortir des remparts de Gisors.
De l'Epte ravageant les bords,
Ils pourraient attaquer le castel sans défense.
Oscar verra le roi de France.
Jadis en Palestine il suivit ses drapeaux;
Philippe admira sa vaillance;
Oscar est l'ami du héros.

Que les temps sont changés! sous les mêmes bannières
Le comte Oscar et les deux Rois,
Jadis, près du Jourdain, inséparables frères,
Ensemble combattaient tous trois.
Hélas! et maintenant une haine cruelle
Parle seule, en Neustrie, aux princes divisés;
Et ces fers, que leurs bras, animés d'un saint zèle,

Ne levaient que sur l'infidèle,
Contre eux-mêmes se sont croisés.

Noble comte de Romélie,
O combien doit souffrir ton cœur!
Demeurer inactif est la loi que l'honneur
Impose à ton vaillant génie.
Compagnon d'armes de Richard,
Il peut blâmer Philippe, il ne peut le combattre;
Laissant les deux chefs se débattre,
Il n'arbore nul étendard.

⬥⬥⬥⬥⬥

Saint-Paër! ta vieille citadelle
A vu relever ses crénaux.
Berthe a réuni ses vassaux;
Ils ont juré de vaincre ou de mourir pour elle.
Des soldats à l'honneur perdus,
De ces brigands armés, au pillage accourus
Qu'attirent les riches domaines,

Et que jamais au camp nul frein n'a retenu ,
On redoute au castel les attaques soudaines.
Oscar dirige tout, ses soins ont tout prévu;
Aux travaux les plus durs Oscar donne des charmes;
Chaque poste est gardé, chaque mur, défendu;
Partout des soldats et des armes.

Au tant doux mois de mai, levée avant le jour
La jeune et souffrante Ismalie
Regardait du haut de sa tour
Les rayons de la lune argenter la prairie,
Et sous l'ombrage épais des bosquets écartés
Perdre leurs dernières clartés.
C'était l'heure paisible et le joyeux théâtre
Où, selon les récits du pâtre,
Fée, esprits, sylphes et lutins,
Fredonnant de vagues refrains,
Venaient danser en rond sous des vapeurs magiques,
Avant qu'à l'horison serein,
Chassant l'astre aux feux fantastiques,
Parût l'étoile du matin (14).

Ah! Nauffle occupe seul les regards d'Ismalie.
Là, cette nuit, Philippe en secret s'est rendu;
Le prince y doit trouver, à sa voix accouru,
Le comte Oscar de Romélie.
De Nauffle, à l'horison, les premiers feux du jour
Bientôt dorent la haute tour.
Dieu! Richard et ses preux cernent la forteresse.
Voilà leurs étendards!... Contre tant de guerriers,
Abandonné, trahi, le héros de Lutèce
N'a que soixante chevaliers.

Déjà la montagne est gravie
Par le Normand audacieux.
La vierge, de terreur saisie,
En un lointain confus, cherche à suivre des yeux
Les divers mouvemens des fils de la Neustrie.
Nul salut pour Philippe, aucun moyen de fuir.
Il faut succomber ou se rendre.
Lui se rendre!... jamais. Hélas! pour le défendre,
Oscar, près de lui, va périr.

Soudain, en tourbillons, une flamme rougeâtre

S'élève des remparts du fort.
Elle éclaire l'affreux théâtre
Des trahisons et de la mort.
L'atmosphère embrasée étend avec furie
L'effroyable splendeur des feux de l'incendie;
Et les fiers assiégeans, montés de toute part
Au milieu des vapeurs brûlantes,
Ont, sur les murailles croulantes,
Planté le drapeau de Richard.

Sur un siége tombée, à cette horrible vue,
La fille de Nesler pousse un cri douloureux.
Berthe auprès d'elle est accourue.
« — O ma mère, dit-elle, en son délire affreux,
» Sur sa tête la foudre tonne;
» Il est perdu. — Perdu! qui? — Lui.
» —Que veux-tu dire?—Oscar... votre fils, notre appui,
» Il meurt. — Qui te l'a dit? — Personne.
» Mais le sang, les flammes, le fer...
» Tout s'accomplit;... rien ne m'étonne...
» C'est ce qu'a prédit Olnézer. »

Elle dit : son langage est sans ordre et sans suite.
Ses regards sont éteints, ses esprits sont perdus.
Berthe est demeurée interdite.
Mais d'où partent ces cris confus!
Elle a porté ses yeux du côté de la plaine...
Les rougeâtres lueurs de l'horison lointain
Révèlent à la châtelaine
La catastrophe du matin.

Le soleil poursuit sa carrière.
L'heure fuit : Ismalie a rouvert sa paupière,
Et cherche à reprendre ses sens.
« —Est-ce un rêve?... parlez! ces feux resplendissans?...
» — Ta raison, ma fille, est troublée.
» — Où suis-je?... ma vue est voilée.
» N'est-il aucun péril?... —Aucun : reviens à toi.
» —D'où vient donc ma frayeur? Le croirez-vous, ma mère,
» Depuis que votre fils habite cette terre,
» Un maléfice horrible est étendu sur moi.
» Je ne puis rien dire, rien faire,
» Qui d'un oracle affreux n'accomplisse la loi.

» Sauvez-moi! Dieu puissant. » Ces mots ont dû surprendre;
Mais Ismalie est sans détour,
Et sa mère a cru la comprendre.
L'oracle affreux de ce séjour,
C'est la voix de la peur qui parle au cœur trop tendre;
Le maléfice,... c'est l'amour.

Se levant tout à coup : « — Dieu! reprend Ismalie,
» Ce n'était point un songe. A mes yeux effrayés,
» Là-bas s'offrent encor les feux de l'incendie :
» Quoi! ma mère! vous me trompiez! »

Alder s'est présenté : vers lui Berthe s'élance.
« — Ah! parle! Nauffle?... — Nauffle est pris.
» — Et Philippe-Auguste? et mon fils?
» — Enfermé dans le fort, le héros de la France,
» Voyant ses nombreux ennemis,
» N'a fait aucune résistance.

» — Quoi! le monarque s'est rendu?
» — Non, madame. — Il a combattu?

» — Non, madame. — Qu'a-t-il pu faire?
» — Lui-même il a saisi la torche incendiaire;
» La tour s'est embrasée... — Et qu'est-il devenu?
» — Suivi de sa troupe guerrière,
» A l'instant il a disparu.

» — Enseveli vivant sous des voûtes de flamme,
» Il a donc péri? — Non, madame.
» — Où donc peut-il être? — A Gisors.
» — D'invisibles esprits alors
» L'ont à travers les airs transporté sur leurs ailes?
» — Je l'ignore, madame. — Et ses amis fidèles?...
» — Du fort, comme lui, sont sortis.
» Ce fait miraculeux confond tous les esprits.
» — Mais qui put le sauver? le Ciel ou le Ténare?
» — Qui? selon les publics récits,
» La sibylle de Saint-Lazare *. »

Il parlait encore;... soudain

* *Voyez*, sur cet événement, la note 15, à la fin de l'ouvrage

La porte à grand bruit s'est ouverte.
Quel est ce noble paladin?...
Sa visière se lève;... ô fortuné destin!
Oscar est dans les bras de Berthe.



CHANT V.

Le Doute.

VIEILLARD! toi dont le Ciel prolongea la carrière!
Des destins, en ta vie, as-tu compris la loi?
As-tu su méditer? parle! sur cette terre,
Qu'est-il de certain? réponds-moi.

Tu gardes le silence : eh bien! je crois t'entendre.
« —L'homme en vain veut savoir, l'homme en vain veut apprendre,

» De la science humaine, impuissant est l'effort.
» S'il rejette la foi, que chercher et qu'attendre!
» Il n'est de certain dans son sort,
» Que les souffrances et la mort.

» Comptez sur les amours! fiez-vous à la gloire!
» Enchaînez la fortune! et croyez au bonheur!
» Tout est espérance illusoire,
» Prestige vain, prisme trompeur.
» Pèlerin d'ici-bas! en ta pénible route,
» Tu t'égares parfois, tu t'abuses toujours.
» Dirigeant tes projets, inspirant tes discours,
» C'est l'erreur qui te parle et l'erreur qui t'écoute.
» Rien n'est sûr, rien n'est stable; et confuse, en son cours,
» La vie entière est un long doute. »

L'heureux génie ailé, qui, d'un rapide essor,
Au-dessus du malheur élève la souffrance:
Consolateur de l'existence,
L'espérance est le doute encor.

Qu'Ismalie est à plaindre! En sa peine mortelle,
Tremblante, et n'osant murmurer,
Elle ne sait plus espérer.
Déjà la douce jouvencelle
Doute d'Oscar, de Berthe, et même en sa frayeur,
De ses désirs et de son cœur.
Il n'est plus rien de vrai pour elle,
Que les larmes et la douleur.

⊜⊜⊜⊜⊜

Creusés par les Romains, des souterrains immenses
S'étendent de Nauffle à Gisors *.
Là, dit-on, le Ténare et ses sombres puissances,
Entassent, inconnus, les plus rares trésors.
Selon les bruits de la contrée,
Là, dans un temple merveilleux,
Dont inaccessible est l'entrée,
L'anneau de Salomon, le veau d'or des Hébreux,
Cachent de leur beauté l'éclat mystérieux [15].

* Ils existent encore en partie. (*Voyez*, sur Nauffle, la note 15, à la fin de l'ouvrage.)

Enfin, avec soin recueillies,
Là sont toutes les pierreries
Qui depuis les temps fabuleux
Par les mers furent englouties.

Philippe enfermé dans Gisors
De Nauffle abandonné garde en vain les abords;
Son projet est de le détruire.
Mais sous ses murs encore il voudrait s'introduire;
Et, du haut de sa vaste tour,
Jeter au loin ses yeux sur les camps d'alentour.
L'entreprise est hardie : il hésite. A sa vue,
Olnézer en secret un soir est apparue.
D'un mystère important le monarque est instruit;
Et le lendemain, dans la nuit,
Vers Nauffle il a marché sans crainte.
Tandis que les Normands en assiégeaient l'enceinte,
Et que le feu minait ses forts;
Ignoré du canton, un souterrain antique,
Une voûte presque magique,
Ramenait le prince à Gisors.

ooooo

Berthe sait tout : son fils a rompu le silence.
Leurs vœux sont exaucés : plus d'effroi! plus d'ennuis!
Toujours ami d'Oscar, le héros de la France
A Saint-Paër promet assistance;
Et, partout, Berthe a des appuis.

Remarquant sa pâleur mortelle,
De l'état d'Ismalie Oscar s'est alarmé :
Il paraît inquiet : son regard animé
Semble avec intérêt s'être attaché sur elle;
Et du son de voix le plus doux :
« — Ismalie! O ciel! qu'avez-vous? »
Dit le preux à la jouvencelle.

Pour la première fois il prononçait son nom.
La jeune fille du vallon
Lève un regard craintif sur le guerrier sévère;
Puis, d'un accent mal assuré,
« — Ah! répond la vierge sincère,
» J'ai tremblé pour vous : j'ai pleuré. »

Oscar a détourné la tête.
Son front s'est rembruni. Tout tendre sentiment
Semble porter l'alarme en son âme inquiète.
Le chef craint l'attendrissement
Comme un pilote la tempête.

« — Je le vois, dit le chevalier,
Qui sous l'arme de l'ironie
Cherchait à se réfugier :
» Digne fille de la Neustrie!
» L'affreux destin de Nauffle a causé vos regrets.
» Vos pleurs... — Moi pleurer Nauffle! interrompt Ismalie,
» Ah! quand ses murs croulaient sous la flamme ennemie,
» C'est à vous seul que je pensais. »

Quelle grâce touchante en ce naïf langage!
Devant elle Oscar est debout.
Elle attend quelques mots du paladin sauvage;
Ses paroles disaient beaucoup;
Ses yeux en disaient davantage.

Vain espoir!... Il se tait. Du preux farouche et fier,
L'âme ne peut être attendrie.
Sa lèvre est dédaigneuse, et son sourire amer.
Le chef, d'un air distrait, sur sa vue obscurcie,
Passe son gantelet de fer.

La vierge, interdite et craintive,
Explique son silence et juge sa froideur.
De sa paupière coule une larme furtive,
Et le preux a compris sa muette douleur.
Indéfinissable génie,
Près d'elle, en soupirant, contre un siége il s'appuie.
Sa voix est sans rudesse, et son œil sans courroux;
Sa sombre humeur s'est adoucie.
« — Ainsi donc, lui dit-il, mes destins et ma vie
» Sont de quelque intérêt pour vous! »

Sur le front de la jeune fille
Plus de soucis, plus de pâleur.
D'un feu nouveau son regard brille,
La joie a fait battre son cœur.

« — Quoi! répond-elle au chef, cachant son trouble extrême,
» Vous notre appui! notre sauveur!
» Vous êtes surpris qu'on vous aime! »

Le chevalier a tressailli.
Il parcourt à grands pas la salle solitaire,
Puis d'un son de voix brusque il s'adresse à sa mère :
« — Noble dame! je pars. Mon devoir est rempli.
» Vingt fois j'ai vu briller l'aurore printanière,
» Depuis que sous ces murs vous m'avez accueilli.
» C'en est fait. A l'abri des horreurs de la guerre,
» Vivez paisible en ce beau lieu!
» Moi... demain... Il le faut... je pars pour l'Angleterre.
» Plaignez-moi... Je vous quitte : adieu. »

A ces mots il s'éloigne. Innocente Ismalie!
Quels coups il vient de te porter!
Hélas! dans cette courte vie,
Rêver l'amour, le souhaiter,
Puis, se pénétrer de ses flammes,
Ensuite le maudire, enfin... le regretter,
Voilà l'existence des femmes.

« — L'ingrat! se dit la vierge : avec quel air distrait
» Il a lu dans mon âme, et vu couler mes larmes!
» Si j'ai pu l'aimer en secret,
» C'est que la magie et ses armes
» Ont sur moi, je le sens, exercé leur pouvoir.
» Ah! c'en est trop! je cours, dissipant mes alarmes,
» De l'enfer conjurer les charmes
» A la chapelle du manoir. »

Au pied des autels, prosternée :
Fervente est sa prière, ardent est son désir.
Inutiles efforts! L'oraison terminée,
A sa pensée errante Oscar revient s'offrir.
Elle se relève étonnée.
« — Je songe encore à lui! dit-elle. En ce saint lieu,
» Quoi! j'ai donc en vain prié Dieu!
» Divin arbitre que j'implore!
» Ah! tu m'as, je le vois, refusé ton secours;
» Car je sens bien que j'aime encore,
» Et je crains bien d'aimer toujours. »

Mais écarter loin d'elle une image chérie;

Revenir aux travaux qui charmaient ses loisirs;
Reprendre ses anciens plaisirs;
Tel est le sage plan que va suivre Ismalie.
Plus d'amoureux lien, plus de tendre soupir,
Aimer, ici-bas, c'est souffrir.

Oiseaux chers à la jouvencelle!
Qu'on vous a long-temps délaissés!
Comme à sa voix, heureux, vous accourrez vers elle!
Ah! les jours d'oubli sont passés.
Elle est à sa volière; elle cherche, elle appelle...
Dieu! la porte est ouverte, et les oiseaux ont fui.
« — C'étaient des ingrats comme lui;
» Dit la jeune fille accablée.
» Tout me quitte, tout part; rien ne m'aimait ici.
» Malheureuse est cette vallée :
» Que ne puis-je en partir aussi! »

Son jardin lui restait encore;
Elle y court;... nul sentier: point d'arbrisseau fleuri.
Toutes ses plantes ont péri

Sur le sol que l'herbe dévore.
Immobile, pâle et debout,
« —Je le vois, reprend-elle, en tous lieux, à toute heure,
» Ce qu'on aime s'en va, ce qui déplaît demeure;
» Et c'est ici comme partout. »

Le soleil se levait : la vierge solitaire
S'assied près d'un ruisseau sous l'ombrage des bois.
Son luth a vibré sous ses doigts.
On dirait que surprise, en sa course légère,
L'onde, pour l'écouter, retient ses flots bruyans.
Les oiseaux du bocage ont suspendu leurs chants.
La brise est sans haleine; et la nature entière,
Attentive, semble se taire
Pour entendre ses doux accens.

⊖⊖⊖⊖⊖

« Il me fuit l'ami que j'appelle.
» Seulette gémis nuit et jour.
» Qui sait guérir du mal d'amour!
» S'en vienne à pauvre jouvencelle!

I.

» D'amour as-tu subi la loi,
» Bachelette du voisinage?
» Erres-tu dolente au bocage?
» Sais-tu pleurer?... pleure avec moi.
» Il me fuit l'ami que j'appelle.
» Seulette gémis nuit et jour.
» Qui sait guérir du mal d'amour,
» S'en vienne à pauvre jouvencelle!

II.

» Héros! ne peux-tu donc aimer?
» A tes yeux, fils de la Victoire!
» N'est-il d'autre bien que la gloire?
» Ah! pourquoi m'as-tu su charmer!
» Quand, loin de moi, l'honneur t'appelle,
» Mourrai seulette en ce séjour;
» Docteur, jamais, du mal d'amour,
» N'a guéri pauvre jouvencelle.

III.

» Flèche gothique du saint lieu!
» Donjons altiers! haute tourelle!
» Noble demeure paternelle!
» Je vous dirai bientôt « adieu. »
» Plus de chants! la tombe m'appelle;
» Que ne suis-je à mon dernier jour!
» La mort seule, du mal d'amour
» Peut guérir pauvre jouvencelle. »

Du luth harmonieux meurent les derniers sons.
La fille des puissans barons,
Contre un saule, en pleurant, languissamment s'appuie.
Ainsi, fatigué par la pluie,
Se penche le lis des vallons.

De sa tremblante main s'échappe sa mandore.
Le murmure des eaux, le lever de l'aurore,

Des prés fleuris la douce odeur,
L'azur du firmament, le chant de Philomèle,
Rien ne distrait ses yeux, rien ne parle à son cœur.
Partout même penser; partout même couleur;
Tout lui paraît triste comme elle.

Mais au fond du bosquet, seul, sur ces bords déserts,
Oscar l'écoutait en silence.
Sans casque et sans armure, à pas lents il s'avance;
Ses cheveux noirs, bouclés, flottent au gré des airs.
Le génie en ses traits a comme empreint sa marque.
Son regard expressif est un rayon de feu.
Son front superbe est d'un monarque;
Son maintien est d'un demi dieu.

Moins beau le premier homme, admiré par Dieu même,
Au moment du premier hymen,
Avant le premier anathême,
Sortit des bocages d'Eden.

Oscar s'est approché. D'un accent plein de charmes :

« — Quoi! dit-il, vous versez des larmes?
» — Hélas! a répondu la vierge du manoir :
» Pour retourner aux champs d'alarmes,
» Ne nous quittez-vous pas ce soir!

» — Sans doute, ce soir même, il le faut, Ismalie.
» — Il le faut!... Pourquoi le faut-il?
» — Je ne puis vous le dire. — Ici, quelque péril
» Menacerait-il votre vie?
» — Oui : de grands périls. — Fils des preux!
» Pourriez-vous donc fuir devant eux!

» — Je pars; telle est la loi barbare
» Que m'impose un affreux destin.
» Ah! dirigeant mes pas vers quelque bord lointain
» Demain, j'irai, pleurant l'arrêt qui nous sépare.... »
La vierge l'interrompt : « — Vous pleurerez demain!
» Moi! j'ai pleuré dès ce matin. »

Le héros agité s'éloignait d'Ismalie.
» — Ainsi, vous me quittez! dit-elle avec douleur;

» Et pas un mot consolateur ! »
Il revient sur ses pas : son âme est attendrie.
» — Si vous désirez mon bonheur,
» Ne me retenez point... près de vous. — Quel mystère !...
» Le bonheur pour Oscar n'est-il qu'en Angleterre ?
» Ne pourrait-il être en ce lieu ?
» — Ne m'interrogez plus... Adieu. »

Il dit ; et sur son front, le plus sombre nuage,
Au même instant, s'est étendu.
Déjà, de son regard redevenu sauvage,
Le sentiment a disparu.
Chef bizarre et comme en démence,
L'inconcevable Oscar recule avec terreur,
Devant le langage enchanteur
Que l'amour dicte à l'innocence.

D'un ton froid et respectueux,
» — Auriez-vous quelque ordre à m'enjoindre ? »
A-t-il repris : la vierge a détourné les yeux.
« — Quelque ordre à donner !... pas le moindre.

» Le monde entier pour moi se borne à ce seul lieu.
» Il n'est rien, hors d'ici, que j'attende ou désire.
» Je n'eus jamais d'ordre à prescrire.
» L'Angleterre m'importe peu.
» Seigneur ! plus n'ai rien à vous dire. »

Elle s'est levée à ces mots;
Et, sans porter sur lui sa vue,
Ismalie, à son tour, s'éloignant du héros,
D'un air glacial le salue.
Mais Oscar, sur ses pas, s'élance avec effroi.
« — Un dernier mot encor! de grâce, écoutez-moi.
» A mon départ pour l'Angleterre,
» Vous opposeriez-vous?—De quel droit?— Votre cœur
» Ne peut-il?... — Désormais, seigneur,
» Comme le vôtre, il doit se taire. »

Elle sort du bocage à pas précipités.
Berthe se présente. « — Arrêtez!
» Oscar! et vous ma fille! en vos cœurs j'ai su lire.
» Vous aimez, vous n'osez le dire;

» J'étais là, ... j'entendais. Vous m'êtes chers tous deux;
» L'hymen comblerait-il vos vœux?
» Je puis y consentir. — Qu'entends-je!
» — Oscar, plus de détours. Tu te cachais à moi;
» Eh bien! Ismalie est à toi;
» C'est ainsi que Berthe se venge. »

Frappé d'étonnement, Oscar reste muet.
La vierge l'observe et se tait.
» — Noble chef! poursuit Berthe, aveugle en ses caprices,
» La fortune, ici-bas, te refusa ses dons;
» Je répare ses injustices.
» De la fille des hauts barons
» Partage l'immense héritage,
» Plus de départ, plus de voyage.
» Le Ciel bientôt, ici, recevra vos sermens.
» Mes promesses sont solennelles.
» Amans! soyez époux fidèles;
» Epoux! restez tendres amans. »

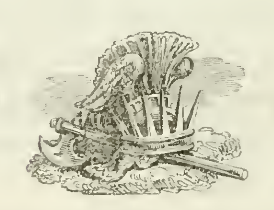
Que va répondre Oscar? Toujours sombre et farouche,

Devant le dieu d'hymen fuiera-t-il, irrité,
Comme il fuit devant la beauté?
Quels mots va prononcer sa bouche?
Glacial en son air, et brusque en ses discours,
Etranger, par nature, à tout sentiment tendre,
Au seul dieu de la guerre a-t-il voué ses jours?
Ismalie a tremblé. De qui hait les amours,
Qu'espérer! que croire! et qu'attendre!
A feindre, devant elle, il ne saurait descendre;
Il sera ce qu'il fut toujours.

Peut-être un vœu secret, à son âme enchaînée,
Défend l'amour et l'hyménée.
Quel instant pour la vierge! Oscar, avec dédain,
Va rejeter sans doute et son cœur et sa main?
Non. Le bizarre chef trompe encor son attente.
Il tombe aux pieds de Berthe, et, qui l'aurait prévu!
Au comble du bonheur il semble parvenu.
Aucune secrète épouvante
Ne vient plus troubler ses esprits;
Oscar ne peut être compris.

Son œil est tout amour; sa joie est toute ivresse.
Des mots entrecoupés s'échappent de son sein.
De Berthe il a saisi la main,
Et sur ses lèvres il la presse.

« — Est-ce lui que j'entends! est-ce lui que je voi!
» Dit tout bas la vierge charmée.
» Avec reconnaissance il m'engage sa foi!
» Quel changement subit!... Eh quoi! j'étais aimée!
» Pressentimens! tristesse! effroi!
» Vains oracles! fausses magies!
» Fuyez à jamais loin de moi!
» Je ne crois plus aux prophéties. »



CHANT VI.

L'Hymen.

Paisible dieu d'Hymen! combien je te préfère
Au turbulent dieu des Amours!
Quelques instans rares et courts
De délire brûlant, d'ivresse passagère:
Voilà les présens de ton frère;
Toi!... tu nous donnes d'heureux jours.

D'un hymen fortuné que la chaîne est légère!
Celle de l'enfant de Cythère
Sous son poids accable l'amant.
La torche de Paphos porte l'embrasement;
Le flambeau de l'hymen éclaire.

L'amour vit de combats, ses vœux sont absolus,
Sa voix est tyrannique, il se repaît de larmes.
L'hymen que suit la paix, n'a que de douces armes,
Jamais d'ordres, peu de refus,
Aucun transport fougueux, et nuls désirs confus.
Par lui deux cœurs aimans descendent sans alarmes
Le fleuve aux rescifs inconnus,
Qu'on passe et ne remonte plus.
Que faut-il à l'amour?... des charmes;
Il faut à l'hymen, des vertus.

ooooo

Pour fêter l'union d'Oscar et d'Ismalie,
Au vallon tout est préparé.

A l'illustre alliance applaudit la Neustrie.
Aucune voix n'a murmuré.
La vierge partout est chérie;
Le preux est partout admiré.

Pour époux de sa fille, en son noble domaine,
Berthe, choisissant un héros,
Espère à sa vieillesse assurer le repos.
La veuve de Nesler, ambitieuse et vaine,
Qu'éblouit l'éclat des grandeurs,
Prise peu la fortune et beaucoup les honneurs.
Heureux au champ de la victoire,
Oscar, près du Jourdain, se couronnant de gloire,
Sous les étendards de la Croix,
Aux bontés de Philippe acquit de puissans droits.
A sa cour, près de lui, son monarque l'appelle;
Oscar est l'ami de deux rois;
Quel pouvoir Oscar a sur elle!

Cependant à l'autel où l'attend le bonheur,
Oscar ne conduira son amante craintive,

Que lorsque des combats le fléau destructeur
Cessera d'alarmer la rive.
De Berthe tel est le désir.
A l'hymen, au castel, Berthe veut réunir
Les bannerets de la province;
A ses fêtes il faut un prince;
Et même, aux jours de paix, un roi peut y venir.
Le héros et sa fiancée
Ont voulu vainement combattre sa pensée;
Elle ordonne,... il faut obéir.
Hélas! et quel présage!... En sa forêt magique,
La terrible Olnézer, l'oracle redouté,
A souri, d'un air ironique,
Au bruit de l'hymen projeté.

Mais de la paix goûtant les charmes,
Au vallon de Saint-Paër, pasteur et ménestrel,
Chantent, à l'abri des alarmes,
Les fiancés du vieux castel.

○○○○○

I.

« O douce vierge du bocage!
» Autour de toi, sur cette plage,
» Tout s'embellit de tes appas.
» La grâce y fixa la vaillance.
» On voit se presser sous tes pas,
» Simplesse, pudeur, espérance,
» Sagesse, vertus, innocence,
» Le mal seul ne t'approche pas.

II.

» Dieu, de ta demeure chérie
» A fait l'Eden de la Neustrie.
» Règne, Oscar, sur ces doux climats;
» Ta mère en est le bon génie.
» Nouvel Eden! sois sans ingrats :
» Sache garder l'arbre de vie!
» Ton Eve est là;... c'est Ismalie :
» Que le serpent n'approche pas! »

La fille de Nesler, de sa tourelle antique,
Entend de loin ces chants joyeux.
Mais quels regards distraits! quel front mélancolique!
Pourquoi ces soupirs douloureux?
Hélas! plus que jamais le paladin qu'elle aime;
Semble de terreurs assiégé.
L'humeur d'Oscar n'a point changé.
Cependant sa conduite est loin d'être la même.
Le chevalier, jadis, de mille soins chargé,
Comme on fuit la douleur, fuyait la jouvencelle.
Quelle différence aujourd'hui!
Sa vue est le bonheur pour lui.
En tous lieux il la cherche; à toute heure il l'appelle.
Le héros noble et sans détour,
Paraît ne vivre que pour elle;
Oui : mais pourtant jamais, à la vierge fidèle
Il n'adresse un seul mot d'amour.

Qu'elle évite ses pas; il erre sur la plage :
Son chagrin muet est parlant.
Puis, ô contraste désolant!

Qu'elle accourre à sa voix; soudain sombre et sauvage,
Le guerrier recule tremblant.
Le feu de l'amour brille en son regard brûlant,
Et glacial est son langage.

Fantasque, bizarre, inquiet,
Il hâte de ses vœux l'instant de l'hyménée.
Chaque heure de retard lui paraît une année.
L'aime-t-il?... hélas! qui le sait?
Il l'admire et la craint, il la cherche et l'évite;
Point de tendres aveux, point d'entretien secret;
Un rien l'effraie, un rien l'irrite,
Tout élan du cœur lui déplaît.
Ah! si du dieu d'amour c'est le feu qui l'agite,
Il aime comme un autre hait.

Qu'auprès de lui sa jeune amante
De l'hymen vante les douceurs;
Oscar au même instant raconte les horreurs
Que suit une guerre sanglante.

Il éloigne avec épouvante,
Tout sujet d'entretien où l'amour parle aux cœurs.
De sa narration pressée
Paraissant alors s'étourdir,
De voiles empruntés il cherche à se couvrir;
Et, sous ses longs récits dérobant sa pensée,
Il semble lui-même se fuir.
C'est Richard qu'il célèbre, ou Philippe qu'il vante;
Il décrit les combats où les Normands vainqueurs,
De leurs chefs, au Jourdain, surpassèrent l'attente.
La vierge écoute, et, gémissante,
Baisse ses yeux mouillés de pleurs.

« — Ah! se disait la fiancée,
» Comment comprendre sa pensée!
» Au salon du manoir si je parle, il frémit.
» Si je me tais, son front pâlit.
» Son âme tour à tour est brûlante et glacée.
» Implacable destin! en vain, contre tes coups,
» Ici je me croyais armée.
» Tu m'avais réservé le plus cruel de tous,
» J'aime, et je ne suis point aimée. »

Vers l'horizon, à ses regards,
De Nauffle incendié s'offrent les vieux remparts.
Seule, au sein des débris, noire et pyramidale,
Au loin, sur le roc mugissant,
S'élève une tour colossale,
Comme un spectre au front menaçant.
Oh! comment oublier l'arrêt que la pythie
Jadis en ces mots proféra!
« *Quand de Nauffle embrasé le fort s'écroulera,*
» *Malheur à toi! belle Ismalie!* »
Mais aucun nuage effrayant
Ne paraît cependant s'avancer sur sa tête;
Au vallon de Saint-Paër tout est calme et riant;
D'où pourrait venir la tempête.

De ses plaintes, parfois, interrompant le cours
La vierge repoussait l'image trop chérie
Qui troublait la paix de sa vie,
Et du juge suprême implorait le secours.
Mais sa douce et vague prière
Ressemblait au nuage à la vapeur légère,

Que l'air ne brise point et ne peut qu'agiter,
Qui trop pur pour descendre, et trop lourd pour monter,
Flotte entre le ciel et la terre.

⊖⊖⊖⊖⊖

Sept fois, à l'horizon, sur son trône de feux,
L'Aurore a déployé ses charmes :
Saint-Paër, depuis sept jours, est en proie aux alarmes.
Atteinte d'un mal douloureux,
Berthe, en son lit, pâle et souffrante,
Semble, vers les bords ténébreux,
Pencher sa tête languissante.

Mais bientôt les futurs époux,
L'entourant des soins les plus doux,
Ensemble, et par degrés l'ont rendue à la vie.
O changement heureux! Oscar près d'Ismalie,
De sa sombre rudesse a perdu chaque jour.
Son accent est moins bref, son âme est moins pensive :
Et souvent son langage à la vierge naïve,
Malgré lui s'offre empreint d'amour.

Oscar ne craint plus sa présence.
Oh! que la fille du vallon
Saisit avec transport l'enivrante espérance
Que lui donnent d'Oscar les momens d'abandon,
Le regard caressant et le tendre silence!
Du bonheur quel brillant rayon
Tombe alors sur son existence!
Tout s'éclaire en son cœur; tout s'enchante à ses yeux.
Ah! l'amour, ici-bas, invincible puissance,
Est comme l'éclair lumineux,
Fugitif et mystérieux,
Qui, des nuages perçant l'ombre,
Vient soudain, à la fois, messager merveilleux,
Au mortel ébloui qu'entoure une nuit sombre,
Découvrir la terre et les cieux.

ooooo

Berthe en un doux sommeil repose ensevelie.
Sur les prés du vallon s'étend l'ombre du soir :
Le comte Oscar et son amie
Sont au vieux salon du manoir.

Dans cette galerie, immense et solitaire,
S'élevaient des faisceaux guerriers.
Rangés le long des murs, là, d'anciens chevaliers,
Sous leur redoutable bannière,
Armés de pied en cap dressaient leur tête altière,
Et, la lance en arrêt, provoquant les combats,
Semblaient à la nuit du trépas
Redemander un adversaire.

Une lampe en bronze doré,
Jette sur la salle guerrière,
Sur ses sombres vitraux, et son dome cintré,
Sa lueur pâle et funéraire.
Un silence profond règne autour des amans.
Les murs n'ont point d'écho; l'air point de sifflemens.
Les fiancés de la Neustrie
N'entendent sous la galerie
Que la voix des hiboux non loin se répondant
Sur le clocher de la chapelle;
Et, parfois, rauque et discordant,
Le long cri de la sentinelle.

Mais en vain, autour d'eux, de sinistres lueurs
Des guerriers du vieux temps éclairent la figure;
Vainement de froides vapeurs
S'étendent sous la voûte obscure;
Rien n'alarme leurs sens, rien n'attriste leurs cœurs.
L'Amour, le roi des enchanteurs,
Couvre les fiancés de son voile magique;
Tout prend à leurs regards de riantes couleurs;
Et le pavé noirci de la salle gothique,
Est pour eux un tapis de fleurs.

« — Oscar! dit la douce Ismalie,
» Que cette nuit est belle! et que le temps est pur!
» A travers ces vitraux je vois un ciel d'azur.
» Qu'il est d'heureux instans dans cette courte vie!
» Ah! bientôt le plus doux lien....
» Mais quoi! nulle réponse! hélas! toujours le même,
» N'aurez-vous donc jamais un cœur comme le mien?
» Vous calculez, je sens : vous réfléchissez, j'aime. »
Elle s'éloignait lentement.
Il saisit sa main et l'arrête.

En son œil expressif est peint le sentiment;
Mais sa bouche reste muette.

« — L'hymen va consacrer nos nœuds, »
A poursuivi la jouvencelle.
Le héros l'interrompt : « — Ah! ce moment heureux
» Oscar avec transport l'appelle.
» Pour jamais tout entier à vous,
» Guerrier loyal, ami fidèle,...
» Que n'est-il déjà votre époux! »

Le langage est contraint : mais que la voix est tendre!
Son cœur, devant l'amour, a cessé de trembler.
Il commence à se faire entendre,
Ah! bientôt il pourra parler.

Il est nuit, ils sont seuls, l'instant est plein de charmes!...
Le chef tient encore sa main :
La jouvencelle est sans alarmes.
Loin de tous les regards, au fond du salon d'armes,
Il la presse contre son sein.

Comme à l'ormeau s'enlace une vigne docile,
La douce vierge du vallon
Penche sur lui sa tête en un tendre abandon,
Et dans ses bras reste immobile :
Son cœur simple et naïf, sans crainte et sans détour,
Ne voyant nul danger au trouble qui l'oppresse,
Semble, à la fois, avec ivresse,
Battre d'innocence et d'amour.

Des larmes du plaisir son regard est humide.
« — Oscar! mon ami, mon époux!
» A repris l'amante timide :
» Que pour moi ce moment est doux!
» Vous l'avouez enfin, vous m'aimez. — Imprudente!
» O ciel! que dites-vous. » Sa voix est menaçante :
Il laisse retomber sa main.
Un soupir étouffé s'échappe de son sein.
« — Ainsi, dit la vierge tremblante,
» Le cœur d'Oscar, toujours, sera muet pour moi?
» — Je ne puis vous répondre. — Eh! pourquoi ce mystère?
» Qui l'ordonne? — Une affreuse loi.

» — Qui sait aimer peut-il se taire!
» Vague réponse, vain détour;
» Jamais au sentiment on n'imposa silence.
» Oscar, vous me trompez. Il n'est point de puissance
» Qui soit plus forte que l'amour. »

L'accent courroucé d'Ismalie
Peint le dépit et la douleur.
Oscar tombe à ses pieds; Oscar, tremblant, s'écrie :
« — Sur quelques vains mots, douce amie!
» Oserais-tu juger mon cœur!
» Oh! prends pitié de moi!... L'accent a sa puissance,
» Le soupir son langage, et l'œil son éloquence;
» Observe! ils ne peuvent tromper.
» Ton injuste reproche à tort vient me frapper.
» Un regard souvent peut apprendre
» Ce qu'un discours cherche à voiler.
» Cruelle! ne peux-tu m'entendre,
» Sans qu'il me faille te parler! »

Il est à genoux devant elle;
Et ses yeux supplians implorent son pardon.

« — Levez-vous! dit la jouvencelle.
» Hélas! comprimant ma raison,
» Je ne sais quel pouvoir que je ne puis comprendre,
» Toujours en moi, pour vous, vient élever la voix;
» Mais je vous aime, ingrat ou tendre;
» Et, trompeur ou non, je vous crois. »

Plus de sombre contrainte et plus d'accent farouche :
Oscar, avec ivresse, écoute ses aveux.
Des paroles d'amour vont sortir de sa bouche...
Quand, des enfoncemens du salon ténébreux,
Part un gémissement affreux.
Menaçant du castel la timide colombe,
Une voix terrible, soudain,
S'est écriée : « — O paladin!
» *Souviens-toi du sang de la tombe!* »

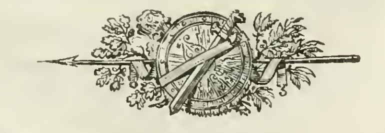
D'un témoin invisible, agent surnaturel,
Quel est ce funéraire appel?
D'où cette horrible voix peut-elle être partie?
De l'abîme est-elle sortie?

Ce n'est point l'accent d'un mortel.
Point de forme vivante : aucune issue ouverte :
Nul pas n'a retenti : nul objet n'a bougé :
Dans un morne repos le castel est plongé :
Et la galerie est déserte.

Oh! comment exprimer l'effroi du paladin!
Il pâlit... ses genoux fléchissent.
Ses traits sont renversés, ses cheveux se hérissent.
Un cri de désespoir s'échappe de son sein.
Il a repoussé son amie.
« — Oscar! quel effroi m'a saisie!...
» A dit la fille de Nesler :
» Quel peut être le sens des mots inconcevables?... »
Il l'interrompt: « — Pour moi ce sens n'est que trop clair.
» Cesse de m'arracher des paroles coupables!
» Silence!... Loin de moi tes charmes redoutables!...
» Je suis aux portes de l'Enfer.
» — Dieu puissant! quel trouble t'égare!
» Qui t'a donc parlé? — Le Ténare.
» — Se peut-il! — Nul mortel n'aurait pu prononcer

» Les paroles qu'un Dieu barbare
» Sous ces murs vient de m'adresser.
» — Ciel ! s'écrie Ismalie ; on m'a nommée... écoute !... »
Elle dit : traversant la voûte,
Un feu bleuâtre a fui sous de noires vapeurs.
Qui parle encor ?... la vierge à sa terreur succombe.
« — Ismalie ! enfant des douleurs !
» *Tu veux l'amour,... attends la tombe !* »

La lampe s'est éteinte... Un long frémissement
Répond du sein des airs à l'infernal génie.
Sous la terre un sourd tintement
Semble sonner une agonie.
Quelle nuit sombre !... Oscar, frappé d'égarement,
Laisse échapper un cri d'alarmes ;
Et sur le sol, tombée, au pied d'un faisceau d'armes,
Ismalie est sans mouvement.



CHANT VII.

L'Attente.

ATTENDRE, au sortir du berceau;
Puis attendre à la fleur de l'âge;
Aux jours de la sagesse, attendre de nouveau;
Attendre enfin près du tombeau :
De l'homme tel est le partage.

Eh! devons-nous en murmurer?

Non : attendre c'est désirer.
Si pour nous quelquefois l'attente est la souffrance,
Plus souvent elle est l'espérance.
L'honneur, guide sévère, en peut faire un devoir.
Amour! elle accroît ta puissance.
Ah! sans l'attente et sans l'espoir,
Quel vide offrirait l'existence!

oooooo

La Nuit, vers l'orient, sur son paisible char,
De l'horizon brumeux retiroit ses longs voiles;
Déjà pâlissaient les étoiles.
La future épouse d'Oscar
Revenue à la vie, en sa tour solitaire,
Par degrés a repris ses sens;
Et les ancilles* de sa mère
Lui prodiguent leurs soins touchans.

Elles se parlent à voix basse.
« — Au manoir, cette nuit, est entrée Olnézer,

* Ancilles, suivantes.

» Quelque grand malheur nous menace. »
Que ces mots ont calmé la vierge de Saint-Paër!
Ainsi donc, sous la galerie,
L'horrible accent parti des murs du vieux castel
N'avait rien de surnaturel :
C'était la voix de la pythie.

Les coursiers de l'Aurore ont franchi l'horizon.
La fille de Nesler descend de sa tourelle;
Tout est calme et joie au vallon.
Seule, au fond des bosquets, la douce jouvencelle
Ecoute en soupirant le chant de Philomèle.
Son regard attristé, mais pur,
Souvent s'est élevé vers la voûte immortelle.
Que d'objets rians autour d'elle!
L'astre aux rayons pourprés nuance un ciel d'azur;
Et des parfums l'heureux génie,
Là, du milieu de la prairie,
S'élance, balancé sur le char des vapeurs,
De son brillant harem de fleurs.

Cruelles heures de l'attente!
Que vous passez avec lenteur.
Dans un vague lointain, Ismalie! à ton cœur,
Le jour de l'hymen se présente,
Comme l'époque du bonheur.
Le bonheur!... qui l'obtient? c'est l'image attrayante
Qu'un miroir imposteur nous vient sans cesse offrir,
Qui nous appelle, nous enchante,
Mais que nul ne saurait saisir.

D'alarmans pronostics Ismalie occupée,
D'un sceau fatal se sent frappée,
Semblable à ces agneaux au malheureux destin,
Que jadis dans ses bois un druïde inhumain,
Prêtre de Mars ou de Minerve,
Par l'empreinte du fer, faisait mettre en réserve,
Pour un holocauste prochain.

Aimer! voilà toute sa vie.
A l'aube du matin comme au déclin du jour,
Devant elle un voile d'amour

Ne présente qu'Oscar à sa vue attendrie.
Lorsque sous le bocage Oscar ne la suit pas,
Du moins elle y croit voir l'empreinte de ses pas.
Dans les bois, tout est lui : tout est lui sur la plaine :
Le zéphyr est sa voix, la brise est son haleine.
L'image du héros partout s'offre à ses yeux :
Elle est sur le nuage à la forme incertaine,
Ou sous l'antre mystérieux.
Elle est dans la vapeur lointaine,
Ou parmi les rayons de l'astre lumineux :
Dans le miroir de la fontaine,
Ou sur le champ d'azur des cieux.

Tout entière à ses rêveries,
La vierge s'est assise au milieu des prairies,
Sous un groupe de vieux ormeaux.
Nul zéphyr ne ridait la surface des eaux.
Le ciel est calme et pur, la nature est muette;
Plus de chants parmi les oiseaux;
Paix profonde... ô surprise! et pourtant sur sa tête

Les arbres tout à coup agitent leurs rameaux,
Comme attaqués par la tempête.
Le sol tremble,... l'air s'est glacé,
La forêt retentit de hurlemens sauvages.
Grand Dieu! sur ces paisibles plages
Quel fatal génie a passé!

Une figure noire, à pas lents, et voilée,
Ecartant la sombre feuillée,
Sort du sein de l'épais taillis.
Un long manteau de deuil l'entoure de ses plis.
Son aspect est lugubre, et sa marche, effrayante.
Quelle vision menaçante!
C'est Tisiphone ou Némésis.

Sœur ou fille des Euménides,
Qui la conduit? le crime : et qui la suit? la mort.
Ah! du cœur d'Ismalie, à son funèbre abord,
Les battemens pressés deviennent plus rapides
Que les pas fugitifs du proscrit égaré

S'échappant des lieux homicides
Où l'échafaud est préparé.

Pâle, et le front couvert d'une sueur glacée,
La jeune et noble fiancée,
Veut s'élancer vers le manoir ;
Mais, hélas ! l'étrangère a lu dans sa pensée.
Entr'ouvrant son manteau, levant son voile noir :
« — Tu ne saurais me fuir,... dit-elle.
» Un Dieu vers toi m'envoie ici;
» Ange ou démon, fée ou mortelle,
» Tu devais me voir :... me voici. »

Ismalie, en tremblant, regarde l'inconnue.
Son port a quelque majesté ;
Son visage quelque beauté;
Mais c'est la majesté déchue
De l'archange orgueilleux marqué du sceau fatal,
Le reste de beauté perdue
Qui pare encor le dieu du mal.

« — O qui que vous soyez! dit la douce Ismalie :
» Que cherchez-vous? — La tendre fleur
» Qu'ici l'ouragan destructeur
» Va renverser pâle et flétrie.
» — Est-ce moi?...—C'est toi-même.—Ah! veillant sur ma vie,
» Un héros est mon défenseur.
» — Tu comptes sur Oscar?... Malheur à son amie!
» Je connais les décrets du sort.
» — Q'annoncent ces décrets? — La mort.
» — Quelle sombre fureur contre moi vous transporte!
» Seriez-vous?... — Olnézer. — Ici, devant mes yeux,
» La fille de l'Enfer! — De l'Enfer ou des Cieux,
» Vierge indiscrète! que t'importe.

» — On te trompe, poursuit l'oracle des forêts.
» Je viens t'éclairer et t'instruire.
» Le livre des destins n'a pour moi nuls secrets.
» Ce sont tes biens qu'Oscar désire.
» Par tes attraits en vain tu penses le charmer;
» Souvent Oscar a su séduire,
» Jamais Oscar ne sut aimer.

» Bien que par des erreurs il ait flétri sa vie,
» Son âme cependant a quelque loyauté.
» Le comte Oscar de Romélie
» N'a jamais bassement trahi la vérité.
» S'il te disoit : *Je t'aime*, oui, tu pourrais sans crainte
» Enchaîner tes destins aux destins du héros;
» Mais jamais de sa bouche étrangère à la feinte,
» Tu n'entendras sortir ces mots.

» —Quoi! sur une autre rive, épris d'une autre amante,
» Il fut perfide?... — Ame innocente!
» Veux-tu lire au fond de son cœur?
» Devant ce guerrier suborneur,
» Que le nom d'*Azila* sorte un jour de ta bouche!
» A l'instant, devant toi, malgré ses vains efforts,
» Son trouble accusateur, et son regard farouche,
» Peindront sa honte et ses remords.

» — De terreur je me sens glacée.
» — Comment! déjà. Pauvre insensée!
» Est-ce le moment de l'effroi!

» Que deviendras-tu donc, lorsqu'aux jours d'anathème
» Le spectre des tombeaux te criera : *Viens, je t'aime!*
» Que répondras-tu, dis-le moi?

» —Olnézer!... c'en est trop.—Non. Permets que j'achève.
» Une étoile rougeâtre à l'horison se lève.
» Malheur, oui, malheur à Saint-Paër!
» Le terrible avenir à mes yeux se déroule.
» O coupe de l'amour, que ton philtre est amer!
» Oscar! de tes vertus l'édifice s'écroule.
» Séducteur d'Azila, plus de brillans exploits!
» Le sable de tes jours s'écoule.
» Destins! accomplissez vos loix.
» Voici la fiancée!... Accourez, noirs prestiges!
» *La tombe a ses amours, la poussière a sa voix,*
» *Et le néant a ses prodiges.* »

Elle dit; et l'Enfer s'est empreint sur ses traits.
Un concert de voix ironiques
Répond à ses accens magiques,
De la profondeur des forêts.

Que de bruits menaçans! quelle rumeur plaintive!
Ciel! des sons qui n'ont rien d'humain,
Autour de la vierge craintive
Grondent comme les vents, tintent comme l'airain,
Et de mots inconnus épouvantent la rive.
Hélas! la fille du manoir
Poussant le cri du désespoir,
Sur un banc de gazon tombe pâle, éperdue....
La prophétesse est disparue.

Mais quel souffle divin se répand dans les airs!
Quelle clarté brillante et pure
Rend la paix aux bosquets déserts,
Et l'allégresse à la nature!
Le regard d'Ismalie en tremblant s'est levé,
Ainsi qu'à l'aurore naissante,
Aux baisers du zéphyr s'ouvre la fleur souffrante.
Des tourmens, en son cœur, le poids est soulevé.
Quel charme s'étend sur la plage!...
Protégeant l'amante d'Oscar,

Un dieu, descendu sur son char,
D'enchantemens nouveaux couvre-t-il le rivage?
Ah! tous les maux sont oubliés;
Heureuse reine du bocage!
Triomphe!... Oscar est à tes pieds.

Dans ses regards de feu la tendresse est empreinte.
Par le cri d'Ismalie Oscar fut appelé.
En ses soins que d'ardeur! en sa voix que de crainte!
Si sa bouche est muette, ah! ses traits ont parlé.
« —Oscar! vous m'aimez donc? dit la vierge sincère.
» —Hélas! répond le chef troublé,
» Qui peut à l'amour se soustraire!
» Osez vous douter de mon cœur?
» — Un oracle fatal me prédit le malheur.
» — Pourriez-vous y croire, Ismalie!
» Vous, à qui j'ai voué ma vie
» Avec ivresse, avec transport!
» Angélique beauté, créature accomplie!
» Est-ce à vous à craindre le sort!

» — Je l'avouerai, lui répond-elle,

» Un oracle ici me parla.
» Il vous accuse, Oscar. — De quoi? — D'être infidèle.
» — Quelle preuve? » La jouvencelle
Murmure à voix basse « — *Azila* »

Le guerrier change de visage.
La surprise s'est peinte en son regard sauvage.
« — *Azila!* juste ciel! l'ai-je bien entendu! »
Il frémit, sa voix meurt; son front reste abattu.
La fille de Nesler a gardé le silence;
Elle observe Oscar et pâlit.
Hélas! qui peindrait sa souffrance!
L'oracle à ses yeux s'accomplit.

Le chef, en un sombre délire,
Marche à grands pas sous le bosquet.
Tous deux souffrent, chacun se tait.
L'un et l'autre, tremblans, n'osent plus se rien dire.
Quand d'un pâtre les chants lointains,
Des coteaux de Saint-Paër, sur la rive isolée,
Portent aux amans ces refrains,

Harmonieux concerts de l'heureuse vallée.

. . . .

» Nouvel Eden! sois sans ingrats!
» Sache garder l'arbre de vie.
» Ton Ève est là, c'est Ismalie.
» Que le serpent n'approche pas! »

L'œil d'Oscar a brillé d'une flamme nouvelle.
Il revient vers la jouvencelle.
» — Entendez-vous ces sons touchans?
» — Oscar! je les connais. » — Écoute! ô mon amie!
» Ils sont prophétiques ces chants!
» Reprend le fils de la Neustrie;
» Sous leur voile un sens est caché!
» Oui. Ce *val* est *Éden*, son *Ève* est *Ismalie;*
» Mais *le serpent* s'est approché. »

Ismalie, à ces mots, interdite et confuse,
Se souvient d'Olnézer, comme Ève de Satan.
Cherchant une réponse, elle essaye une excuse,
Comme fit l'épouse d'Adam.

» — Parlez ! poursuit le chef, quel messager d'alarmes
» Prononça devant vous, sur ce bord écarté,
» D'*Azila* le nom détesté ?
» — La même voix, Oscar, qui dans le salon d'armes
» D'horreur a glacé vos esprits.
» — Est-il possible ! je frémis.
» Quoi ! ces accens, cette menace,
» Ne partaient point, vers moi, des gouffres de l'enfer ?
» — Non, Oscar. — Qui donc eut l'audace
» De les proférer ? — Olnézer.

» — La sibylle de Saint-Lazare !...
» — Elle-même. — Grand Dieu ! pourrait-elle savoir !...
» Ah ! dans son antre obscur, je la verrai ce soir,
» Dussé-je descendre au ténare.
» — Oscar ! y pensez-vous ? quel imprudent dessein !...
» Quand l'ennemi du genre humain
» Jadis près d'Ève osant se rendre,
» A ses devoirs vint l'arracher,
» L'écouter était mal ; mais du moins, pour l'entendre,
» Ève ne fut pas le chercher. »

Oscar saisit sa main. « — Répondez-moi sans feinte :
» Vous m'aimez? — En douteriez-vous?
» — Pourriez-vous craindre votre époux?
» — Il n'est jamais d'amour sans crainte.
« — Pourquoi ces longs soupirs? pourquoi ces yeux baissés,
» Ces mots confus, ce trouble extrême?
» Vous ne savez donc pas?... — Je sais que je vous aime;
» Ah! pour vous n'est-ce point assez!

» — Vous doutez de mon âme et ce doute est coupable.
» Ici, votre pouvoir vainqueur...
» — Oscar! point d'éloge trompeur.
» J'aime trop, je le sens, pour pouvoir être aimable.
» Vous m'avez tout ôté, grâces, talens, attraits,
» Je ne suis plus ce que j'étais.
» L'ardent amour dans une femme
» Ote à l'esprit son charme, ôte sa force à l'âme,
» Et sur tous les pensers jette un voile confus.
» Oui, dans le monde, Oscar, j'en juge par moi-même,
» Celle qui doit plaire le plus,
» N'est pas celle qui le mieux aime. »

Puis, d'un accent plaintif et doux,
« — Oscar! reprend la vierge, amante résignée,
» Quelle que soit pour moi l'affreuse destinée,
» Sans murmurer jamais, je subirai ses coups,
» Pourvu que, le malheur épargnant mon époux,
» Je sois la seule infortunée.

» — Toi! la victime du destin!
S'écrie avec transport le fougueux paladin,
» Non : d'une sombre prophétie
» Brave en paix l'arrêt incertain!
» Toutes les forces de ma vie
» Entoureront tes jours et soutiendront tes pas.
» Le cœur de l'époux d'Ismalie
» Plus fort que les revers, plus fort que le trépas,
» Des enfers bravant l'anathême,
» Sur le sol de la paix comme au champ des combats,
» Te disputerait au ciel même.
» — Oscar! répond la vierge, en un trouble enchanteur,
» Une fois seulement dites ces mots, *je t'aime* :
» Et je ne crois plus au malheur. »

Oscar tombe aux pieds d'Ismalie;
Et, posant sur son cœur la main de son amie,
« Ecoute, reprend-il, ces battemens pressés.
» Ne te parlent-ils pas assez!
» Qu'importent les vains mots que la bouche prononce!
» Du cœur partent les vrais sermens.
» Sens-tu comme le mien palpite à tes accens?
» Est-il de plus forte réponse! »

Ah! ces mots pleins de charme ont comblé tous les vœux
De la jouvencelle craintive.
Contre le cœur d'Oscar sa main reste captive.
Oh! comme il bat!... momens heureux!
En ses transports muets que de tendres aveux.
Vierge confiante et naïve!
Le bonheur brille dans tes yeux.

Du bosquet à pas lents sortie,
Avec amour elle s'appuie
Sur le bras de son bien-aimé.
Le ciel était serein, l'air était embaumé,

Au firmament pas un nuage.
Les prés fleuris, le vert bocage,
Les cieux et le vallon, l'aurore et le printemps,
Tout semblait sourire aux amans.

La fille de Nesler, vers la voûte immortelle
Lève un regard reconnaissant;
Et son âme en secret rend grâce au Tout-Puissant.
O prodige! ô terreur mortelle!
Astre du jour! que deviens-tu *?...
Un monstre ténébreux, un génie inconnu
S'est avancé vers toi, puissance menaçante;
Il brise ta couronne, il dévore tes feux;
Il semble t'engloutir en sa gueule béante (16).
Aux yeux de la vierge tremblante,
Bien que nulle vapeur n'obscurcisse les cieux,
Du printemps l'astre radieux,
Au zénith arrêté, soudain pâlit, se glace,

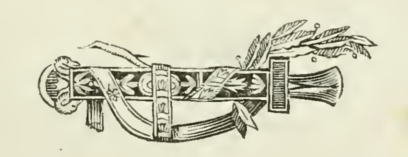
* *Voyez*, sur les éclipses, la note 16, à la fin de l'ouvrage.

Et, sur le fond d'azur d'un ciel mystérieux,
Fuit, se perd, s'éteint et s'efface.

Quel effet horrible a produit
Du soleil la subite absence!
La nature est plongée en un morne silence;
Du monde le charme est détruit;
La vie a perdu sa puissance;
L'objet inanimé comme l'être existant
Semble frémir, couvert d'un linceul funéraire;
Dans la nuit du chaos le globe de la terre
Va-t-il retomber palpitant?...
Partout abandon vague, et partout vide immense,
L'air n'a plus de chaleur, la fleur n'a plus d'essence;
Aucun mouvement, aucun bruit;
Ce n'est point le trépas, ce n'est plus l'existence;
Ce n'est ni le jour ni la nuit.

« — Cher Oscar! s'écrie Ismalie :
« Le dernier pronostic qui selon la pythie,
» Du malheur qui m'attend doit devancer les coups,

» Regarde ! il s'offre à notre vue.
» O mon bien-aimé ! mon époux !
» L'heure de l'anathème est-elle donc venue?...
» Oscar!... sauve-moi!... sauve-nous! »



CHANT VIII.

Le Songe.

Songes légers ! songes trompeurs !
O vous, qui vaguement sur le char des vapeurs,
Quand la terre est livrée aux ombres,
Mobiles déités, errez autour de nous,
Tantôt gracieux, tantôt sombres !
Fils des Nuits ! que nous voulez-vous?

Tour à tour vous portez la terreur ou la joie,
La peine ou le plaisir, la discorde ou la paix;
Que croire à vos avis secrets?
Qu'êtes-vous? et qui vous envoie?

La Vérité, fille des Cieux,
Craint toute voie obscure et tout sentier douteux.
Vous! semblables aux rois du séjour funéraire,
Vous fuyez devant la lumière.
Songes trompeurs! éloignez-vous;
Malheur à qui vous croit, honte à qui vous écoute.
Homme! qui du destin appréhendes les coups!
Enfant de la mort et du doute!
Crains tout être inconnu qui, dans l'ombre introduit,
Près de toi, comme un songe, à t'abuser s'attache!
Qui, par de faux brillans, t'attire et te séduit!
Qui pour te conseiller se cache!
Et qui pour régner veut la nuit!

ooooo

Déjà depuis long-temps l'ombre couvrait la terre.

La fille du castel, en sa tour solitaire,
Sur sa couche paisible a reposé ses sens.
Le sommeil ferme sa paupière,
Va-t-il adoucir ses tourmens?

Hélas! non. Nul repos pour la vierge fidelle.
En songe, couronnant ses feux,
Des tableaux ravissans d'abord charment ses yeux.
On la pare de fleurs, son amant est près d'elle;
Et la cloche de la chapelle,
A l'autel du Seigneur les appelant tous deux,
A sonné l'heure fortunée
De l'Amour et de l'Hyménée.

Jour d'allégresse et de bonheur!
Les nymphes du hameau, le front ceint de guirlandes,
Lui portent les riches offrandes
De l'époux qu'a choisi son cœur.
Quel pompeux appareil!... Soudain la foudre tonne;
Nymphes, présens, fleurs et couronne,
Tout disparaît dans le moment.

La vierge est transportée en un vieux monument,
Eglise ruinée, enceinte solitaire,
Que la nuit a couvert d'un voile ténébreux,
Où sifflent les vents orageux,
Et qu'entoure un bois funéraire.

Du temple délabré le portail est ouvert.
Quels décombres et quel silence!
D'un pas mal assuré, dans l'ombre elle s'avance.
Au loin, est un autel désert;
Et sur la pierre consacrée
Son anneau nuptial à ses yeux s'est offert.
Elle veut le saisir,... une flamme azurée
Brille, éclatante, aux saints parvis.
La vierge se voit entourée
D'un peuple de sombres esprits.

On lui parle... D'horreur elle se sent glacée.
» — Salut! ô belle fiancée!
» Voici l'autel d'Hymen! approche... mais quel deuil!...
» Eh quoi! ta robe est un linceul! »

Un suaire en effet enveloppe Ismalie.
Près d'elle, une autre voix s'écrie :
« — Riche est la fiancée au manoir neustrien:
» Que s'est dit l'époux à lui-même?
» *Fortune est tout*, *amour n'est rien*.
» L'insensée! elle croit qu'on l'aime! »

Alors, de pied en cap armé,
Un guerrier apparaît au fond du sanctuaire.
Sa visière est baissée, et son maintien sévère :
C'est Oscar, c'est le bien aimé.
La vierge auprès de lui s'élance avec ivresse,
Il lève sa visière... un squelette hideux,
Ismalie! est devant tes yeux;
Et la Mort elle-même entre ses bras te presse.
La douce fille des vallons
Jette un cri suppliant vers l'arbitre suprême.
Qui répond à sa voix? l'affreux chœur des démons :
« — *L'insensée! elle croit qu'on l'aime!* »

L'aube matinale avait lui.

La fille de Nesler s'éveille.
Sa paupière s'entr'ouvre, et les songes ont fui.
Mais constamment, à son oreille,
Malgré ses vains efforts retentissent ces mots,
Que l'ange frappé d'anathème,
Lança des gouffres infernaux :
« — *L'insensée! elle croit qu'on l'aime!* »

ooooo

L'aurore éclaire l'horizon.
La vierge s'est levée. Hélas! de la raison
S'affaiblit en elle l'empire.
Pouvant à peine voir, à peine elle respire;
Son délire l'entraîne au balcon de sa tour;
Et sa voix, par un sourd murmure,
Demande avec effort de l'air à la nature,
Au soleil demande du jour.

Tout se confond dans sa pensée;
Du présent le fardeau cruel,
Le malheur à venir et la peine passée,

Le fantastique et le réel.
Dans ses sens égarés, un désordre bizarre,
Mêlant au vrai le faux, et le ciel à l'enfer,
En un même tableau lui présente Olnézer,
L'inconnue *Azila*, les murs de Saint-Lazare,
Les esprits du funèbre bord,
Oscar, des spectres, et la mort.

Sur le sentier tournant, au fond de la campagne,
Un guerrier marche à pas pressés;
Il vient de la forêt, il descend la montagne;
Ses mouvemens confus semblent embarrassés.
L'effroi se manifeste en sa course rapide,
Et d'une douleur sombre il paraît accablé.
C'est Oscar; le chef intrépide
A visité l'antre isolé
De la prophétesse perfide.
Devant elle aurait-il tremblé!
Qu'a-t-elle pu lui dire? encore un noir mystère.
La vierge a quitté le balcon;
Et, pâle comme la toison

Que décembre étend sur la terre,
Elle descend près de sa mère.

La dame du castel, hors du lit des douleurs,
Enfin est rendue à la vie.
Oscar auprès de Berthe a rejoint Ismalie.
Hélas! quel trouble est dans leurs cœurs!
Le chef, sous l'appareil d'une gaîté factice,
De ses tourmens secrets cache l'affreux supplice.
Perdu lui-même en ses récits,
Sans écouter jamais il s'interrompt sans cesse.
Il parle des camps ennemis,
Et de Gisors et de Lutèce;
Il décrit les combats où brilla son aïeul;
Cite Rome, dépeint Bisance;
Ce sont vingt récits qu'il commence;
Il n'en peut achever un seul.

« — Vous revenez du bois magique,
» Dit tout à coup et vivement
» La fille du manoir antique;
» Comte! expliquez-vous franchement:

» Qu'avez-vous découvert en son funèbre asile?
» Que vous a-t-*elle* dit? — *Elle!* qui? — La sibylle? »
Sur le cœur du guerrier passe un mortel frisson;
Et sa réponse a peint le courroux qui l'enflamme:
« — Que vous importe cette femme!
» De quel droit m'interroge-t-on? »

La vierge soupire, indignée.
« — Entre vous qu'est-il survenu?
» Couple étrange et bizarre! a dit Berthe étonnée.
» Sur vous un génie inconnu
» Semble malignement descendre.
» Quelle énigme pour moi! quel mystère pour tous!
» Mais du moins, lorsqu'en vain on cherche à vous comprendre,
» Vous mêmes, vous comprenez-vous?

» — Non, répond l'amante fidelle,
» Depuis qu'au chevalier je dois donner ma foi,
» Je ne comprends ni lui... ni moi. »
Puis, la naïve jouvencelle
Le cœur gros de soupirs, les yeux chargés de pleurs,

Seule, remonte à sa tourelle,
Et s'abandonne à ses douleurs.

» C'est trop long-temps souffrir! c'est trop long-temps attendre!
» Se dit la fille de Nesler.
» Oracles menaçans que je ne puis comprendre!
» Accomplissez-vous donc à la voix d'Olnézer.
» Déchaînez-vous, cruels orages,
» Tant prédits et tant redoutés!
» C'en est fait! la victime est lasse des présages.
» Malheurs! je suis prête; éclatez!

» Hélas, j'aime et n'ai point su plaire.
» Quel plus affreux tourment puis-je encor redouter!
» Au tombeau, dès demain, faut-il joindre mon père?
» J'y descendrai sans hésiter.
» Moi, qui n'ai rien connu des plaisirs de la terre!
» Je n'aurai rien à regretter.

» Noirs esprits! lancez l'anathême.
» Mon cœur découragé, mes esprits abattus,

» A l'attente du mal préfèrent le mal même;
» Au cercueil on ne souffre plus.
» Viens donc, ô tempête cruelle!
» Loin de te craindre, je t'appelle. »

Elle dit : âme faible! où sont donc les malheurs
Qui t'ont si promptement brisée!
Du destin, contre toi, quelles sont les rigueurs?
A peine as-tu paru sur le vallon des pleurs;
Et tu crois l'avoir épuisée,
La coupe amère des douleurs!

Huit jours se sont passés. Oscar de Romélie,
Comme à son retour de Syrie,
Redevenu ce qu'il était,
Recommence à fuir Ismalie.
Évitant avec soin tout entretien secret,
Sur ses nœuds futurs il se tait.
Farouche enfant de la Neustrie,
Bien qu'impatiemment il hâte les apprêts

De la sainte cérémonie,
Passant ses jours entiers loin de sa douce amie,
Seul il erre au sein des forêts.

Deux fois la jouvencelle, en un songe effroyable,
Sous les traits d'un fantôme, a vu le bien-aimé.
Deux fois le même songe!... Ah! son cœur alarmé
Succombe à l'horreur qui l'accable.
Les rayons du matin, sous un nuage épais,
A l'horizon rougeâtre au loin traversant l'ombre,
Jetaient de sinistres reflets
Sur un ciel vaporeux et sombre;
La vierge s'est levée aux premiers feux du jour.
Son œil est égaré, sa pâleur est mortelle.
« — Le sort en est jeté! dit-elle:
» Pour moi plus d'hymen, plus d'amour.
» La raison me parle et m'éclaire;
» Ce sont les trésors de mon père
» Qui seuls charment Oscar, et l'attirent vers moi;
» Eh bien! chef sordide et sauvage!
» Je t'abandonne tout, biens, fortune, héritage;

» Excepté ma main et ma foi,
» Va, prends tout! et retire toi.

» *Oscar! dis-moi* JE T'AIME. A ces mots de tendresse,
» Avec quelle perfide adresse
» Sans répondre il a répondu!
» Tu me l'avais prédit, ô sombre prophétesse!
» Ah! mieux que moi tu l'as connu.

» Sa bouche, dit-on, est sincère,
» Et n'a jamais trahi l'austère vérité.
» C'est un malheur de plus que cette loyauté.
» Si, trompeur, et cherchant à plaire,
» Il m'eût dit que j'étais ses premières amours,
» Sans doute mon ivresse eût été passagère;
» Mais, du moins, hélas! sur la terre,
» J'aurais connu quelques beaux jours.

» Celle qui charma sa jeunesse,
» Plus de doute, c'est *Azila.*
» Un jour pour quelque autre maîtresse,

» Ainsi qu'il l'a trahie, il m'abandonnera.
» C'en est fait! que ce matin même,
» Il me dévoile enfin ses sentimens secrets!
» Si sa voix ne me dit, *je t'aime,*
» Nos nœuds sont rompus pour jamais. »

Elle sort de sa tour; non loin de la chapelle,
Elle aborde le fils des preux.
Vainement il veut fuir : d'un ton impérieux,
» — Comte Oscar! demeurez, dit-elle;
» De l'honneur l'inflexible loi
» Une dernière fois auprès de vous m'appelle,
» Vous m'écouterez; suivez-moi. »

Sa voix est solennelle, et son ordre est sévère;
Le chef s'arrête, il a frémi;
Il la suit lentement, d'un pas mal affermi.
Couple insensé, que vas-tu faire!

ꙩꙩꙩꙩꙩ

Un nuage lointain s'étendait sous les cieux;

Le sol était brûlant; l'atmosphère, étouffante;
L'astre de la lumière avait voilé ses feux;
Philomèle fuyait tremblante;
Et les airs, frémissans sous le dôme orageux,
Semblaient imprégnés d'épouvante.

Hélas! les amans malheureux
N'ont point observé la tempête.
Des nuages épais s'avancent sur leur tête,
Ils n'en remarquent point le rideau ténébreux.
D'un océan d'éclairs la fuyante étendue
Passe sur eux inaperçue.
La voûte éternelle, à leurs yeux,
Est sans vapeurs, sans nuit, sans tourbillons, sans flamme.
Comparée à l'orage affreux
Qui grondait au fond de leur âme,
Qu'était la tourmente des cieux!

Ébranlant le castel antique
Par les ouragans menacé,
De la foudre le char magique,

Sur ses essieux brûlans, fend l'éther courroucé.
Ah! d'Oscar le cœur oppressé
Le dispute en désordre au chaos fantastique
Du firmament bouleversé.

« — Noble guerrier! » dit Ismalie,
S'arrêtant tout à coup en un sombre bosquet,
« Ce dernier entretien secret
» Va décider de notre vie.
» Plus de vains détours entre nous.
» La moitié de mes biens, de ce jour est à vous;
» Je suis votre sœur, votre amie....
» Vous ne serez point mon époux.

» — Qu'entends-je? — Un langage sincère.
» L'amour était ma vie entière;
» Pouvait-il seul aussi remplir la vôtre? non.
» Hélas! je l'avouerai, cette douce chimère
» Avait égaré ma raison.
» Je le vois aujourd'hui, j'espérais l'impossible,
» Je voulais des feux mutuels.

» Mes yeux s'ouvrent... Le Ciel, au héros invincible,
» Ne donne point le cœur des vulgaires mortels.
» Autre ardeur que l'amour doit embraser votre âme.
» Au grand homme, Oscar! point de femme.
» Appelé par la gloire à d'illustres travaux,
» Puissant et fortuné, retournez à la guerre;
» Volez à des succès nouveaux;
» Quant à moi, je le sens, pour époux sur la terre
» Il ne me faut point un héros.

» — Ismalie! ange d'innocence!
» S'est écrié le fils des preux,
» Quel langage!... ah! sur moi connais donc ta puissance!
» Je préfère la mort à ton indifférence!
» La fortune sans toi n'a nul prix à mes yeux.
» Toi seule es le bonheur, toi seule es l'existence;
» A ton gré dispose de moi.
» Mon seul désir est de te plaire;
» T'obéir est ma seule loi.
» Je renonce à la gloire, aux combats, à la guerre,
» Au monde entier, hormis à toi. »

Il dit; et sur son cœur la presse.
« — Oscar! tes vœux confus, tes mots embarrassés,
» Répond la vierge avec tendresse,
» En disent trop et pas assez.
» Veux-tu porter la paix en mon âme attendrie?
» Veux-tu m'assurer le bonheur?
» Point de transports brûlans, point d'éloge flatteur,
» Rien que deux mots, *je t'aime.* — Ah! cruelle Ismalie!
» Du sombre dieu qui parle à tes esprits troublés
» Quelle est la perfide influence!
» Oh! quelques jours encor permets-moi le silence,
» Et tous tes vœux seront comblés.

» — Non, Oscar, nuls délais. — Arrête!
» Si par ton courroux aveuglé,
» J'allais... quel bruit affreux! sur nous de la tempête
» Le char foudroyant a roulé.
» Le dieu du mal écoute, et l'abîme s'apprête.
» Fuyons!... Ah! près de toi j'oublierais l'univers,
» Mes devoirs, l'honneur, les Cieux mêmes;
» Ne m'interroge plus, s'il est vrai que tu m'aimes!
» Un mot encore!... et je me perds. »

Des bras de son amant la noble fiancée
S'est arrachée avec courroux.
« — Un subterfuge encor !... je l'attendais de vous;
» J'ai su lire en votre pensée.
» Vous dites que la foudre ici plane sur nous!
» Eh bien ! rivage solitaire !
» Tourbillons, orages, tonnerre !
» Je vous prends pour témoins, à la face du Ciel,
» De mon premier vœu solennel :
» Je jure devant vous, au nom de Dieu lui-même,
» De ne suivre Oscar à l'autel,
» Que lorsqu'il m'aura dit, « *je t'aime.* »

Elle dit : du dôme orageux
Les météores lumineux
Eclairant son pâle visage,
Jettent à travers le feuillage
Sur ses vêtemens blancs une écharpe de feux.
Au fond du sinistre bocage,
La foudre à ses accens mêle ses bruits affreux.
Elevant sa main vers les Cieux,

Elle semblait l'archange aux missions funestes
Qui, sur les portes des Hébreux,
Marquait les noms voués aux vengeances célestes,
Par un signe mystérieux.

Le guerrier pousse un cri d'horreur et d'épouvante.
« — Malheureuse! qu'avez-vous fait!
» — Mon devoir, répond l'imprudente.
» Ce que j'exige....... — Est un forfait.
» — Oscar! expliquez-vous. — Barbare!
» Je ne le puis. Pour nous plus d'hymen, plus d'amours!
» Votre serment fatal à jamais nous sépare;
» Vous m'avez perdu pour toujours. »

A ces mots, la vierge égarée,
Cède aux secrètes lois des puissances du mal.
Toute à son désespoir livrée :
» — Perfide amant! chef déloyal!
» On ne m'abuse plus, dit-elle.
» Tes transports comprimés et tes fausses terreurs,
» Ne sont qu'une feinte nouvelle,

» Un stratagème adroit, des piéges imposteurs.
» Laisse-moi! je suis satisfaite.
» De quelqu'autre *Azila* va séduire le cœur!
» Tu ne fus jamais qu'un trompeur;
» Je te connais, je te rejette.

» — Grand Dieu! s'écrie Oscar, Dieu puissant! Dieu vengeur!
» Elle l'emporte dans mon cœur
» Et sur l'honneur et sur toi-même.
» Je me rends à ses vœux, je cède à ses accens;
» Hâte-toi! lance l'anathême!
» Je le mérite, je l'attends.
» O fille de Saint-Paër! vois ton pouvoir suprême!
» Asservi par l'amour, je ne suis plus à moi;
» Tu triomphes : malheur à toi!
» Je t'obéis, tremble!... *je t'aime.* »

Il dit : en son langage il n'est plus de détour;
Mais son œil est sinistre, et sa voix, menaçante.
Hélas! à la vierge tremblante,
C'est la terreur qui parle amour.

Oscar est aux pieds d'Ismalie.
Sur sa tête, soudain, la foudre a serpenté.
Un tourbillon de vent traverse la prairie.
Et, comme au bord funeste où mugit l'incendie,
Le sol frémit épouvanté.

La foudre a sillonné le chêne centenaire
Du bosquet où sont les amans.
Un feu bleuâtre les éclaire.
Tout devient nuit, désordre, horreur, mugissemens;
Et, du milieu des airs, de vagues tintemens
Semblent de la nature entière,
Avoir sonné l'heure dernière.

Ciel!... vainement la vierge appelle son amant;
A ses pieds étendu, le chef, sans mouvement,
Est sans apparence de vie.
« — Lève-toi! s'écrie Ismalie,
» Au dernier degré de l'effroi,
» C'est ma voix qui t'implore!... Oscar! c'est ton amie!...
» Cher Oscar! l'anathème est-il tombé sur toi?

„ Qu'ai-je exigé!... grand Dieu!... quelle horreur m'a saisie!
» Je me meurs... Oscar!... parle-moi! »

Au loin, de ses longs cris a retenti la rive.
« — Oscar!... Oscar!... mon bien-aimé! »
Seul, sur la plage inattentive,
Le tonnerre répond à l'amante plaintive;
Et le preux reste inanimé.

Elle a posé sa main tremblante
Contre le cœur de son amant;
Hélas! ce cœur glacé n'a plus de mouvement;
Il ne bat plus pour elle... O comble d'épouvante!
Sa main qu'elle retire est humide et sanglante.
Le feu sinistre et menaçant
Que, sur le corps du chef, semble lancer l'orage,
Tout à coup éclaire la plage...
Oscar est baigné dans son sang.

Un cri tel que l'abîme en peut seul faire entendre,
Que nulle image ne peut rendre,

Échappe à l'amante d'Oscar;
Et la Tempête, sur son char,
Le joignant au bruit du tonnerre,
Comme aux longs sifflemens des autans furieux,
N'en compose qu'un son qu'elle enlève à la terre
Pour en épouvanter les cieux.

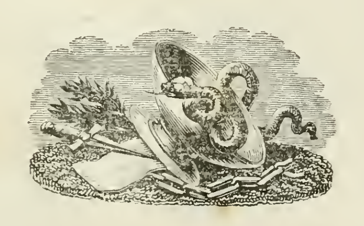
ooooo

Les servans du castel accourent au bocage.
Leurs torches ont brillé. La fille de Nesler
Devant elle aperçoit Alder.
Oscar l'avait choisi pour page.
« — Ciel! s'est-il écrié : se peut-il! vous ici!
» Et mon maître?...ah! parlez! quels regards! quel silence!
» — Vous demandez Oscar? » dit la vierge en démence,
D'un ton calme et sec : « *Le voici.* »

Et son geste effrayant montrait le corps livide.
Alder recule avec effroi.
» — Du sang!... Où donc est l'homicide?....
» Quel monstre a pu le frapper? — Moi, »
Répond lentement Ismalie.

» C'est *l'amour* et *la mort* qui s'offrent devant toi;
» Alder! voilà la prophétie.

» — Par pitié! noble dame!... — Paix! »
Interrompt l'amante égarée,
Dont une froide horreur décompose les traits :
» Cette sombre enceinte est sacrée.
» Je n'y souffrirai plus la voix d'aucun mortel;
» Elle y serait un sacrilége.
» Alder! qu'on porte Oscar aux marches de l'autel!
» Donne!... un cierge à la main je suivrai le cortége.
» Fiancée, on m'attend au caveau sépulcral;
» Le cri du sang est le signal.
» Le flambeau de l'Hymen est le feu de l'orage;
» La voix des ouragans l'hymne du mariage;
» La tombe, le lit nuptial. »



ERRATA.

Page 71, 1er vers. *Au lieu de*

Et que jamais au camp nul frein n'a *retenus*.

Lisez

Et que jamais au camp nul frein n'a *retenu*.

LA MORT ET L'AMOUR.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8. F S. G.

ISMALIE,

OU

LA MORT ET L'AMOUR,

ROMAN-POËME.

PAR M. LE VICOMTE



Seconde partie.

PARIS.

PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPZIG.—PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

1828.

La Mort et l'Amour.

SECONDE PARTIE.

CHANT IX.

La Mort.

Inexorable souveraine!
O Mort! qui peut braver ta loi?
Salut! quelle puissance humaine
N'a courbé son front devant toi!
Est-il sur notre globe un seul grain de poussière
Que n'animât jadis un souffle merveilleux;

Et que n'ait frappé ta colère!
Monarque au sceptre ténébreux!
Le vaste tombeau de la terre
Est ton trône mystérieux.

Et cependant, sans cesse, objet inconcevable
D'insouciance et de frayeurs,
Autour de nous en vain tu sèmes les horreurs;
Nous courons aux plaisirs sous ta faulx redoutable,
Comme si jamais, parmi nous,
Ne tombait un seul de tes coups.

Plus d'un cœur, ici-bas, a maudit l'existence.
Injustement persécuté,
En lui-même souvent, contre la Providence,
Plus d'un esprit s'est révolté.
Mais quelles que soient sa souffrance,
Ses peines, son adversité,
L'homme devant la mort recule épouvanté.
Et pourtant qu'est la vie? un songe déplorable.
Qu'importe que le sort l'embellisse ou l'accable!

Un instant dans l'éternité
Vaut-il, étant si peu durable,
La peine d'être disputé !

⊖⊖⊖⊖⊖

La nuit de ses voiles immenses
Couvre le manoir de Saint-Paër.
Hélas! la fille de Nesler
En un calme effrayant, sur le lit des souffrances,
Après les longs transports d'un délire confus,
Pour un instant s'est endormie.
Dors en paix! dors, pauvre Ismalie!
S'il se peut, ne t'éveille plus.

Le héros de la Terre-Sainte,
Le valeureux Oscar, jadis près du Jourdain,
De plus d'un fer reçut l'atteinte.
Qui le croirait! le paladin,
Sous le fatal bosquet, à la fois, et soudain,
A vu le sang jaillir de toutes ses blessures...,

Au milieu d'horribles tortures,
D'un front calme il attend sa fin.

∞∞∞

La vierge a r'ouvert sa paupière.
Les servans du castel se tiennent à l'écart.
Il est nuit : son premier regard
Rencontre celui de sa mère.
D'une voix gémissante : « — Ah! dit-elle, c'est vous.
» Quel rêve!.... en était-ce un? non. Mais, sous le bocage,
» Je n'entends plus gronder l'orage.
» Ma mère, où suis-je? où sommes-nous? »

» — Ma fille, reviens à toi-même;
« O toi, qui sais combien *je t'aime!...* »
La vierge l'interrompt par un geste d'horreur;
« — Qu'entends-je! dit-elle; ô terreur!
» Ce sont les mots de l'anathème. »

Après un long silence : « — Apprenez-moi mon sort,

» A-t-elle poursuivi d'une voix funéraire;
» Parlez sans détour, est-il mort?
» —Ma fille! si le Ciel...—Point de discours, ma mère.
» Est-il mort? — Non; mais... — Il suffit.
» Ma mère! il est tard : l'heure fuit;
» Je lis en vos regards votre souffrance extrême;
» Rendez le calme à vos esprits;
» Prenez quelque repos; qu'on me laisse à moi-même;
» Je sens tous mes maux adoucis. »

Berthe cède à ses vœux, Berthe s'est retirée.
Tout dort sous la voûte éthérée.
La vierge s'est levée; elle est seule. Sans bruit,
Elle saisit la lampe antique
Allumée au pied de son lit,
D'un long voile se couvre, et, comme un blanc esprit
Évoqué par un chant magique,
Dans l'ombre elle se glisse à pas mystérieux,
Le long des grands salons aux sombres draperies,
Sous les désertes galeries
Du vieux manoir silencieux.

Pâle comme l'écume flottante
Que, sur le rivage des mers,
Jette, aux jours orageux, la vague mugissante;
Triste comme le cri du chacal des déserts;
Fugitive, en sa course errante,
Comme la vapeur des hivers;
La vierge a traversé vingt passages divers,
Sans obstacle et sans épouvante.

⊖⊖⊖⊖⊖

Non loin du sombre appartement
Qu'habite Oscar de Romélie,
Quelques voix tout à coup, plaintive psalmodie,
Arrêtent ses pas brusquement.
Seraient-ce, au lit du chef normand,
Les prières de l'agonie?

La vierge, immobile, est debout,
Telle qu'une statue au pied d'un mausolée.
Ombre gémissante et voilée,

Elle écoute.... elle semble attendre un dernier coup;
Il l'a frappée... elle succombe.
Les psaumes murmurés n'ont plus rien de douteux.
Sa main tremble, sa lampe tombe;
Tout a changé de forme et d'aspect à ses yeux;
Chaque objet est un spectre affreux;
Chaque son l'appel de la tombe.

ooooo

Le chant du prêtre cesse... elle a repris soudain
Et ses forces et son courage.
Nul soupir douloureux n'échappe de son sein.
Nulle horreur ne s'empreint sur son pâle visage.
Ses traits expriment le dédain;
Son œil est calme et froid, sa marche est lente et sage,
Et son désespoir est serein.

Levant le voile qui la couvre :
A la funeste enceinte où vécut le héros,
Elle frappe... et la porte s'ouvre.
Dieu! quel spectacle! quels tableaux!

Déchirant appareil! certitude accablante!
Oscar est étendu sur sa couche sanglante.
De la mort, près de lui, les sinistres flambeaux
Répandent leur clarté funèbre;
Il dort du sommeil des tombeaux.
Ah! peut-être déjà, la voix du chef célèbre
Joint en paix ses accens, dans l'immortel séjour,
Aux chants de l'éternel amour.

Des étoffes du deuil la muraille est tendue;
L'encens brûle.... et, les yeux élevés vers la nue,
Auprès du fils des preux un prêtre prosterné,
Murmure les sourdes prières
Qui, du triste val des misères,
Montent au parvis fortuné,
Lorsqu'a sonné pour l'homme au trépas condamné,
La cloche des heures dernières.

∞∞∞

Là, dans l'ombre, versant des pleurs

Sur les restes glacés du fils de la Neustrie.
Un page est à genoux... il prie.
C'est Alder! Que ses traits expriment de douleurs!
Au soudain aspect d'Ismalie,
Il s'est levé, saisi d'effroi.
« — Page! dit la vierge, c'est moi. »

Son geste est solennel, sa voix n'est point émue;
Le jouvencel tremblant n'en peut croire sa vue.
Tranquille, et d'un pas mesuré,
Vers le funèbre lit, l'héroïne s'avance.
Alder se jette entre elle et le preux expiré;
« —Ah, de grâce... arrêtez!... qui? vous!... quelle imprudence!...
» —Oscar n'est-il point là? —Noble dame!...—Silence!
» Je viens le voir... je le verrai.

» — Vous n'approcherez point; sa vie est menacée....
» Maintenant il repose... il dort.
» — Non, des illusions, Alder! l'heure est passée.
» — Madame, il est calme. — Il est mort.
« — Vous n'approcherez point. — Je suis sa fiancée,

» Nul n'a le droit ici de commander que moi.
» Servant d'armes! retire toi. »

ⵙⵙⵙⵙⵙ

Le prêtre s'est tourné vers elle :
« — Noble dame! au nom du Seigneur!
» Je l'ordonne... quittez cette enceinte d'horreur. »
La vierge a tressailli. « — Qui parle? qui m'appelle?
» Un ordre!... et que me fait ta loi!
» Plus de maître ici-bas pour moi. »

Le ministre des Cieux, étonné, la regarde.
« — Madame! éloignez vous, ces lieux sont sous ma garde;
» J'ai d'affreux devoirs à remplir.
» — Remplis-les. — A ma voix daignez donc obéir.
» —Prêtre! que me veux-tu? reprend la jouvencelle.
» C'est toi qui devais marier
» Le guerrier valeureux à l'amante fidèle;
» De quoi peut s'alarmer ton zèle?
» Auprès de toi je viens prier.

» — Noble dame! je sors... — Demeure;
» Au pied des saints autels tu devais nous bénir,
» Oscar a changé de demeure...
» Je le suivrai... je vais partir:
» Attends! d'un autre hymen il faudra sonner l'heure,
» Et tu dois encor nous unir. »

De sa souffrance, ému, le prêtre vénérable,
En soupirant, cède à ses vœux.
La vierge s'agenouille, et sa voix lamentable
Exhale ces mots douloureux :
« — Oscar tu m'as quittée... Oscar! ta pauvre amie
» Te survivra-t-elle en ce lieu?
» Oscar! tu m'as quittée... et pas un mot d'adieu!
» Ministre du Ciel! pleure et prie! »

Elle dit; sur ses yeux passe un voile confus;
Son front s'est courbé vers la terre.
Alder veut l'arracher du séjour mortuaire;
« — Noble dame! a-t-il dit, vos esprits abattus...
» — Paix! répond la douce Ismalie.

» Le froid du tombeau m'a saisie,
» Ne parle point... je n'entends plus.
» Serait-ce le signal du départ de la vie?
» O bonheur !.. si déjà, sur les funèbres bords,
» Oscar appelait son amie....
» Prêtre ! chante l'hymne des morts. »



CHANT X.

La Curiosité.

Toi, qui du genre humain perdis le premier père,
Fatale Curiosité!
Tu fus, au jardin enchanté,
Le premier malheur de la terre.

Parmi nous, ici-bas, funeste en son ardeur,

Le besoïn de connaître égara plus d'un cœur.
Des mystères de l'existence
Gardons-nous de sonder la vaste profondeur;
Et bénissons notre ignorance,
Qui, voilant à nos yeux les jours à parcourir,
Nous cache les maux à venir.

Sur ce globe trompeur, passagère patrie,
Hommes! n'oublions point qu'un désir curieux
De l'enfer contre nous déchaîna la furie.
L'arbre de la science aux rameaux merveilleux,
Nous fit perdre l'arbre de vie.

Dans le cercle uniforme où de l'homme inquiet
Tournent la plupart des journées,
Au banquet de la vie, en convive discret,
Le vrai sage s'assied sans crainte, sans regret;
Et, souriant, paisible, aux heures fortunées,
Écoute, regarde, et se tait.

N'interrogeons jamais nos futures années;

Et du dernier départ attendant le signal,
Certain des temps promis, soumis aux lois données,
Sans compter sur le bien, et sans prévoir le mal,
Sachons subir nos destinées.

⊖⊖⊖⊖⊖

Quelle morne stupeur sous les murs de Saint-Paër!
A la chapelle révérée,
Des obsèques du preux la pompe est préparée.
Seule, la fille de Nesler
Semble étrangère à la souffrance;
Tout en elle est indifférence;
Sa voix n'a plus d'accent, son œil n'a plus de pleurs.
Hélas! devant le sort, victime sans défense,
Sa résignation est l'excès des douleurs,
Sa tranquillité, la démence.

Jouvencel prudent et discret,
Alder est auprès d'Ismalie,
La vierge a desiré lui parler en secret.
« — Page d'Oscar, dit-elle, au sein de la forêt

» Qu'habite la sombre Pythie,
» Rends-toi ce matin même, et qu'Olnézer, ce soir,
» Avec toi revienne au manoir.
» — Olnézer! se peut-il! — Porte-lui ma prière.
» Je veux qu'elle m'explique un horrible mystère,
» La mort d'Oscar. — Désir fatal!
» Ah, Madame! songez que l'horreur l'environne;
» Redoutez l'oracle infernal.
» — Mon vœu n'offensera personne,
» A répondu la vierge avec un rire amer.
» Plus d'amour, plus de crainte. Obéissez, Alder;
» Je ne consulte point, j'ordonne. »

ooooo

Vers l'horizon, l'astre du jour
Par degrés, lentement s'abaisse;
Déjà du bois magique Alder est de retour;
Mais la puissante prophétesse
N'a point suivi ses pas au féodal séjour.
« — Page! a-t-elle dit : ta maîtresse
» Désire pénétrer un mystère cruel,

» Elle veut un nouveau supplice;
» Eh bien! j'y consens. Jouvencel!
» Porte cette lettre au castel,
» Qu'elle l'ouvre!... et qu'elle frémisse! »

La vierge tient l'écrit, elle en rompt le cachet;
Quels malheurs peut-on lui prédire?
Désormais des destins elle brave l'arrêt.
Imprudente! que vas-tu lire?

◎◎◎◎◎

« — Tremble! Olnézer se rend à ton vœu criminel.
» Tu veux savoir, tu vas apprendre.
» Aux êtres que je hais, j'aime à me faire entendre.
» Tu viens de mériter, par ton coupable appel,
» Les sinistres horreurs qui sur toi vont s'étendre.
» Interroger les temps, c'est irriter le ciel;
» Sonder l'enfer, c'est y descendre.

» Vierge attendue aux sombres bords!

» Ton cœur jusqu'à ce jour, encor plein d'innocence,
» N'avait connu que la souffrance,
» Tu vas y joindre le remords.

» Quel triomphe pour moi! c'est toi même, Ismalie!
» Qui viens implorer le secours
» De ta plus mortelle ennemie!...
» Tu m'oses appeler! me voici. Sur tes jours
» Vont briller à ma voix les clartés de l'abîme.
» Oui, je viens, au fatal manoir,
» Appuyer sur tes maux de tout le poids du crime,
» Et peser sur ton désespoir.

» Du comte Oscar toi seule as terminé la vie.
» Fille de la Fatalité!
» Apprends que ton amour, tes vœux, ta jalousie,
» Aux Enfers l'ont précipité.
» Oui, sa peine éternelle est ton horrible ouvrage.
» Des déités de la terreur,
» Ta tendresse a servi la rage:
» *Oscar pour t'obéir a trahi le Seigneur.*

» Salut, des rois du mal nouvel agent suprême !
» Honneur à ton brillant début !
» Prends mon nom désormais, sois une autre moi-même !
» *O fille de l'Enfer!* salut!

» T'aimant avec transport, Oscar de Romélie,
» Tout entier à l'amour, pour toi seule eût vécu.
» Toi ! qu'as-tu fait !... tu l'as perdu
» Dans ce monde et dans l'autre vie.
» En tes œuvres déjà tu l'emportes sur moi ;
» Gloire à tes coups, puissant génie !
» Je me prosterne devant toi.

» Ma haine t'étonne peut-être,
» Écoute : quelques mots me feront mieux connaître.
» Jadis je fus amante, et l'amour m'aveugla.
» Oscar... oui, ton Oscar disposa de ma vie ;
» Avant d'avoir été trahie,
» *Olnézer* était *Azila.*

» Beau comme à l'aurore naissante

» Est l'astre roi de l'univers,
» Fougueux comme le vent des orageuses mers,
» Altier en sa jeunesse ardente
» Comme le lion des déserts,
» Oscar, l'orgueil de la Neustrie,
» Aux rives du Jourdain appelé par l'honneur,
» Oscar, traversant l'Italie,
» Vint charmer mes yeux et mon cœur.

» J'étais belle, je devais plaire;
» J'écoutai du héros le langage trompeur;
» Il me promettait le bonheur,
» Je lui livrai ma vie entière.
» Hélas! je le suivis sur la rive étrangère
» Où brillait des Croisés le glaive rédempteur;
» Et seul, abandonné, mon infortuné père
» Mourut de honte et de douleur.

» Mais bientôt Oscar me délaisse.
» Je n'avais point son cœur : des sens l'ardente ivresse
» L'avait seule entraîné vers moi :

» Et, lassé de mes feux, il a trahi sa foi.
» Sur les rives de l'Idumée,
» Où des soldats chrétiens triomphaient les drapeaux,
» J'accompagnais ses pas, je partageais ses maux.
» Objet des mépris de l'armée,
» Oh! combien je souffrais!... N'importe; avec transport,
» Bien que proscrite et diffamée,
» J'eusse encor, près d'Oscar, j'eusse béni mon sort,
» Si cet Oscar m'avait aimée.

» Mais non : plus de soins amoureux.
» De son ancienne ardeur son âme est repentante;
» Et de mes sentimens l'ingrat semble honteux.
» Ce n'est que par pitié qu'il m'ouvre encor sa tente;
» Ma voix ne l'émeut plus; mon nom le fait rougir;
» A mon aspect je le vois fuir;
» Il protége la femme, il repousse l'amante;
» Et de son froid appui le faveur insultante,
» Vient achever de m'avilir.

» C'en est fait : de l'amour j'ai vaincu la puissance.

» Ne respirant que la vengeance,
» J'ai brisé de funestes nœuds.
» Fuyant la ville sainte où flottent les bannières
» Du roi Richard et de ses preux,
» Seule, au fond du désert où le chef des Hébreux
» Vit errer quarante ans ses phalanges guerrières,
» Je cours ensevelir mes jours.
» Puis, loin de l'antique Solime,
» Pour me venger d'Oscar, j'appelle à mon secours
» Les divinités de l'abîme.

» Non loin de ma retraite un célèbre enchanteur,
» Evoquait de l'Enfer les ombres fantastiques;
» Je fus initiée, en son antre d'horreur,
» Aux sciences cabalistiques.

» Le grand secret d'Oscar me fut alors connu.
» J'appris qu'au Saint-Sépulcre en vainqueur parvenu,
» Oscar s'était flatté, dans sa pieuse ivresse,
» D'expier par un vœu l'erreur de sa jeunesse.
» A genoux, près du monument,

» Faisant couler son sang d'une large blessure,
» Il avait proféré ce terrible serment :
« — J'ai séduit d'Azila l'âme innocente et pure :
» Sa perte est mon ouvrage... O Dieu! pardonne-moi!
» Par ce sang qu'au Jourdain je répandis pour toi,
» Au nom du Ciel, je te le jure :
» *Jamais à nulle vierge, au terrestre séjour,*
» *Je ne dirai :* JE T'AIME, *à moins que l'hyménée*
» *M'enchaînant à sa destinée,*
» *N'ait sanctifié mon amour.*
» *Si j'osais me ranger au nombre des parjures,*
» *Que soudain tout mon sang, jailli de mes blessures,*
» *Ferme à jamais mes yeux au jour.* »

» Oscar à ce serment avait joint la promesse
» De taire au monde entier le vœu du repentir.
» Mais l'ennemi des Cieux éclairait sa prêtresse;
» J'avais su le passé, je lus dans l'avenir.
» Je vis qu'en un castel de France,
» Oscar d'un amour vrai connaîtrait la souffrance,
» Qu'il combattrait long-temps le feu du sentiment,

» Mais qu'enfin, malgré lui, cédant à sa puissance,
» Oscar trahirait son serment.

» Ma vengeance était donc certaine;
» En être le témoin fut mon ardent désir.
» Je quittai mes déserts pour n'y plus revenir;
» Et, phare de malheur, tout entière à la haine,
» Seule, sous le nom d'Olnézer,
» Je vins en fille du Ténare,
» M'établir, non loin de Saint-Paër,
» Aux ruines de Saint-Lazare.

» Plus de grâces, plus de beauté;
» En perdant mon amour, j'avais perdu mes charmes.
» J'écartai de ma vue un monde détesté;
» Mon abri fut un antre, et la terreur mes armes.
» Jadis, oracle redouté,
» Une ancienne légende et de vieilles chroniques,
» Du manoir de Saint-Paër menaçaient l'avenir;
» J'en réveillai le souvenir;
» Et, du fond de mes bois magiques,

» Aux vallons je fis retentir
» L'horreur de mes chants prophétiques.

» Le jour vengeur approche. Oscar, avec transport,
» Revoit le sol de la patrie;
» Il se rend à Saint-Paër.... il va subir son sort.
» Arrête, infortuné!... Quel perfide génie
» Te pousse vers la rive où t'attend Ismalie ?
» Est-ce l'amour?... Non, c'est la mort.

» Vierge, tu t'en souviens : à ta première vue,
» Le comte Oscar pâlit; et son âme éperdue
» Pressentit l'horrible avenir.
» Loin de Saint-Paër il allait fuir,
» Berthe retint ses pas. Evitant ta présence,
» Du moins le malheureux amant
» Voulait te cacher sa souffrance;
» Tu lui fis rompre le silence,
» Tu lui fis trahir son serment.

» Un soir à tes genoux il tombe;

» Une voix retentit au salon féodal :
« *Souviens-toi du sang de la tombe.* »
» Tu frémis. A ce cri fatal,
» Que, seul, Oscar pouvait comprendre,
» Sur son front pâlissant je vis l'horreur s'étendre;
» Et là, non loin de vous, fière de mon pouvoir,
» Je jouis de son désespoir.

» Bientôt la sombre Jalousie
» Vint te saisir et t'aveugla.
» J'apparus au vallon, je parlai d'*Azila*....
» Crédule et soupçonneuse, à ma voix ennemie,
» Tu bus avidement le funeste poison;
» L'amante perdit la raison,
» Et l'époux a perdu la vie.

» Oscar osa se rendre en mes bois ténébreux ;
» J'épouvantai son cœur, sans m'offrir à ses yeux
» Je lui prédis sa destinée.
» Si tes transports jaloux, ô vierge infortunée!
» Se fussent contenus encore quelques jours,

» L'heureux amant courait aux autels d'Hyménée,
» Sans trahir ses sermens, donner un libre cours
» A son ardeur passionnée :
» Et le Ciel eût béni vos heureuses amours.
» Mais non : troublant ses sens et torturant son âme,
» Tu n'as rien calculé, tu n'as rien attendu,
» Rien examiné, rien prévu;
» Tu l'as poursuivi de ta flamme;
» Tu l'as tué, tu l'as perdu.
» Gloire à l'amour, Oscar! c'est des mains de ta femme
» Que l'Enfer joyeux t'a reçu.

» Maintenant ma tâche est remplie;
» Le grand mystère est dévoilé;
» Tu l'as voulu, je t'ai parlé;
» Es-tu satisfaite, Ismalie?
» C'en est assez! Adieu. Ton calice est amer;
» Mais tu servis les plans du crime;
» Reçois, ô fille de Saint-Paër!
» Les remercîmens de l'abîme.

» Tu te crois parvenue au comble des douleurs;

» Tu t'abuses. Sur toi gronde une autre tempête.
» Ton avenir est plein d'horreurs.
» Un nouveau châtiment s'apprête...
» Silence!... Il n'est pas loin. A tes regards encor,
» *Apparaîtra le casque d'or.*
» Tremble! jouvencelle imprudente!
» Déjà l'affreux remords s'est emparé de toi.
» Plus rien ne prédirai... Devant le sort tremblante,
» Joins au supplice de l'effroi,
» Toute l'angoisse de l'attente! »



CHANT XI.

Le Remords.

REMORDS! juge suprême! esprit inexorable!
        Gloire à ton empire vengeur!
Tout homme, esclave ou roi, recule avec horreur
        Devant ton flambeau redoutable,
Et cependant, plongé dans le cœur du coupable,
        Ton fer est un glaive sauveur.

Céleste messager! ministre incorruptible!
De ton tribunal invisible,
Ici-bas, les arrêts divins
N'ont jamais trompé les humains.
Tu n'es point la vertu, tu n'es point l'innocence,
Tu n'es pas même l'espérance;
Mais tu peux être plus encor.
Aux parvis immortels, sublime, tu t'élèves
En ton mystérieux essor.
Sous le poids des forfaits que toi seul tu soulèves,
Lorsqu'absous ou frappé par de terrestres loix
L'homme tombe, tu le relèves,
Et les cieux s'ouvrent à ta voix.

Jeune et malheureuse Ismalie!
La terre et ses attraits, le monde et ses trésors,
Le ciel, la nature, la vie,
N'offrent plus maintenant à ton âme flétrie
Qu'ennuis, solitude et remords.
Cesser, et pour jamais, d'aimer et d'être aimée

Au plus bel âge des amours,
Ah! sous la tombe refermée,
Mieux vaut reposer pour toujours.

Chaque instant de ses maux accroît la violence.
La jouvencelle, en vain, cherche sur mille objets
A disperser son existence;
Devant ses yeux tout est regrets,
En ses efforts tout est souffrance.
Ah! dans un cœur ardent qui crut, avec transport,
Aimer jusqu'au trépas, plaire toute la vie,
L'amour est un volcan au redoutable abord;
Allumé, c'est le bruit, la foudre, l'incendie,
Éteint, c'est le vide et la mort.

Il luit enfin le jour funèbre
Où doivent descendre au cercueil,
Les restes du guerrier célèbre
Dont la Neustrie a pris le deuil.
La fille de Nesler, à l'aurore naissante,

Vers le vallon porte ses yeux;
Le printemps roulait sous les cieux,
En vapeur douce et caressante;
Au loin, vers le hameau, sur de paisibles bords,
Chantait une jeune bergère;
La vierge du manoir écoute ses accords,
De sa fenêtre solitaire.

◎◎◎◎◎

I.

« On m'attend.
» C'est ce soir, sous la coudrette,
» Que Lubin verra Ninette;
» Doux instant!
» Mais, fillette, moi peut-être,
» Je n'aurais rien dû promettre;
» Si mon berger inconstant,
» Un jour... paix! quelqu'un m'entend.
» Ma mère vient, qui l'attire!
» Ah! gardons-nous de lui dire
» Qu'*on m'attend*.

II.

» On m'attend.
» C'est mal. J'aurais dû défendre...
» Mais le mal peut-il donc rendre
» Si content!
» A Lubin je suis promise,
» *Loyauté* c'est sa devise,
» Et l'hymen va s'apprêtant.
» Je suis tendre, il est constant;
» Tout haut quand pourrai-je dire
» Sans qu'ici l'on puisse en rire :
» *On m'attend.*

III.

» On m'attend :
» C'est le doux mot d'une mère,
» Qui retourne à sa chaumière;
» Doux instant!
» Quand verrai-je, ivresse pure!
» Élèves de la nature,

» Mes enfans, d'un cœur content,
» Entre mes bras se jetant!....
» Malheur! malheur à la femme
» Qui ne peut dire en son âme :
» *On m'attend.*

IV.

» On m'attend :
» Mots d'espoir et d'allégresse!
» Vous dirai-je, en ma vieillesse,
» Moins souvent?
» Non, au chemin de la vie,
» Que je sois toujours chérie,
» Je n'irai point m'attristant;
» Et, lors du dernier instant,
» Les yeux au céleste empire,
» Gaîment encor je veux dire :
» *On m'attend.* »

⊖⊖⊖⊖⊖

Le chant vif et joyeux de la jeune Ninette
Dans le vague des airs s'éloigne et s'est perdu.
L'œil fixe, et le front abattu,
La vierge du castel à voix basse répète
Le refrain de la bachelette :
« *On m'attend.* » Que ces mots ont paru l'accabler!
« — Heureuse Ninette! dit-elle :
« Il est là ton ami! sur ces bords il t'appelle;
» Son cœur, ce soir, va te parler;
» Sur toi veille la Providence;
» Tes jours ont un espoir; ta vie, un avenir;
» Pour moi, sans but est l'existence;
» Mes vœux n'ont plus d'objet, mon cœur plus de désir;
» Tout vient à mes yeux s'obscurcir;
» Le printemps est sans feux, le ciel est sans lumière;
» Il n'est plus pour moi sur la terre
» Qu'une tombe et qu'un souvenir.

» Du hameau tendre bachelette!
» A l'heure où dans les bois s'éveille la fauvette,
» Comme à l'heure de l'*Angelus*,

» En tous lieux on t'attend, Ninette!
» Nulle part on ne m'attend plus. »

ooooo

Déjà l'astre de la lumière
Lance du haut des cieux ses plus brûlans rayons;
Soudain la trompette guerrière
Eveille l'écho des vallons.
Quel bruit! quelle clameur lointaine!
A pas précipités, l'habitant des hameaux,
Quittant ses champêtres travaux,
S'élance, joyeux, vers la plaine.

Aux sons de l'airain solennel,
Consacrant les fêtes guerrières,
Resplendissantes d'or, vingt cohortes altières
Se dirigent vers le castel.
Leurs casques, leurs cimiers, leurs lances, leur bannière,
Qu'à travers des flots de poussière,
Font rayonner l'astre du ciel,

Semblent, dans le lointain, sur des champs fantastiques,
A la voix de quelque immortel,
Courir en étoiles magiques.

Richard ! ce sont tes preux : gloire aux enfans de Mars !
Eblouissant tous les regards,
Ils traversent la plaine, élite triomphante,
Aux cris des villageois dont l'ivresse bruyante
Vient saluer leurs étendards.

Autour d'eux, à l'envi, les clairons de la gloire
Font retentir les airs de leurs chants belliqueux;
Et le peuple enivré joint ses *vivats* joyeux
Aux fanfares de la victoire.

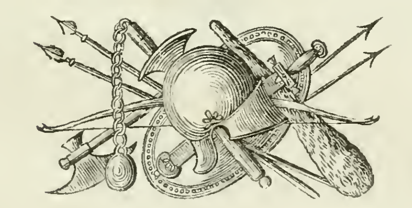
La légion s'avance. A la tête des preux,
Sous la bannière souveraine,
Quel est ce héros, sur la plaine,
Qu'entourent tant de chefs au front respectueux?...
Comme devant un Dieu suprême,
La foule enthousiaste, un peuple émerveillé,

Devant lui tombe agenouillé,
C'est le Roi, c'est Richard lui-même.

Sur son front couronné que de lauriers nouveaux!
Il revient triomphant du combat de Courcelle [17].
Philippe-Auguste et ses héros
Ont vu la victoire infidèle
Déserter une fois leurs immortels drapeaux.
Vers les murs de Gisors repliant son armée,
Philippe, au fond de l'Epte, un moment sans secours,
Aux yeux de sa troupe alarmée,
A pensé terminer ses jours [18].
Richard a recouvré la province chérie
Qu'un rival osa lui ravir;
Et, de tous ses Etats, Gisors seul, en Neustrie,
Lui reste encore à conquérir.

La vierge du manoir antique
Tient ses regards fixés sur le drapeau vainqueur;
Qu'y voit-elle?... *Un lion.* D'où lui vient sa terreur?
Hélas! au fond de l'âme, une voix prophétique

Lui redit ces mots d'Olnézer :
» —Tremble! jeune Ismalie! Au castel de Saint-Paër,
» Tout deviendra pour toi, supplice, horreur, prestiges,
» Quand le *lion* terrible aura repris ses droits.
» *La tombe a ses amours, la poussière a sa voix,*
» *Et le néant a ses prodiges.* »



CHANT XII.

La Gloire.

Heureux, cent fois heureux qui jamais de la gloire
N'a connu les enchantemens!
Illustre favori des filles de Mémoire!
Pour ton cœur enivré par un charme illusoire,
Est-il de paisibles momens!...
Tes triomphes sont tes tourmens.

On t'outrage, on te calomnie;
On te conteste tes succès;
Il te faut constamment, frappé d'indignes traits,
Comme on expie un crime, expier le génie.
L'injustice humaine en son cours,
A les fureurs de la vengeance,
Et de la haine a les discours.
Vainement tes travaux accroissent ta puissance;
Le moment qui finit tes jours
Est l'heure où ta gloire commence.

Les plaisirs d'ici-bas ne t'offrent que l'ennui.
Ton cœur en sa pensée altière,
Rêve des régions aussi grandes que lui;
Tu t'élances... le rêve a fui.
Hélas! ton existence entière
Que rien ne peut remplir, que tout vient irriter,
N'est qu'un long ouragan qui, vers un ciel prospère,
Ne t'élève un instant, que pour te rejeter
Plus à plaindre encor sur la terre.

Des rives du Permesse, ou du camp des guerriers,

Vers l'immortalité s'élance le génie,
Le front couronné de lauriers.
Mais l'escorte du char est l'amère ironie,
La critique perfide et les dédains altiers.
Mortel illustre! en ta patrie,
L'hymne de ton triomphe est le cri de l'envie.
Jusqu'à ta dernière heure, au terrestre séjour,
Par tes contemporains ta palme est insultée.
Grand homme! qu'es-tu?... Prométhée.
Et qu'est ta gloire?... Le vautour.

ooooo

Richard, le Roi Richard, écoute, sans ivresse,
Les acclamations du peuple des hameaux,
Des suzerains et des vassaux.
« — Ah! si le prince de Lutèce,
» Se dit-il en secret, eût vaincu ses rivaux;
» Ici, mêmes cris d'allégresse
» Auraient salué ses drapeaux.
» La foule, à l'aspect d'un héros,
» Guerrier usurpateur, ou vainqueur légitime,

» A des transports tout prêts pour tous sanglans travaux;
» Et même clameur unanime,
» Mêmes *vivats* sont entendus,
» Devant le cortége du crime,
» Comme autour du char des vertus. »

Préoccupé, distrait, dans sa sombre pensée,
Le vainqueur du prince français,
Comme toute âme illustre aux grands exploits poussée,
Est moins à ses présens succès,
Qu'à son infortune passée.
Peux-tu, laurier nouveau ! cacher d'anciens affronts!...
Ah! bien que couronné d'une gloire éclatante,
Le magnanime chef, parmi ses légions,
En ses triomphes se tourmente,
Comme un pauvre dans ses haillons.

Des preux qu'il a perdus, il pleure la vaillance;
Il craint encor Philippe; il craint encor la France;
Il redoute encor les revers;
Dans tout l'éclat de sa puissance,

Il ne peut oublier ses fers.
Plus à plaindre cent fois au sein de la victoire
Que le plus indigent vassal;
Sombre comme la mort, rêveur comme le mal,
Il monte au temple de Mémoire.

Jamais ne reposer en paix,
Poursuivre un fantôme illusoire,
Chercher d'affreux périls, peser de vains succès,
Toujours souffrir, voilà la gloire.

∞∞∞

Saint-Paër, sous son ancien rempart,
Reçoit avec orgueil le prince de Neustrie;
Mais, hélas! vainement Richard
Y cherche Oscar de Romélie.
Sur ses restes glacés, à son lit de douleurs,
Le monarque a versé des pleurs.

Berthe a paré les murs de l'enceinte guerrière

Où le prince, entouré des chefs du camp royal,
        Dépose un instant sa bannière.
Ismalie apparaît au salon féodal.
Ses longs vêtemens blancs, sa grâce enchanteresse,
        Ses traits charmans, son doux regard,
        Son innocence et sa jeunesse,
        La présentent au roi Richard,
        Telle qu'au printemps de la vie
S'offre une vision de bonheur et d'amour,
Semblable aux déités du fabuleux séjour
        Que peint ici-bas le génie.

L'ambitieuse Berthe, au milieu des grandeurs,
Recevant au castel le prince d'Angleterre,
        Le héros qu'admire la terre,
        A cru devoir sécher ses pleurs.
Elle semble oublier Oscar et ses malheurs;
Pour sa fille, déjà, la chatelaine altière
        Rêve une nouvelle carrière
        Et de dignités et d'honneurs.

        Mais d'Oscar l'amante fidelle

Au salon du manoir, contemple, avec douleur,
Le spectacle, nouveau pour elle,
Du monarque triomphateur
Qu'environnent les chefs d'une armée immortelle.
Hélas! dans cette élite au belliqueux essor,
Parmi ces fils de la Neustrie,
Ne brille plus le casque d'or
Du comte Oscar de Romélie.

A l'aspect enchanteur de la jeune beauté,
Des cris d'enthousiasme éclatent dans la salle;
Le souverain lui-même a paru transporté;
Et, sous l'enceinte féodale,
Chaque nouvel Alcide, en son cœur s'est jeté
Aux pieds de la nouvelle Omphale.

De ses brillans succès loin de s'enorgueillir,
La jouvencelle inattentive,
Calme, indifférente, et pensive,
Regarde sans surprise, écoute sans plaisir;
L'infortunée, au sein de l'illustre assemblée,
Marche absente, et passe isolée.

« — Noble héritière du castel!
» Dit Richard : le duc de Neustrie
» Vous présente, jeune Ismalie!
» Son ami, son sauveur, le généreux Blondel.
» Jusqu'au jour de la paix, que ce chef immortel
» Désormais, sous ces murs, veillant sur votre vie,
» Remplace Oscar de Romélie!
» Du royaume que Dieu daigna me confier
» Voilà le preux le plus fidelle!
» De même que, du monde entier,
» Voici la vierge la plus belle! »

La fille des vallons, à ce discours flatteur,
Autrefois eût rougi sans doute;
Son visage aujourd'hui conserve sa pâleur,
Qu'importent les mots qu'elle écoute!
Ils sont pour elle sans valeur.
Elle n'attend plus rien, ni plus rien ne redoute,
Rien n'arrive plus à son cœur.

Elle a levé les yeux sur l'illustre trouvère.
Blondel est jeune et beau, vaillant et renommé,

Mais, hélas! à la vierge, Oscar seul devait plaire;
Blondel ne sera point aimé.

« — Seigneur! répond la jouvencelle;
» Funèbre et désert, aujourd'hui,
» Saint-Paër n'a plus besoin d'appui;
» Ici, des chevaliers, Oscar fut le modèle,
» Ici, tout est mort avec lui.

» — Oscar fut mon compagnon d'armes;
» S'est écrié le roi, les yeux baignés de larmes :
» Ce soir, à la chapelle, illustres paladins!
» Vous suivrez son convoi. Rendez à sa mémoire
» Les hommages brillans réservés à la gloire!
» Né monarque ou vassal, le chef aux grands destins,
» Qui sut maîtriser la victoire,
» A droit aux honneurs souverains. »

Ses regrets sont empreints en sa voix douloureuse,
Mais déjà le jour fuit. Confiant à Blondel,
Et sa cohorte belliqueuse,

Et la garde du vieux castel,
Il rejoint ses soldats sur les plaines voisines,
Du *buisson bleu* longe les bords (19),
Et, par le bois des Ursulines *,
Dirige ses pas vers Gisors.

⁂

Que sonne le béfroi?... l'heure des funérailles.
Le soleil a fui sous les eaux.
De longs et lugubres flambeaux
Éclairent du manoir les gothiques murailles.
Le chant du prêtre a retenti.
Un cortége imposant, du vieux castel sorti,
S'est dirigé vers la chapelle;
C'est le convoi du fils des preux.
Le saint temple est ouvert; sous ses dômes pieux,
De la mort l'hymne solennelle,
Comme un plaintif adieu, s'élève autour du char

* On donne ce nom à une petite portion de la forêt, qui appartenait au couvent des Ursulines.

Où repose, en froide poussière,
L'être fougueux qui, sur la terre,
Fut jadis le brillant Oscar.

Q'importe aujourd'hui sa naissance !
Qu'importent sa grandeur, ses travaux, sa puissance!
Ce qu'il put être, et ce qu'il fut!
Aux camps, où quelques jours vint briller sa vaillance,
Demain on l'oubliera, c'est hier qu'il vécut.
Héros puissant que la nature
Semblait avoir créé pour commander au sort!
Tel que l'être inconnu d'une contrée obscure,
Tu descendras au sombre bord.
Brillant génie! en vain la gloire te renomme :
Hélas! la cendre d'un grand homme,
Dans la balance de la mort,
Ne pèsera pas plus, sous la fatale bière,
Que la plus commune poussière.

A la chapelle du manoir
S'élève un pompeux sarcophage;

Et, sous ses murs tendus de noir,
Des exploits du héros tout retrace l'image.
Son écharpe, son bouclier,
Son fer triomphateur, ses nobles armoiries,
Son casque d'or, son blanc cimier,
Resplendissent aux feux des torches réunies
Autour du monument guerrier.

Surmontant le dais funéraire,
De drapeaux ennemis trois faisceaux glorieux
Conquis par Oscar, aux saints lieux,
Humblement inclinés, flottent sous sa bannière.
Des cierges reflétant le feu,
Ils semblent de rayons, auréole guerrière,
Couronner vaguement l'ombre du demi-dieu
Que le ciel enlève à la terre.

Les chevaliers pieux que commande Blondel,
Sur un mode guerrier entonnent les cantiques
Du Roi-Prophète d'Israël.
L'écho des arcades antiques

Répète leur chant solennel.
Que d'honneurs décernés au fils de la victoire!
De deux pouvoirs rivaux inconcevable accord!
La mort avait frappé la gloire,
La gloire couronne la mort.

Mais tandis qu'à grand bruit s'élève vers la nue
Aux accords variés de l'orgue et des clairons,
L'hymne des pieux bataillons:
Seule, une voix inentendue,
Sous une arche, dans l'ombre, à l'écart, et perdue,
Arrivait la première au trône du Seigneur :
C'était la prière du cœur ;
Ce n'était point des preux la bruyante harmonie,
C'était le soupir d'Ismalie,
C'était l'accent de la douleur.

D'après le dernier vœu d'Oscar de Romélie,
Son corps doit reposer au bosquet désastreux
Où, comme frappé par les cieux,
Il tomba sans force et sans vie.

Un bloc de marbre noir, bloc immense et pesant,
Sans hommage au héros célèbre,
Sans flatteuse épitaphe, et sans faste imposant,
Doit couvrir le tertre funèbre.

L'office des morts est chanté.
A son agreste tombe Oscar est transporté.
La fille de Nesler, gémissante, accablée,
Suit le convoi religieux.
Des nuits l'astre silencieux
Travarsait la voûte étoilée;
Et, rapide en son cours, Phœbé souvent voilée
De nuages mystérieux,
Semblait, comme agent merveilleux
De quelques magiques royaumes,
En un léger brouillard, sous ses rayons douteux,
Peupler le vallon de fantômes.

Sifflant sous les murs du castel,
Les vents agitaient le bocage.
Bizarre était l'aspect du ciel,

Et glaciale était la plage.
Précédant du convoi les funèbres drapeaux,
Le tambour recouvert du crêpe des tombeaux,
Battait l'appel aux rives sombres.
A l'âpre vent des nuits s'éteignent les flambeaux;
Et, comme un long cortége d'ombres,
Les prêtres lentement, en un lugubre accord,
Entourés de noires bannières,
Défilent, murmurant quelques sourdes prières,
Vers le bocage de la mort.

La terre du sommeil sur Oscar rejetée,
Engloutit pour toujours le chef audacieux,
Le jeune et beau guerrier dont la vie agitée
Ne fut qu'un éclair radieux.
Sur le bloc sépulcral l'onde sainte est versée.
L'hymne dernière a retenti.
Autour du monument, plus de foule empressée;
Paix profonde.... Tout est fini.

ooooo

Les prêtres sont rentrés dans l'antique chapelle;
Et Blondel au manoir a ramené ses preux.
Mais, hélas! l'amante fidelle,
En silence, est restée au bosquet ténébreux,
Seule, et cachée à tous les yeux.

Il est dans la douleur des momens d'agonie,
Affreuse pause de la vie,
Où, sans exister ni mourir,
L'âme déchirée et flétrie
Perd jusqu'au pouvoir de souffrir :
Cet horrible supplice est l'état d'Ismalie.
Que son repos est effrayant!
Ne levant plus au ciel son regard suppliant,
Comme la tombe, elle est tranquille.
Plus de maux, plus de sentiment,
A genoux elle est immobile
Sur la pierre du monument.

De ses lèvres soudain part un cri d'épouvante.
Sur son pâle visage est empreinte l'horreur.

En sa convulsive terreur
Elle se relève tremblante.
Qu'a-t-elle aperçu?... rien. Mais sous ses pieds, deux fois,
Du nocturne sépulcre a remué la pierre.
L'accent connu d'Oscar, surnaturelle voix,
Son plaintif du néant, cri sourd de la poussière,
A su distinctement faire entendre ces mots :
« — *Ismalie! Ismalie!* » Et l'écho des tombeaux,
Comme un lugubre appel du trépas à la vie,
Répète : « — *Ismalie! Ismalie!* »

Le brouillard a fui des vallons;
La lune a percé le feuillage;
Et le bloc sépulcral du funeste bocage,
Sur lequel ont tombé de bizarres rayons,
Grandissant tout à coup et de forme et d'image,
Se lève au bruit des aquilons.

A l'instant du sol funéraire
S'échappe lentement un son mystérieux,
Unique, solennel, sévère,

Tenant de l'enfer et des cieux.
Qui lui répond?... Brisés par les vents de l'orage,
D'inconcevables mots à voix basse échangés
Par d'invisibles messagers,
Sont murmurés sous le bocage.
De flottantes lueurs semblent traverser l'air!
Paix!... les bruits ont cessé. La fille de Nesler
N'entend plus qu'un léger murmure,
Tel que les derniers sons et le soupir muet
Du coupable, épuisé, sur l'affreux chevalet,
Par les horreurs de la torture.

Au fond du noir bosquet, la vierge du castel
Tombe défaillante, éperdue...
Un voile épais couvre sa vue.
L'air lui manque. Il lui semble, en ce moment cruel,
Que le monde entier la menace.
Elle a joint ses deux mains; et, les levant au ciel,
A la nature entière elle demande grâce.
« — Miséricorde! ô Dieu sauveur! »
Dit l'infortunée expirante;

« — *Miséricorde ! ô Dieu vengeur !* »
Répète en sons plaintifs une voix gémissante.
Ciel !... aux pieds d'Ismalie Oscar est prosterné,
Oscar, ceint encor de son glaive.
Le casque d'or du chef, d'un blanc panache orné,
De rayons comme environné,
Sur son front superbe s'élève.

ooooo

Le long manteau d'un Templier,
A demi recouvrant une armure éclatante,
Drape ses blancs replis, parure éblouissante,
Autour du merveilleux guerrier.
Les vents impétueux traversant l'atmosphère,
Du chêne des forêts courbaient la tête altière ;
O terreur ! là, quand sur son char,
Passe ainsi, déchaîné, l'ouragan téméraire,
Les plumes du casque d'Oscar,
Qu'agiterait sans peine une brise légère,
Ses plumes, au souffle des vents,
Demeurent droites, immobiles,

Ainsi que, pour jamais, sous les voûtes tranquilles
Où la mort a ses monumens,
Reste froid et sans mouvemens
Le simulacre funéraire
Des anciens maîtres de la terre.

O prestige d'horreur!... Sur ce lugubre bord,
La pierre qu'avec tant d'effort
Vers la tombe on avait roulée,
La masse de granit fermant le mausolée,
Qui des marteaux bravait le coup,
Et qu'à la fois vingt bras n'auraient point ébranlée,
Levée en un moment et sans bruit descellée,
La pierre funèbre est debout.

Mais quelle voix est entendue!...
« — Colombe de Saint-Paër!... dissipe ton effroi;
» Oscar est à tes pieds, Oscar est près de toi.
» Par l'amour la mort est vaincue.
» Je te parle, je te revois;
» *Je t'aime!* oh oui, *je t'aime!* et ces doux mots, cent fois,

» De ma bouche aujourd'hui peuvent sortir sans crainte.
» Mon cœur, en son brûlant transport,
» Peut désormais parler sans feinte;
» L'amour ici dompte la mort. »

Pâle et d'épouvante glacée,
A ce tendre discours que suit un long soupir,
La malheureuse fiancée,
Sans accents pour répondre, et sans forces pour fuir,
Sur Oscar reporte sa vue;
Mais, déjà pâlissant, le casque d'or du preux
Qui de vives clartés rayonnait sous la nue,
Devant elle a blanchi comme un fer vaporeux;
Et bientôt, par degrés, l'arme aux splendeurs magiques,
Sur laquelle Phœbé lance un reflet douteux,
Perd ses vagues lueurs au sein des pâles feux
De l'astre aux rayons fantastiques.

Mais rien du noble paladin
N'a décomposé la figure.
Il n'a point disparu, fuir n'est point son dessein.

Sa tête est désarmée; et sur son front serein
        Flotte sa noire chevelure.
        Tel avant son fatal parjure,
S'offrait l'illustre ami du monarque français.
C'est le même maintien, ce sont les mêmes traits;
        Ce n'est plus la même nature.

        Autrefois rêveur et contraint,
Son œil était de feu; son langage, de glace.
        Nul trouble aujourd'hui ne l'atteint.
        Autre contraste! autre menace!
Son langage est de flamme et son œil est éteint.
        « — Je t'aime, oui je t'aime, Ismalie! »
        Répète-t-il avec transport :
        Sa fougue est celle de la vie,
        Ses regards sont ceux de la mort.

La vierge pousse un cri. « — Grand Dieu! dit-elle, où suis-je?
» Quelle voix m'a parlé!... Fantôme, laisse-moi!
        » Fuis! épouvantable prestige!
        » Ombre d'Oscar! puis-je être à toi! »

Le chef tressaille : « — Ingrate amie!
» Quel discours! quel accueil glacé!
» Le puis-je croire! *Ici* je me vois repoussé...
» *Ici* je te donnai ma vie. »

Émue au fond du cœur de ce reproche amer,
La vierge vers Oscar étend sa main tremblante.
Non, ce n'est point une ombre impalpable et fuyante;
La noble fille de Nesler
Sent la main du guerrier presser sa main craintive;
Quel conctact!... c'est le froid des givres de l'hiver.
La main qui la retient captive,
Porte un long gantelet de fer.

« — Oscar! répond la fiancée,
» Est-ce bien toi! vois ma frayeur!
» Ta présence autrefois, à mon âme oppressée,
» Portait la joie et le bonheur,
» Rendait la vie et la pensée :
» Ton image aujourd'hui reparaît devant moi,
» Et d'horreur je me sens glacée!
» Ce ne peut pas être là, toi. »

Sur son front, à ces mots, ses cheveux se hérissent;
Son œil hagard peint la terreur;
Ses membres tremblans se roidissent;
Et son sang, arrêté, se glace sur son cœur.
« — Ismalie! ô mon Ismalie!
» Reprend du bien-aimé la douce et tendre voix;
» Qu'entends-je! à ton amour n'ai-je plus aucuns droits?
» Faut-il qu'à jamais je te fuie?
» Eh! que peux-tu craindre de moi!
» Oscar, vivant ou mort, est tout entier à toi.
» Je n'ordonne point, je supplie.
» Ta loi sera ma volonté.
» Oscar ne t'aime point seulement pour la vie,
» *Il t'aime pour l'éternité.* »

Oh! quel effet horrible a, sur la jouvencelle,
Produit ces derniers mots et leur lugubre sens!
Il est à genoux devant elle;
Elle sent la terreur étouffer ses accens;
Et pourtant, au sein des alarmes,
Quand, vainqueur du tombeau l'amant le plus parfait
A ses pieds attend son arrêt,

Cette terreur n'est pas sans charmes,
Ces alarmes ont leur attrait.

« — Parle! faut-il que je te fuie!
» Répète Oscar avec douleur;
» Créature angélique! idole de mon cœur!
» Qu'ordonnes-tu? » La vierge, effrayée, attendrie,
Ne le repoussant point, à la hâte a repris :
« — Oscar! qui nous a réunis?
» Le prince du Ténare ou l'arbitre suprême?
» Es-tu la vie? es-tu la mort?
» — Ah!... dit le chef avec transport,
» Qu'importe !....... je vis, puisque j'aime.

» Oui, poursuit-il, l'amour, l'amour est, ici-bas,
» La seule existence réelle;
» Qui n'aime point n'existe pas.
» *Je t'aime*, donc je vis : aime aussi! tu vivras;
» Ma flamme doit être éternelle. »

« *Je t'aime.* » Encor ces mots! toujours ces cruels mots!

Ils s'offrent empreints d'anathême;
Et celle qui jadis des lèvres du héros
Les avait attendus comme le bien suprême,
Les sent, en ce moment, tels qu'un arrêt vengeur,
Tomber, foudroyans, sur son cœur.

Sa main est libre... Oscar ne la tient plus pressée
En son froid gantelet de fer.
» — Virginale fleur de Saint-Paër!
» Reprend-il, ô ma fiancée!
» Permets-moi constamment d'accompagner tes pas.
» Seul je veux t'entourer, seul je veux te défendre.
» Le mal ne t'approchera pas.
» Rien ne m'est plus caché: je puis tout entreprendre:
» Nul œil ne peut me voir, nulle oreille m'entendre.
» En dépit de l'abîme, en dépit du trépas,
» Soyons l'un à l'autre ici-bas.
» Consens à mon bonheur; daigne à mes vœux te rendre;
» Viens sur mon cœur! viens dans mes bras! »

Il dit : de ses discours brûlante est l'énergie :
Mais, affreux contraste!... son œil,

Terne comme la mort, froid comme l'effigie,
Est muet comme le cercueil.
La fille de Nesler, soudain d'un monstre impie
Se rappelle la prophétie :
« *La tombe a ses amours, la poussière a sa voix.* »
Elle se lève, elle s'écrie.
« — Oh par pitié! qui que tu sois!
» De l'abîme sortie ou du ciel descendue,
» Inconcevable image! ôte-toi de ma vue.
» C'est trop d'angoisses, trop d'horreurs!
» Oscar! pour réunir nos cœurs,
» La tombe est là;... bientôt je te serai rendue;
» Fuis! je te joins... fuis! je me meurs. »

Près d'Oscar, à ces mots, tombant inanimée,
Ismalie un instant a cessé de souffrir.
Mais quels flambeaux ont lui?... Qui vient la secourir?...
Blondel et sa troupe alarmée.
« — Noble dame est-ce vous? en quel état! ô cieux! »
La fiancée ouvre les yeux.
Son visage est sinistre et son regard sévère.
Se soulevant avec effort,

« — Chef! dit-elle à voix basse et d'un ton funéraire,
En lui montrant du doigt le tertre de la mort :
» Quelle main leva cette pierre?

» — Cette pierre! répond Blondel :
» Aucune main ne l'a levée. »
L'ombre avait disparu. La fille du castel,
De ses sens à demi privée,
En sa tremblante main saisissant un flambeau,
S'élance vers le mausolée;
O surprise!... A sa place, et dans le mur scellée,
La pierre couvre le tombeau.



CHANT XIII.

Le Mystère.

O mystère! quels sont tes charmes!
Qu'il est grand ton pouvoir sur le cœur du mortel!
L'homme image de Dieu, l'homme fait pour le ciel,
Mécontent, déplacé sur le vallon des larmes,

Y cherche l'infini, le caché, l'inconnu,
Les secrets de quelqu'autre vie;
Comme, en Norvège errant, le proscrit abattu,
Que vit naître l'Occitanie,
Rêve, au sein des brouillards, dans les déserts perdu,
Le beau soleil de sa patrie.

Même quand il s'empreint d'horreur,
Le mystère encor nous attire.
Le danger a son charme, et la peur son sourire.
L'orgueil humain, hardi trompeur,
Va placer le plaisir jusque dans la douleur.
L'homme aime en son vague délire
A jouer avec la terreur.

O mystère! sans toi, que l'existence entière
S'offrirait vide et nue à notre œil inquiet!
Plus d'enchantemens sur la terre;
L'homme à l'aspect de sa carrière
Avec dégoût reculerait.
Point de paisibles jours sans tes ombres épaisses!

Sous ton voile enchanteur que de douces ivresses!
L'amour a pris de toi son plus puissant attrait;
Car c'est ton bandeau qu'il revêt.
Oh! que resterait-il à notre triste sphère
Sans ton magique appel et tes douteux rayons!
Nulle illusion sans mystère;
Nul bonheur sans illusions.

⁂

Blondel et ses soldats, au manoir solitaire,
Chaque jour, réunis en phalange guerrière,
S'exercent aux combats autour des vieux remparts;
Et, comme aux champs des fils de Mars,
Là, les cris de victoire et les clairons d'alarmes,
Le son du cor, le choc des armes,
Retentissent de toutes parts.

Hélas! parmi les preux que sa beauté captive,
A leurs discours inattentive,
Occupant tous les yeux, attirant tous les cœurs,

Ismalie, à l'écart, sombre, froide et pensive,
Vit renfermée en ses douleurs.

Sa voix plaintive et solennelle,
Son étrange regard, ses mots incohérens,
L'entier désordre de ses sens,
Tout est mystérieux en elle.
Ses vœux n'ont plus d'objet; ses pensers plus d'essor.
C'est un ange déchu, mais c'est un ange encor.
Toujours belle, également bonne,
Vainement ses esprits semblent parfois perdus;
Vainement son langage étonne;
Le mystère qui l'environne,
Est en elle un charme de plus.

Aucun brillant hommage, aucun flatteur éloge,
Ne réveille ses sens glacés.
Qu'on l'observe, qu'on l'interroge,
Rien ne change le cours de ses tristes pensers.
De cette terre de souffrance,
A l'autre vie ayant parlé,

Sans mourir, la vierge a semblé
Se placer hors de l'existence.

A remplir quelque ordre divin,
Elle croit se voir appelée.
Sa vue est à la fois et perçante et voilée;
Son front est sinistre et serein.
On dirait qu'elle a pris, du fatal mausolée,
Quelque chose de surhumain.

Eh ! comment conserver dans la sphère orageuse
Livrée aux faits surnaturels,
L'aspect des vulgaires mortels!
L'apparition merveilleuse
L'a comme associée à l'être incorporel.
Calme, digne et silencieuse,
Elle attend les arrêts du ciel.
Son silence est pesé, son calme est solennel;
Sa dignité, mystérieuse.

Quelquefois cependant poussant de longs soupirs,

Les yeux fixés sur la vallée,
Témoin de ses premiers plaisirs,
La fille de Nesler, sur la rive isolée,
En ses réflexions remontait accablée
Au temps des naïves amours.
Il lui semblait alors que ses premiers beaux jours,
Anciens amis, troupe immortelle,
Innocens et parés, de bien loin, auprès d'elle
Accouraient tous à son secours.
Hélas! songe trompeur! illusion funeste!...
Le passé fuit, le présent reste.

Conservant, au fond de son cœur,
De l'Oscar du tombeau l'horrible souvenance,
Elle garde un profond silence.
Il est dans l'excès de l'horreur,
Une noble et sombre grandeur,
Qui morne, muette, farouche,
Et pleine de solennité,
Paraîtrait violée, en passant par la bouche
Du commun de l'humanité.

Le ciel a donc permis qu'ombre surnaturelle,
Oscar, sorti du sombre bord,
En amant fit parler la mort.
Quel mystère effrayant!... Ah! pour la jouvencelle
Est-il donc sans attrait? Non : elle se rappelle
Le langage touchant d'Oscar à ses genoux,
Ses vœux si tendres et si doux;
C'est une ombre, il est vrai, mais cette ombre fidelle
A l'accent de la vie et les mots de l'amour;
Sans doute il sort du noir séjour,
Mais c'est en vainqueur, et pour elle.

Elle lui fit trahir les cieux;
Attirant sur lui l'anathême,
Lorsque sa jalousie extrême
A jamais l'a perdu; lui! toujours généreux,
Lui! de son froid cercueil, par delà la mort même
L'entoure encore de ses feux.

Repoussé par le ciel, rejeté par la terre,
Qu'il doit maudire son destin!

Hélas!... et cependant, au bosquet funéraire,
Aucun reproche amer n'est sorti de son sein.
Il semble ne souffrir que des maux d'Ismalie;
Et, bien que subissant le sort le plus cruel,
Toujours grand, pour elle il s'oublie;
L'ombre est ce qu'était le mortel.

« — Ainsi du bien-aimé la flamme ardente et pure,
» Disait la fille de Nesler,
» Pour moi, bouleverse, à Saint-Paër,
» Jusques aux lois de la nature.
» Merveille sans exemple! » O faible créature!
Un mouvement d'orgueil s'est glissé dans ton cœur,
Entre l'amour et la terreur.

Que va-t-elle résoudre?... Oscar de Romélie
Promit, au tombeau merveilleux,
D'obéir en esclave aux lois de son amie;
Le fantôme du fils des preux
Ne ressortira plus du séjour ténébreux,
Que rappelé par Ismalie.

Ainsi donc, elle peut, au gré de son désir,
Ou le voir sans cesse auprès d'elle,
Ou loin de ses regards à jamais le bannir;
Quelle alternative cruelle!
De deux supplices, que choisir!

⊖⊖⊖⊖⊖

Dans ses muets tourmens, dans ses sombres alarmes,
La vierge du castel voit l'éclat de ses charmes
Comme la fleur des champs, par degrés se flétrir.
Elle sent chaque jour ses forces s'affaiblir.
Au milieu des héros que vient charmer sa vue,
Apparaissant le front serein,
N'étant sensible à rien, de rien n'étant émue,
Elle est semblable à la statue
Qui, décorant la salle, au banquet souverain,
Ne prend nulle part au festin.

« — Je suis pourtant bien jeune encore!
» Disait l'infortunée : eh quoi! déjà mourir!
» Mais, qu'importe le temps! Je tombe à mon aurore.

» Est-ce donc un malheur que de ne pas vieillir!
» Que de ne pas traîner, aux souffrances en proie,
» Et des jours sans amour, et des heures sans joie!
» Tôt ou tard il faudrait finir.

» Et qu'offre un temps futur?... L'existence glacée
» D'un esprit qui s'épuise et d'un cœur qui s'éteint.
» Dans tout ce qu'il aima, la mort vingt fois atteint
» L'être infirme et vieilli dont la vie effacée
» N'est plus qu'un triste souvenir.
» Des siens même au cercueil le pousse la pensée.
» Il tombe : nul regret. Il meurt : pas un soupir.
» Sépulcre! à mon appel, hâte-toi de t'ouvrir.
» Mieux vaut partir qu'être chassée. »

Mais épris de l'éclat divin
Des charmes de la jouvencelle,
Blondel aspirait à sa main.
Un jour, le chevalier était seul auprès d'elle.

Les aveux de l'amour échappent de son sein.
« — Je ne puis plus aimer, lui répond Ismalie,
» D'un œil sec et d'un ton d'effroi.
» Je parcourais en paix la vie,
» Un homme m'apparut... Il vint... m'offrit sa foi...
» J'aimai... Tout fut fini pour moi.

» En ce temps heureux, j'étais belle;
» Mon regard savait plaire, et ma voix attirer;
» Saint-Paër vit le couple fidelle
» Pour le noble hymen se parer;
» Songe délicieux! tu ne pouvais durer!....
» Oscar! guerrier loyal et tendre!
» Je n'existais que pour t'attendre,
» Je ne vis que pour te pleurer.

» — Eh quoi! répond le chef, nulle douce pensée
» Ne peut émouvoir votre cœur?
» — Non, interrompt la fiancée.
» Plus de pensée en moi que celle du malheur.
» Mon âme en ce moment, aride, froide, absente,

» Est la lande sans eau, le désert sans chaleur,
» Où ne peut fleurir nulle plante.

» — Pourquoi donc, a repris Blondel,
» A l'âge des amours repousser l'existence?
» Il n'est point ici-bas d'éternelle souffrance.
» — Ah! dit la vierge du castel,
» Mon désespoir, mon sort, du monde tout m'exile.
» C'en est fait : mon temps est fini.
» Tout m'est désormais inutile,
» Même un conseil, même un ami.
» Nul ne peut pénétrer l'abîme de ma vie.
» Il est des regrets éternels.
» Un voile funéraire enveloppe Ismalie.
» Recevez mes adieux en ces mots solennels :
» *Je n'appartiens plus aux mortels.* »

Blondel et ses guerriers, par ordre de leur maître,
Ont quitté pour trois jours les remparts de Saint-Paër;

Aux combats ils volent peut-être.
Déjà fuit le printemps. La fille de Nesler
Sous la forteresse déserte,
Seule est restée auprès de Berthe.
Que peu se ressemblent leurs cœurs!
Déplorant toutes deux leur perte mutuelle,
L'une pliait sous ses douleurs,
L'autre les fait plier sous elle.

Berthe, à la mort d'Oscar, de nouveau sans appui,
Avait vu, quelque temps, ses rêves de puissance,
Evanouis pour elle avec lui.
Mais d'un prince, à Saint-Paër, la royale présence,
Vint, flattant son orgueil, rendre à son existence
Ses plans ambitieux et ses désirs confus.
Il est pour elle une espérance,
Pour Ismalie il n'en est plus.

Berthe l'a découvert; Blondel aime sa fille.
S'il devient son époux, il l'élève aux grandeurs.
Et sans doute à la cour, de bienfaits et d'honneurs,
Richard comblera sa famille.

Hélas! et cependant, au fond du vieux manoir,
Chaque jour pour la vierge est ce qu'était la veille;
Chaque instant est semblable, et chaque heure est pareille.
Mais à la même angoisse, au même désespoir,
C'est trop long-temps être livrée.
Ismalie, errante, égarée,
De la raison en vain implore le pouvoir;
L'uniforme douleur qui nuit et jour l'accable,
Est devenue intolérable.
A son cruel supplice il faut un changement,
D'autres coups, un autre tourment.

Du malheureux Oscar constamment occupée,
Au penser que pour elle il puisse de nouveau
Sortir de la nuit du tombeau,
D'horreur elle se sent frappée;
Et pourtant, au fond de son cœur,
Quel est l'affreux désir qui la suit, la dévore,
Et dont l'irrésistible ardeur,
En soutenant ses jours, les remplit de terreur?...
Celui de le revoir encore.

Oscar n'a plus quitté le noir séjour des morts;
Il n'apparaîtra plus que l'amour ne l'appelle...
La jeune fille osera-t-elle
L'évoquer des funèbres bords?
Oui : c'en est fait. La nuit de son char pacifique
Etendait sur la terre un sceptre souverain.
La vierge, du sommet de sa tourelle antique,
Descend une lampe à la main.
Seule, sans bruit et sans alarmes,
Elle marche... En son pas il n'est rien d'incertain.
Son œil n'est point mouillé de larmes.
Muette comme le cercueil,
Aussi blanche que le linceul,
Elle s'assied au salon d'armes.

Ses yeux autour d'elle ont erré.
Hélas! voici la place où d'espoir enivré,
Un soir, le fils de la Neustrie
En ses bras amoureux pressa son Ismalie.
Heure d'ivresse et de bonheur!
Nuit charmante! rêve enchanteur!
Qu'êtes-vous devenus? Rien qu'amères pensées.

Ah! des félicités passées
Qu'est le souvenir?... La douleur.

Assise sous l'obscure voûte,
Seule et sans mouvement, la fille de Nesler
Sans regarder observe, et sans entendre écoute.
Tout à coup un sourire amer
Tel qu'un sillon de feu parti d'un sombre orage,
D'une lueur sinistre éclaire son visage.
Son doigt fixe et levé, son œil sec et perçant,
Semblent chercher, au sein des ombres,
Quelque être redoutable, invisible, puissant,
S'élevant des royaumes sombres.
Sa lampe à longs reflets, jette un feu menaçant.
Autour d'elle les vents mugissent.
Va-t-elle parler?... Oui. Ses vœux sont arrêtés;
Rien ne l'ébranle : en vain ses cheveux se hérissent;
En vain par la terreur ses yeux sont dilatés;
Brusquement et d'un air farouche,
Elle se lève avec transport :
« — *Oscar! Oscar!* » Quels mots s'échappent de sa bouche!
« *Viens! l'amour appelle la mort.* »

De la vie au néant et de l'être à la tombe,
Il est donc fait enfin l'appel audacieux.
La vierge à cet effort succombe.
Plaçant ses mains devant ses yeux,
Elle jette un cri douloureux,
Et sur son siége elle retombe.

Sous les enfoncemens obscurs
De la salle mystérieuse,
Une pâle lueur, distincte mais douteuse,
Se projette au loin sur les murs.
Dieu !... cette clarté vaporeuse
Part des vêtemens blancs d'un guerrier merveilleux,
A la fois sombre et radieux,
Apparu tout à coup près d'un trophée antique.
Au siflement aigu des vents,
Il grandit sur le sol magique;
Et sa figure fantastique
N'est ni des morts ni des vivants.

C'est Oscar. S'avançant sous la voûte guerrière,
Comme un rayon sinistre il traverse la nuit.

Son pied ne touche point la terre;
Ses membres s'agitent sans bruit;
Et, dans l'enceinte solitaire,
L'air qu'il a traversé se glace et s'épaissit,
Semblable à la vapeur du caveau funéraire
Où sa dépouille descendit.

Il approche. « — Vierge adorée!
» Objet de ma constante foi!
» Parle! au fidèle Oscar dicte ta loi sacrée.
» Me voici! que veux-tu de moi? »
Il dit : en ses accens quelle douce magie!
Ah! tels que les accords dont la harpe des cieux
Doit saluer le juste au seuil de l'autre vie,
De la voix du héros les sons mélodieux
Vibrent jusqu'au cœur d'Ismalie.

« — O mon suprême bien! ô mes seules amours!
» Poursuit-il : sans alarme écoute mes discours.
» De moi que peux-tu craindre encore!
» Chasse-moi, je vais fuir; rappelle-moi, j'accours;
» Fantôme ou mortel, je t'adore. »

Tendre et passionné, son langage enchanteur,
Parti du sein de la terreur
Qui règne sous la galerie,
Semble, s'élevant en vainqueur,
D'une vapeur d'amour entourer Ísmalie,
Comme d'un nuage sauveur.

Vers Oscar, lentement elle a levé sa vue.....
Oh! quelle horreur nouvelle a glacé ses esprits!
La rougeâtre clarté de la lampe des nuits
En sanglantes lueurs sur lui s'est étendue.
Quels traits sans mouvement! quel maintien sépulcral!
C'est l'épouvantable effigie
Du beau comte de Romélie.
Son front paraît marqué de quelque sceau fatal.
Autour de lui la tombe a soufflé son haleine.
Son rire étrange et glacial
N'a rien de la nature humaine;
Et, dans son orbite creusé,
Comme essai du néant, comme œuvre des ténèbres,
Son œil est aussi froid, ses traits aussi funèbres
Que son langage est embrasé.

Pâle, immobile, consternée,
La fille de Nesler pousse un cri de terreur.
« — Ah! reprend l'ombre infortunée,
» Je le vois, je te fais horreur;
» Il faut subir ma destinée.
» Du ciel encor sur moi tonne l'arrêt vengeur.
» Adieu!.... qu'un mot du moins, en fuyant me console!
» Mais non : ton cœur est mort pour moi.
» Nul regard de pitié : nulle douce parole :
» Et je me suis perdu pour toi! »

Il dit : ses paroles brûlantes
Ainsi qu'un charme affreux s'étendent dans les airs.
Telles les vagues mugissantes
Que soulève la foudre, au milieu des éclairs,
D'un invincible attrait se parent menaçantes,
Sur le vaste gouffre des mers.

S'étonnant de sa propre audace,
Au reproche d'Oscar, la vierge, avec effort,
Répond, en ces mots, à voix basse :

« — Aux tendres sentimens, non, mon cœur n'est point mort.
» Malgré l'horreur qui t'environne,
» Ingrat! ne t'ai-je point appelé près de moi?
» Et même, en ce moment d'effroi,
» Lorsqu'à tes côtés je frissonne,
» Te crié-je : « *retire-toi!* »

Elle dit : les rayons de l'astre aux feux magiques
Alors, perçant l'obscurité,
Se glissent sous les murs du salon redouté,
A travers les vitraux gothiques.
Étrange changement!... Aux reflets vaporeux
Qui d'Oscar tout à coup éclairent la figure,
Le chevalier mystérieux
Semblable à ces esprits qu'à l'humaine nature
Présente un songe radieux,
Là, sous les blancs replis d'un manteau lumineux,
S'offre, en sa parure éclatante,
Tel qu'un pur habitant des cieux
Détaché des groupes heureux
D'une apothéose brillante.

Mais le prestige merveilleux
Aussi prompt que l'éclair, brille un instant et passe.
De la lune ont pâli les feux;
Et l'ombre du héros, diaphane comme eux,
Dans les airs avec eux s'efface.
Seul, sur le front du chevalier,
Seul, sans changer d'aspect, s'élève un noir cimier,
Réel, flottant, palpable, et tel que la bannière
Qui des grands, au séjour dernier,
Surmonte le char funéraire.

Par un effort surnaturel
Qu'a produit l'excès des alarmes,
La noble fille du castel
Veut s'échapper du salon d'armes.
Quel pouvoir invincible ose la retenir?.....
La douce voix d'Oscar à son cœur parle en maître.
« — Dis-moi, *retirez-vous :* et je vais disparaître.
» Ismalie! est-ce à toi de fuir!
» Hélas! à tes regards si je n'étais horrible,
» Ici, nos maux pourraient finir.
» Ici notre bonheur serait encor possible.

» Oui, le ciel même en ses décrets....
» Mais fuis! Espoir trompeur!... silence! il faut me taire.
» Adieu! du tombeau qu'à jamais
» Se referme sur moi la pierre.

» — Dieu! s'écrie Ismalie, ai-je bien entendu!
» *Ici, notre bonheur serait encor possible!*
» Oscar! explique toi. — Le Ciel l'a défendu.
» — Et qui pourrait changer du destin inflexible
» L'immuable et funeste loi?
» —Ta volonté. — Qu'entends-je! Ah dispose de moi.
» Que faire? — Il faut subir le plus cruel supplice.
» — Et que m'importe sa rigueur!
» Je pourrais te rendre au bonheur?...
» Ah parle!.... pour Oscar, est-il un sacrifice
» Qui puisse coûter à mon cœur!

» — Chère Ismalie! — Achève! — Eh bien! sur cette terre
» Où je dus recevoir et ta main et ta foi,
» Si tu veux des destins appaiser la colère,
» Il faut que, seule et sans effroi,

» Au plus funèbre autel, loin du bruit et du monde,
» Tu viennes, des tombeaux bravant la nuit profonde,
» Te livrer tout entière à moi.

» — Dieu puissant! s'écrie Ismalie,
» L'être humain s'allier à l'être incorporel!
» La mort, se donner à la vie!....
» Où sera le prêtre?.... — A l'autel.
» — Oscar! si de mon cœur l'épouvante s'empare?
» — Nous prierons ensemble le ciel.
» — Dans quelle église? — A Saint-Lazare.
» — Quels flambeaux?... — L'astre de la nuit.
» —Quel jour?—Demain.—L'heure?— Minuit.

Le fantôme, à ces mots, d'un céleste génie,
Reprend l'éclat surnaturel.
Dans ses traits reparaît la vie.
Son port est imposant, et son ton solennel.
La vierge croit entendre une voix inconnue,
Des palais divins descendue,
Lui parler, pour Oscar, au nom de l'Éternel.
Par un pouvoir suprême elle se sent poussée

A l'accomplissement de quelques grands desseins ;
L'enthousiaste fiancée
Se croit la fille des destins.

A l'autel funéraire où le guerrier l'appelle,
S'il allait revivre pour elle!...
Vierge! le dévouement est pour toi le devoir.
Soudain s'élève en elle une force d'espoir
Surhumaine et mystérieuse.
La douce fille du manoir
Paraît hors de la terre, et semble se mouvoir
Dans quelque sphère merveilleuse.

«—Oscar! sous peu de jours,...soit demain, soit plus tard,
» Dit lentement la jouvencelle,
» J'irai sous la croix sainte, au pied du vieux rempart,
» T'attendre près de la chapelle.
» Là, devant le signe sauveur,
» Si ta voix, au nom du Seigneur,
» Me répète ces mots : « *Viens, ton Oscar t'appelle!*
» *Suis ses pas à l'autel sacré!* »

» Je croirai de Dieu même ouïr la loi formelle ;
» Tu marcheras,... je te suivrai.

» — O mon épouse! ô mon amie!
» S'écrie Oscar à ses genoux,
» Qui jamais aima comme nous!
» Toi dont le dévoûment me rend plus que la vie!
» De ma reconnaissance entends le doux transport.
» Tu fus digne d'Oscar, je l'étais d'Ismalie;
» J'ai vaincu le cercueil, tu subjugues la mort.
» Poursuis ta sublime carrière,
» Ange de l'immortelle cour!
» Au-dessus des humains, au-dessus de la terre,
» Ose monter en ce grand jour!
» Viens!... pour nous vont s'ouvrir brillantes de lumière,
» Des régions toutes d'amour. »

Quel moment pour la fiancée!
Ces mots d'enthousiasme ont enivré ses sens.
Du casque d'or d'Oscar la visière est baissée;
Plus d'aspect sépulcral, plus de traits menaçans.

Le port majestueux du fils de la Victoire,
Noble, élégant et fier, resplendit à ses yeux.
C'est l'Achille des jours de gloire;
C'est l'Apollon des temps heureux.

Plus d'anxiété! plus d'alarmes!
Le langage brûlant du guerrier radieux
Jette un voile magique autour du salon d'armes.
Quels enchantemens merveilleux!...
La nature à sa voix est-elle donc soumise?...
La vierge, sous l'azur des cieux,
Dans un bosquet mystérieux,
Auprès d'Oscar se croit assise.
D'un soir d'été la douce brise
A comme chargé l'air de parfums amoureux;
Tout est voluptés autour d'eux.

C'est le même bocage où de sa tendre amie,
Oscar contre son cœur posa la main chérie,

Peu de jours avant le trépas.
En ce moment encor le chef lui tend les bras.
La vierge attendrie, oppressée,
Vers lui se penche doucement;
Non : ce n'est point un songe... elle se sent pressée
Contre le sein de son amant.

O redoutable étreinte! ô lugubre silence!
O funéraire volupté!
L'amour avec la tombe a-t-il fait alliance?...
Non. Un cri d'horreur est jeté.
La main de la vierge tremblante,
Qu'Oscar pressait contre son sein,
Hélas! n'a point senti, sous l'armure brillante,
Les battemens d'un cœur humain.

Dans ses veines le sang s'arrête.
En vain à fuir elle s'apprête,
Le fantôme a saisi sa main.
Dieu! quel affreux contact sorti de l'ordre humain!
Ismalie à peine respire.
Jusqu'à la moelle de ses os,

Dans son effroyable délire,
Elle sent le froid des tombeaux.

« — Ah! s'est-elle écriée, éperdue, expirante,
» Cruel fantôme, laisse-moi,
» Ou je vais rétracter ma promesse imprudente!
» Ombre d'Oscar! retire-toi. »

Tout s'est évanoui, fleurs, parfums et bocage.
Quel soupir douloureux, plainte sourde et sauvage,
Semblable au vent d'hiver sous un vieux monument,
Ou tel qu'un long mugissement
D'une lointaine mer que tourmente l'orage,
Vient vibrer, Ismalie, en ton cœur abattu?....
L'ombre d'Oscar a disparu.

Mais une porte s'ouvre... On vient. Vers Ismalie
Un page a dirigé ses pas.

C'est Alder; il la cherche. Elle a saisi son bras.
Hors d'elle-même elle s'écrie :
« — Est-ce toi! servant du castel?
» Vois-je enfin un objet réel?
» Ah! parle!... j'ai besoin, pour rentrer dans la vie,
» De la présence d'un mortel. »



CHANT XIV.

L'Ambition.

AMBITION! affreux tourment!
Carrière sans limite! Océan sans rivage!
Ta pensée est le trouble, et ton souffle est l'orage.
Ton guide? c'est l'égarement.

Hélas! l'ambitieux, sur le bord de l'abîme,
Le long du chemin des honneurs,
Passe indifféremment pour monter aux grandeurs,
Par les vertus ou par le crime,
Semant l'illusion, recueillant la douleur,
Et ne parvenant qu'au malheur.

L'ambitieux est sans patrie.
Que veut-il? dominer; où? n'importe le lieu.
En lui la piété n'est que l'hypocrisie;
Le pouvoir est son roi, son pays et son Dieu.
Lui-même il consume sa vie,
S'interdit les plaisirs, se dessèche le cœur;
Et de l'orgueil l'affreux génie,
Seul étend sur ses jours son feu dévorateur.
En d'imaginaires royaumes
Où n'est point de nature, où n'est point de printemps,
Il vit de l'avenir, il dévore le temps,
Fuit les objets réels, poursuit les vains fantômes,
S'élève malheureux, grandit humilié;
Et souvent, en secret, dans son âme flétrie,

Lorsqu'aux mortels il fait envie,
A lui-même il se fait pitié.

ɵɵɵɵɵ

De l'amante d'Oscar l'ambitieuse mère
A cessé de pleurer le héros valeureux,
Dont jadis elle était si fière;
Un soutien plus flatteur, un guerrier plus heureux,
Aspire à la main d'Ismalie;
C'est l'illustre Blondel, le sauveur généreux
Du souverain de la Neustrie.
Son rang est élevé, son nom est immortel;
Le roi Richard désire et presse l'alliance;
Berthe y voit le bonheur, Berthe y voit la puissance,
Sa fille est promise à Blondel.

ɵɵɵɵɵ

Les coursiers du soleil, vers un autre hémisphère,
Traînaient le char de la Lumière;
L'ombre s'étend sur le manoir.

Du sommet de sa tour, la noble jouvencelle
A vu fuir par degrés, de la voûte immortelle,
Les dernières clartés du soir.
Quel bruit soudain!... minuit sonne à l'horloge antique.
Elle tressaille, et jette un cri.
Le fantôme l'attend non loin du saint portique
Où le Ciel au malheur offre un pieux abri.
« — Oscar! dit la vierge à voix basse,
» T'aller joindre?... je ne le puis.
» Dans mes veines mon sang se glace.
» Saint-Lazare... l'hymen... tes traits... l'ombre des nuits...
» Non, ce n'est qu'au cercueil, Oscar! qu'il faut m'attendre.
» Quelques jours, et j'y vais descendre.
» De la nature humaine, oh! respectons la loi!
» Vivante, je ne puis t'entendre;
» Morte, je serai toute à toi. »

La nuit s'est écoulée, une autre lui succède.
Oscar appelle en vain la vierge du manoir;
L'amour en sa faveur vainement intercède.
Elle tremble d'agir, elle n'ose vouloir;

A son calme sans paix, à ses maux sans espoir,
Nul changement, aucun remède.

Au castel féodal Blondel est revenu.
L'infortunée, en son délire,
L'a souvent regardé, ne l'a point encor vu.
Mais, hélas! qu'apprend-elle! ô supplice imprévu!
A sa main le héros aspire,
Et son hymen est résolu.

Sa mère a prononcé; la sentence est formelle.
Quelle métamorphose en elle!
Jadis, la fille de Nesler,
Douce, attrayante et gracieuse,
Était l'idole de Saint-Paër;
Farouche maintenant, fantasque, impérieuse,
S'alarmant sans motif, s'irritant sans raison,
Elle est la frayeur du vallon.
De tout elle s'occupe, à tout elle s'oppose,
De vingt soins à la fois elle veut se charger,
Et croit, cherchant le trouble, appelant le danger,

Que la fatigue la repose.
Mouvemens superflus! inutiles travaux!
Aucun bruit, nuls efforts ne soulagent ses maux;
A ses douleurs jamais de pause.

❦❦❦❦❦

Du sein des célestes climats,
Dix fois l'astre du jour avait charmé la terre.
Ismalie, au castel, vers la croix funéraire
N'a point encor porté ses pas.
Mais que d'effroyables combats
Se livrent au fond de son âme!
Le généreux Oscar, victime de sa flamme,
Aux rives sombres descendu,
Pour elle à jamais s'est perdu;
Elle peut le sauver, le malheureux l'implore;
Et l'ingrate balance encore!

A l'hymen projeté, la dame du castel
Convie, avec éclat, les chefs de la Neustrie.

« — Vains apprêts! disait Ismalie;
» Je ne serai jamais l'épouse de Blondel.
» Oscar! à toi seul est ma vie.
» Qu'on ose me contraindre à marcher à l'autel,
» Soudain, bravant les lois de la nature entière,
» Dans l'horreur des tombeaux, dans la nuit du trépas,
» Oscar! je me jette en tes bras.
» Oui, si rien ne fléchit ma mère,
» S'il faut que l'hymen soit mon sort,
» Mes plans sont arrêtés : au caveau funéraire,
» Que l'amour s'unisse à la mort! »

⊙⊙⊙⊙⊙

Contre une masure isolée,
Non loin de la forêt, un soir, au bord de l'eau,
La malheureuse amante, au fond de la vallée,
S'est assise sous un ormeau.
Le ciel est envahi par un épais nuage,
Sous lequel en sifflant court le vent des hivers.
Ses longs cheveux épars, flottent au gré des airs.
Aucun voile importun ne couvre son visage.

Ismalie à ses pieds voit tomber le feuillage;
Et semble s'embellir des maux qu'elle a soufferts,
Comme la fleur qui croît sur les rochers déserts,
Et s'épanouit dans l'orage.

La noble vierge du manoir
Plus belle que jamais, là, seule sur la plage,
Ainsi chantait l'hymne sauvage
De l'amour et du désespoir.

I.

« Le cœur humain n'est pas de pierre,
» J'ai vu la pierre se broyer.
» Le cœur n'est pas de fer, j'ai vu le fer plier.
» Qui peut donc s'étonner, sur cette triste terre,
» Vallon au malheur consacré,
» Où le roc casse, où le fer plie,
» Que le pauvre cœur d'Ismalie,
» Par lambeaux, tombe déchiré!

II.

» Quand pour soi tout est mort, à quoi donc sert de vivre!
» Le tombeau, voilà le salut.
» Je courus vers Oscar, dès qu'Oscar m'apparut;
» Il partit, j'aurais dû le suivre.
» *Vivez!* me dit le monde; *et pour qui?* vœux confus
» D'indifférens et d'inconnus!
» *Exister pour la foule!* insultante ironie!
» Il n'est aucun but à la vie,
» Quand ceux qu'on aime ne sont plus.

III.

» Finis, ô de mes jours âpre pélerinage!
» Avec le genre humain qu'ai-je encor de commun!
» Pour moi, sur cette affreuse plage,
» L'amour et la mort ne font qu'un.

IV.

» Courez, brouillards épais, sous l'orageuse voûte!

» Déchaînez-vous, fiers ouragans!
» Rien n'attire mes yeux, rien n'agite mes sens;
» En moi l'ennui regarde, et le dédain écoute.
» Ici, plus loin, ailleurs, partout,
» Que la destruction s'apprête!
» Frappez, je ne crains aucun coup.
» Éclairs, que sur mon front votre feu se reflète!
» Ici-bas j'épuisai la coupe de l'effroi.
» Foudres! éclatez sur ma tête!
» Que m'importe! aujourd'hui, pour moi,
» Plus n'est ni terreur ni tempête. »

❂❂❂❂❂

Blondel, sous le bosquet, non loin était caché;
Il écoutait la jouvencelle.
Le chant cesse, il s'est approché.
« — Quoi! dit-il, si jeune! si belle!
» Livrer ainsi vos jours à d'éternels regrets!
» Toute peine a son terme; ah! souffrez qu'à jamais
» Blondel, amant tendre et sincère,
» Vous consacrant sa vie entière,

» Mette à vos pieds, en ce séjour,
» Tout ce qui des humains enchante l'existence :
» Dignités, richesses, puissance,
» Les honneurs, la gloire et l'amour. »

Prière superflue! éloquence inutile!
Ismalie est muette et demeure immobile;
Nul trouble n'agite son sein.
Son regard est perdu, sa pensée est absente.
Ainsi répond le roc à la vague écumante
Qui se brise à ses pieds en vain.

Après un long moment de silence et d'attente :
« — Pouvoir! dignités! gloire! honneurs!
» A répété la vierge; hélas! sur ces hauteurs,
» Perfides sommités, et région brûlante,
» De l'amour la fragile plante
» Sans air, sans sève, sans abri,
» Décolorée et languissante,
» Sèche et meurt sans avoir fleuri.

» Point d'amour, ici-bas, à qui cherche la gloire!
» Croyez-moi, fils de la Victoire!
» De l'homme, quels que soient ses vœux illimités,
» Le cœur est trop étroit pour deux divinités.
» Retournez aux champs de Bellone!
» Cessez de réclamer et ma main et ma foi!
» Je ne saurais être à personne;
» Non. Je ne suis... pas même à moi.

» — Que je renonce à vous, cruelle!
» Que je vous abandonne! ah! ne l'espérez pas.
» Je ne vous quitte plus, je m'attache à vos pas;
» Votre main m'est promise, et la sainte chapelle
» Bientôt de nos sermens va... » Mais la jouvencelle
Arrêtant le guerrier, se lève brusquement,
Et, d'un air plein d'égarement :
« — C'en est assez! suis-moi! dit-elle.
» Sous la voûte des cieux la Nuit roule son char.
» Viens! — Où donc? — Au tombeau d'Oscar.

» — Ciel!... croiriez-vous encor qu'au tertre funéraire,

» La mort puisse lever sa pierre?... »
La vierge l'interrompt. D'un œil sec, d'un ton bref,
Et, comme sortant d'un long rêve :
« — Ah! soit là, soit ailleurs, dit-elle : noble chef!
» Aux lieux où des humains la carrière s'achève,
» Que l'on soit quelque chose ou rien!
» Que la pierre des morts s'abaisse ou se relève!
» Qu'importe... venez!... Tout est bien. »

Berthe s'avance courroucée.
« — Quel langage! fille insensée!
» Assez de pleurs! Richard s'intéresse à vos jours;
» Au valeureux Blondel il veut vous voir unie,
» Et lui concède en dot le castel d'Heudicours (20).
» Sauveur du Roi, Blondel, l'orgueil des troubadours,
» Est l'idole de la Neustrie.
» Point d'absurdes refus, plus de folles douleurs.
» Richard veut à l'autel vous conduire lui-même,
» Et vous environner de l'éclat des grandeurs.
» Je connais Blondel, il vous aime;
» Ses vertus, s'il se peut, surpassent sa valeur;

» Il remplace Oscar dans mon cœur;
» Son grand nom vaut une couronne;
» Son amour promet le bonheur;
» Vous l'épouserez : je l'ordonne.

» — Ma mère! a répondu la vierge du manoir ;
» Quel que soit sur moi votre empire,
» Je dois... — Soumission : voilà votre devoir.
» Ma parole est donnée, il n'est plus rien à dire.
» — Mais je puis... — A Saint-Paër, il n'est qu'un seul pouvoir,
» Le mien ; ce mot doit vous suffire.
» — Hélas! si vous pouviez savoir!...
» — Je ne veux rien apprendre. — Oh ma mère!... — Silence!
» Ici de mes vieux jours votre hymen est l'espoir;
» Fille des preux! obéissance. »



CHANT XV.

La Piété.

Il est des malheureux : oui tel est, sur la terre,
Des destins l'arrêt redouté.
Mais Dieu près du malheur plaça la piété.
Appui consolateur de l'humaine misère,
En nos cœurs ranimant la foi,

Sublime piété! bienfaisante lumière!
Soleil de l'âme! lève-toi.

Avec toi nuls tourmens, pour toi nuls jours funèbres;
Sous ton abri divin, tout est vie et repos;
L'espace n'a plus de chaos;
L'univers n'a plus de ténèbres.
L'adversité vaincue, en vain lève sa faux;
Pleurer n'est plus souffrir, quand Dieu compte les larmes.
L'existence, à ta voix, allége ses fardeaux;
La tombe a ses clartés, et le trépas ses charmes.
O consolante piété!
D'un rayon d'immortalité
Tu dores de nos jours la chaîne appesantie;
Par toi la terre au ciel se lie;
Épurant nos plaisirs, tu charmes nos douleurs;
Et, versant comme à flots sauveurs,
Sur nos terrestres jours une céleste vie,
Ton souffle descend dans nos cœurs
L'air de l'immortelle patrie.

◈◈◈◈◈

Ismalie en sa piété
Tout entière se réfugie;
Mais une sinistre apathie
Vient, par l'insensibilité,
Égarant sa raison, briser sa volonté.
Telle qu'aux beaux jours de sa vie,
Elle a recouvré sa douceur.
Mais qu'elle s'agenouille et prie,
Saisie au même instant d'une horrible stupeur,
Sa langue s'arrête glacée.
Vainement voudrait-elle implorer le Seigneur:
En son esprit plus de pensée,
Plus de sentiment dans son cœur.

Du monde et des humains elle fuit la présence.
Tout est vide à ses yeux; tout est, pour elle, absence.
Ses jours sont une longue nuit;
Ses mouvemens, l'instinct; son calme, l'impuissance.
Ainsi la feuille tombe, ainsi le ruisseau fuit :
C'est le mouvement, c'est le bruit,
Hélas! ce n'est point l'existence.

Au vieux castel, déjà se prépare l'hymen
Et de Blondel et d'Ismalie.
La vierge, en sa froide inertie,
Semble tout observer et ne remarque rien.
En vain elle implora la pitié de sa mère,
Rien n'a fléchi son âme altière.
Se conformant à tous ses vœux,
N'opposant plus à Berthe aucune résistance.
Elle présente en elle un mélange douteux
Et de raison et de démence.
Victime vouée au silence,
Dans son accablement, dans sa docilité,
La mystérieuse beauté,
Sans facultés et sans souffrance,
A perdu jusqu'à la puissance
D'exprimer une volonté.

C'en est fait! de ses sens la terreur est chassée.
Oscar seul remplit sa pensée;
Et, comme un refuge sauveur,
Seul rend quelque force à son cœur.

Bientôt, qui l'eût pensé! d'Oscar de Romélie
Le fantôme manque à sa vie.
Oui! ce simulacre effrayant,
Venait d'Oscar, du moins, offrir la ressemblance;
Si l'horreur était sa présence,
Son abandon, c'est le néant.

Invoquant l'arbitre suprême,
Elle a repris sa fermeté.
En elle, soit délire ou désespoir extrême,
Revoir le spectre redouté,
D'abord fut un désir, puis une volonté,
Ensuite le devoir lui-même,
Puis enfin la nécessité.

Déjà des nuits la douzième heure
Sonne à l'horloge de Saint-Paër.
Tout repose au manoir. La fille de Nesler
Sort de sa paisible demeure.
Seule, en un silence profond,

Elle avance à pas lents ; sa marche est mesurée ;
Un voile blanc couvre son front ;
Telle s'offrait, jadis, la victime parée,
Qu'aux autels des dieux de terreur
Traînait le sacrificateur.

Au fond d'un long passage, une porte secrète
S'ouvre sur les fossés, vers les remparts du nord.
Là, parvenue avec effort,
N'ayant qu'un pas à faire, elle hésite et s'arrête.
« — Dieu ! si l'esprit du mal, se dit-elle en son cœur,
» Avait du noble Oscar pris la forme chérie ?
» Si, choisissant pour guide un fantôme imposteur,
» J'allais perdre à la fois et mon âme et ma vie?
» Éclaire-moi, juge sauveur ! »

La poterne était entr'ouverte ;
Au loin, en frémissant, elle étend son regard.
Aucun soldat sous le rempart,
La campagne est partout déserte.
Tout à coup le flambeau des nuits

Jette une brillante lumière.
Ses feux inattendus, d'un nuage sortis,
Tombant sur la croix funéraire,
Au pied du monument, à la vierge ont fait voir
Une ombre blanche, agenouillée,
Près de s'évanouir sous l'épaisse feuillée
Comme un dernier rayon du soir.

C'est Oscar; oui, c'est lui. Sur sa tête s'élève
Le fameux casque d'or, dont l'aspect, au Jourdain,
Mit tant de fois en fuite et Maure et Sarrasin.
A ses côtés brille son glaive.
Une croix rouge orne son sein.
Plus de panache noir. Des plumes gracieuses
Surmontant l'armet d'or du brillant paladin,
Retombent sur son front, blanches et vaporeuses,
Comme, à travers les airs, en un brumeux lointain,
Flottaient, dit-on, jadis, des sylphides d'Odin
Les écharpes mystérieuses.

Autour de lui, son manteau blanc,
Recouvrant une riche armure,

Dessine sa noble stature;
C'était du chevalier le costume vaillant;
Du fiancé c'est la parure.

En lui rien n'est terrestre, en lui rien n'est divin.
Le vêtement du paladin
Vient par son éclat même inspirer l'épouvante.
Son casque, reflétant les rayons purs du ciel,
N'est point le casque d'un mortel.
Sa croix rouge est comme sanglante.
De son glaive l'étrange acier
N'a rien, en son travail, du terrestre ouvrier.
Sa lance en fer est transparente;
Et les longs plis drapés de son manteau royal,
Par leur blancheur éblouissante,
Tiennent encor du sépulcral.

Ismalie, à grands pas, vers lui s'est avancée.
De son propre supplice elle semble pressée.
Le héros, à genoux près du signe sauveur,
N'a point remarqué sa présence.

Elle l'examine en silence.
« — C'est bien lui, se dit-elle, et non l'agent trompeur
» De quelque puissance ennemie !
» Non, je n'ai rien à craindre, il prie. »

Tout entière à lui se livrant,
Par un pouvoir magique, en sa sombre pensée,
Vers le spectre d'Oscar elle se sent poussée.
Mais en vain sur ses traits règne un calme apparent,
Elle ressemble, hélas! victime infortunée,
A la colombe fascinée
Qu'attire le reptile au charme dévorant.
Oscar a vu la jouvencelle;
Oscar avec transport s'élance au devant d'elle.
Cette fois il cache ses traits;
Du brillant casque d'or la visière est baissée.
« — Viens! s'est-il écrié, viens! ô ma fiancée!
» Ange sauveur! je t'attendais.

» —Oscar! oui, c'est moi-même.—Angélique mortelle!
» Généreuse Ismalie! idole de mon cœur!... »

La vierge l'interrompt. « — Cette heure est solennelle.
» Voici la croix du Rédempteur ;
» Là-bas est la sainte chapelle ;
» Plus loin, funéraire séjour,
» Des tombeaux est la sombre voûte.
» L'abîme nous regarde, et le ciel nous écoute ;
» Ici de grâce ! oh ! point d'amour ! »

De lugubres couleurs se revêt la nature.
Étranges, inconnus, sous la bruyère obscure,
D'impurs animaux se roulans,
Dressent leurs dards étincelans.
Du sol s'est exhalée une odeur sulfureuse.
Au loin mugit des vents l'haleine impétueuse.
Ah ! par un convulsif effort,
Cette plage mystérieuse
Semble vouloir fêter l'union monstrueuse,
Et de l'amour et de la mort.

« — Ismalie ! amante adorée,
» A repris le guerrier fougueux :

» L'amour n'offense pas les cieux.
» Non. Sur cette terre sacrée
» Il n'est aucun péril; qu'importent les horreurs
» De la nuit et de la tempête!
» Ne voyons que nous seuls; n'entendons que nos cœurs;
» Sois à moi! que rien ne t'arrête.
» Brille, éclair menaçant! sifflez, vents destructeurs!
» Oscar ne craint plus d'anathême.
» Chère Ismalie! au sein des désolations,
» Aux plus sinistres régions,
» Sous les foudres de l'enfer même,
» Partout je te dirai : *Je t'aime!* »

« *Je t'aime!* » O sort fatal! Ces doux et tendres mots
Sortent empreints d'horreur des lèvres du héros.
En leurs inflexions pénibles,
Les sons creux de sa voix, à peine intelligibles,
Semblent un cri lugubre échappé des tombeaux.
L'accent d'Oscar de Romélie
Pour la première fois a perdu sa magie.
Il s'arrête;... et, changeant de ton :

« — Ah! dis-moi donc aussi : *Je t'aime!*
» Poursuit-il avec passion ;
» Joins tes destins aux miens! sois un autre moi-même!
» Le ciel permet notre union.

» Du salut des Chrétiens vois ce pieux emblême!
» Sur nous il veille. Au nom de l'arbitre suprême!
» Je te le jure en ces saints lieux,
» Le ciel de notre hymen approuve le mystère.
» Cède enfin à ma voix! cède enfin à mes vœux!
» *Aime!* Un cœur sans amour est un printemps sans feux,
» Un œil sans mouvement, un soleil sans lumière ;
» *Aime!* c'est l'immortelle loi.
» *Aime!* c'est l'existence entière.
» *Aime!* et le ciel s'ouvre pour moi! »

Toujours ce mot d'affreux présages!....
Hélas! au sein des nuits, à la vierge adressé,
Toujours sur de funèbres plages,
Toujours sous un ciel courroucé,
Au bruit des vents et des orages,
Toujours ce mot est prononcé.

« *Aime!* » Les échos de là plaine,
Répétant, au sombre vallon,
Ce cri d'une voix surhumaine,
Semblent du vent des nuits avoir glacé l'haleine,
En imprégnant les airs d'un funéraire son.
Debout, près de la croix antique,
Sous son grand manteau blanc, le chef mystérieux
Lève son bras armé d'un acier fantastique,
Vers un ciel livide et brumeux.
Les bosquets, le vallon, l'église, la nature,
Et les cieux et la croix, comme adjoints à son sort,
Changeant au même instant d'aspect et de figure,
Ont pris du spectre et de la mort.

La douce vierge tremble, et pourtant dans son âme,
Où se livrent tant de combats,
Demeure encor, sublime flamme,
Ce dévoûment complet dans le cœur d'une femme
Donne seul l'exemple ici-bas.

Vainement sur ses traits la terreur est empreinte;

Pour Oscar faut-il s'immoler,
Elle y consent. « — Oscar! dit-elle, où dois-je aller?
» — Là, répond le guerrier, où la vie est éteinte,
» Où plus rien ne se reproduit,
» Où le mouvement cesse, où s'arrête la plainte,
» Où se perdent tous bruits, où finit toute crainte,
» Où règne l'éternelle nuit. »

Sa voix, semblable à la tempête,
Roulait sous un ciel en courroux.
« — Oscar! répond l'amante, Oscar! y serez-vous?
» — J'y serai. — Partons! je suis prête. »

Elle dit; et lui tend la main.
Le bras qui la saisit n'a nul pouvoir humain,
Et cependant ce bras l'entraîne.
Sous ses pas fuit le sol, que son pied touche à peine.
Par son funèbre attouchement,
Le spectre infortuné, là, sur la plage obscure,
A-t-il pu donc, en un moment,
Lui communiquer sa nature!

Auprès du bosquet ténébreux
Où repose d'Oscar la dépouille mortelle,
Le fantôme mystérieux
S'arrête un instant et chancelle.
Il regarde inquiet; il recule agité;
Comme si dans ces lieux funestes,
Passant devant ses propres restes,
Il dût frémir épouvanté.

Il reprend son essor... Mais en vain sa victime
Voudrait encor suivre ses pas :
Sa force l'abandonne... Etait-ce donc, hélas!
Une pause au bord d'un abîme!

« — O viens! s'écrie Oscar. Tu frémis... Justes cieux!
» Te repens-tu déjà de l'élan généreux?....
» — Non : répond l'amante timide;
» Mais sous un ciel sinistre, en un bois homicide,
» Mon ami! ce rapide essor,
» L'orage, notre hymen, toi, la main qui m'entraîne...

» Pardonne, hélas! je tiens encor,
» Je tiens de la nature humaine.

» — Ah! j'ai trop exigé de vous :
» A répliqué le chef d'une voix lamentable;
» C'est trop souffrir... Séparons-nous.
» Abandonnez Oscar au malheur qui l'accable.
» Que Blondel, à Saint-Paër, soit votre heureux époux!
» Soyez au monde!... Adieu... Pour nous point d'alliance!
» Oui, vous aviez raison... Ne changeons rien au sort.
» Que l'amour n'aille point où n'est plus l'existence!
» Que la mort reste avec la mort! »

Il dit, et s'éloignait. L'héroïne s'écrie :
« — A Blondel je serais unie!
» Moi l'épouse d'un autre!... Ah! ce mot m'a rendu
» Mon courage un instant perdu.
» Que de ma volonté, ta volonté s'empare!
» Demeure!... Ne me quitte pas.
» Mon sacrifice est fait. Que rien ne nous sépare!
» Ma vie est maintenant où règne le trépas;

» Le genre humain, pour moi, n'est plus... Guide mes pas.
» On nous attend à Saint-Lazare.

» — Vous m'aimez donc? » dit le héros.
Et d'un air suppliant il attend sa réponse.
« — Oscar! au monde entier, pour vous seul je renonce;
» Je vous suis jusques aux tombeaux;
» Que vous faut-il de plus?... — Deux mots.
» Ceux qu'un serment fatal... — Oscar! sur notre tête
» Ils attirent la foudre. — Et tu crains la tempête?
» Tu n'oses rien braver pour moi!
» — Rien braver!... Oscar! est-ce à toi
» De m'adresser un tel langage!
» Regarde autour de nous!... Où suis-je?...—En ces vallons,
» Près de moi, je le sens, doit fléchir ton courage.
» Oui, des regrets, un noir présage...
» — Moi, des regrets! Oscar, marchons. »

Elle dit; et l'infortunée,
Poursuivant son trajet, résignée à mourir,
Veut accomplir sa destinée.
Mais ses genoux tremblans n'ont pu la soutenir;

Au pied de la montagne, expirante elle tombe.
« — Oscar! dit-elle, je succombe.
» Je ne puis plus marcher; oui, trop tard, je le voi,
» Je suis sans force, je suis femme.
» Le corps ne répond pas à l'âme.
» N'importe! Je l'ai dit, Oscar! je suis à toi;
» Saint-Lazare aujourd'hui recevra ton amante;
» Tu m'y verras morte ou vivante;
» Entre tes bras emporte-moi! »

Au même instant comme saisie
Par le mystérieux génie
De la foudre et des ouragans,
La vierge se sent enlevée,
Telle qu'un grain de sable emporté par les vents.
De ses sens à demi privée,
Et les yeux éblouis par le feu des éclairs
Que lance tout à coup un nuage magique,
Il lui semble qu'au sein de la forêt antique,
Traversant, en oiseau, rocs, torrens et déserts,
Elle passe à travers les airs
Sur un tourbillon fantastique.

Bientôt enveloppé d'un long voile de deuil,
Le ciel, à ses regards, disparaît sous les ombres;
Et, couverte du blanc linceuil,
Elle se croit aux rives sombres.
La vierge vouée aux douleurs,
Vers Oscar, doucement, lève une main timide;
Mais sur d'impalpables vapeurs,
Sans corps, sans forme et sans couleurs,
Sa main s'égare dans le vide.
O ciel! qui donc l'enlève? et vers quel fatal bord
La transporte, en ses bras, le sinistre génie
Auquel elle a livré son sort?
Hélas! la tremblante Ismalie
Appartient encore à la vie,
Et, tout entière, est à la mort.

Soudain le fantôme s'arrête;
Et, sous les murs déserts d'un ancien monument,
Il la dépose doucement.
L'ouragan a cessé : la nature est muette.
« — L'autel d'Hymen est là... Le Ciel veille sur nous;
» Ne tremble plus! ô mon amie!

» Ton Oscar est à tes genoux. »
Il dit : la jeune fille, à cette voix chérie,
Entr'ouvre sa paupière... O supplice nouveau!
Quel épouvantable tableau!
Jadis un affreux songe offrit mêmes images.
Elle est sous les arches sauvages
D'un temple ruiné, sans voûte et sans abri.
De l'horreur, en son sein, elle étouffe le cri.
Au fond du parvis, devant elle,
D'ossemens entassés s'élève un noir monceau;
C'est là l'autel d'Hymen que, pour la jouvencelle,
A dressé l'homme du tombeau.

Sur ce lugubre autel, un immense squelette
Présente en chaque main douze cierges brûlans.
Au sein des clartés que projette
Ce luminaire à feux tremblans,
Des êtres presque humains, mais à forme incomplète,
Voltigent tronqués et sanglans.

Des sépulcres fermés se redresse la pierre.

Les hôtes des siècles passés,
Enveloppés du blanc suaire,
Se lèvent pâles et glacés.
Ils regardent Oscar d'un œil terne et farouche.
Debout sur leurs cercueils, sinistre est leur maintien.
Leur doigt sec et livide est posé sur leur bouche.
Ce sont les témoins de l'hymen.

De la nef et du chœur les voûtes écroulées
Laissent voir le dôme des cieux,
Parfois obscur, puis lumineux,
Que des vapeurs amoncelées
Traversent à flots orageux.
La forêt s'aperçoit par les larges crevasses
Des murs du temple ténébreux.
O surprise !... En dehors tout est frimas et glaces;
Du froid s'étend l'âpre rigueur;
Plus de verdure, plus d'ombrage;
Le terrain est sans plante et le bois sans feuillage;
Tout offre même aspect, tout a même couleur.
Hors des murs renversés de ces parvis gothiques,

Le givre hostile des hivers
Étincelle, aux feux phosphoriques
Roulés dans les brouillards que se poussent les airs.
A gros flocons la neige tombe;
Tout s'éteint, tout s'efface; et la nature en deuil,
Semblable aux spectres de la tombe,
Se couvre aussi de son linceuil.

Le vent s'est tu; l'air se condense.
Plus d'objets agités; partout complet repos.
Pas un être animé ne rompt l'affreux silence
Des ténèbres et des tombeaux.
Nul mouvement, nulle existence;
Rien qu'horreur, néant et chaos.
Comme le monument où se trouve Ismalie,
Comme l'amant sinistre aspirant à sa main,
Comme les témoins de l'hymen,
La nature entière est sans vie.

Entouré des fantômes blancs
Sortis du bord funèbre, Oscar de Romélie

Est aux genoux de son amie :
Mais il n'est plus couvert des mêmes vêtemens;
Il porte un noir panache; et, sous les plis mouvans
D'un manteau de couleur d'ébène,
Plus affreux que jamais, funéraire il ressort
Du sein de sa cour souveraine,
Comme le prince de la Mort.

Tout à coup des cloches funèbres
Ont retenti dans le lointain.
Parti du milieu des ténèbres,
C'est l'appel au lugubre hymen.
Hélas! que croit entendre, en ce vague tocsin,
La trop malheureuse Ismalie?
Le cri d'une victime aux pieds d'un assassin,
Et le long glas d'une agonie.

« — Prions! a dit Oscar; angélique beauté!
» Viens m'engager ta foi... Dieu n'est plus irrité.
» Ici plus de tempête, ici point d'anathèmes!
» Rien ne peut désormais te séparer de moi.

» Viens! voici l'autel; si tu m'aimes,
» Oscar pour jamais est à toi. »

Il dit; et de sa voix le charme irrésistible
A produit l'effet attendu.
Prosternée à l'autel auprès du chef terrible,
La douce vierge a répondu :
« — Oscar! je suis à toi; mon âme est résignée;
» Dispose de ma destinée!
» Non, tu n'appartiens point aux puissances du mal;
» Vers toi, même en priant, je me sens entraînée.
» Dicte le serment d'hyménée!
» Présente l'anneau nuptial! »

Elle dit; et ses yeux, au fond du sanctuaire,
Cherchent un ministre du ciel.
Une neige fine et légère,
Recommençant alors à tomber sur l'autel,
De vapeurs couvrait l'atmosphère,
Et voilait des flambeaux la tremblante lumière.
Soudain une figure, à membres élevés,

Mystérieuse, transparente,
Et sans forme précise, et sans traits achevés,
Indistincte et confuse, impalpable et mouvante,
Apparaît vaguement à l'autel ténébreux;
Tel, qu'au soir, un sombre nuage
Prend une forme humaine en traversant les cieux,
Puis se brise au vent de l'orage.

« — C'est le prêtre! s'écrie Oscar avec transport.
» — Lui! se peut-il! Oscar!... Regarde! c'est *la Mort;*
» Sur son trône elle attend sa proie.
» — Non : Ismalie. — Oscar! c'est l'ange du trépas.
» Contre l'autel ne vois-tu pas
» Les ailes noires qu'il déploie?... »

Elle s'interrompt brusquement.
Les squelettes humains du hideux monument
Se meuvent sous les pieds du prêtre;
Et leurs os font entendre un affreux craquement,
Tel que seront leurs bruits au terrible moment,
Où tous les morts devront renaître,
Aux cris du dernier jugement.

« — Oh! ne redoute nuls prestiges!
» Reprend le fiancé d'un accent solennel;
» Ne t'occupes point de prodiges
» Dont peut s'effrayer un mortel!
» Porte ton noble cœur au-dessus de la vie!
» La terre n'est plus ta patrie;
» Ame pure!... voilà le Ciel.

» — Oscar! lui répond Ismalie,
» Je suis faite aux terreurs, je vais l'être à la mort.
» Me voilà, tu m'aimes, je prie;
» Que Dieu dispose de mon sort! »

Elle dit : le héros saisit sa main glacée,
Et passant à son doigt la bague des époux :
« — Ismalie! ô ma fiancée!
» Prends l'anneau nuptial!... Il fut béni pour nous.
» Ne le quitte jamais qu'en un péril extrême,
» Et qu'à l'heure du désespoir;
» Dernier secours, divin pouvoir,
» C'est un don du juge suprême.
» Maintenant, poursuit-il d'un ton brûlant d'amour,

» Cède à mon ardente prière !
» Parle sans feinte et sans détour !
» Me livres-tu ta vie entière ?

» — Je te la livre,... pour jamais.
» — Et sans regrets? — Oui, sans regrets.
» — Un mot encore!... Achève. Ose, vierge fidelle !
» Me jurer tendre amour et constance éternelle! »
Ismalie hésite un moment;
Puis, d'un air plein d'égarement,
Mais d'un accent tranquille et ferme,
« — De mon supplice, Oscar! je vois enfin le terme,
» A-t-elle répondu : je me lie à ton sort;
» Je descendrai pour toi jusqu'au sombre royaume.
» Etre ou néant, homme ou fantôme,
» Que tu sois la vie ou la mort!
» Notre destin sera le même.
» Les mots tant désirés, les mots de l'anathème
» De ma bouche pour toi vont sortir sans effort;
» Je m'abandonne à toi... Je t'aime. »

Elle dit : l'église a tremblé.

Un long serpent de flamme a traversé la nue;
Et des tonnerres ont roulé.
O changement subit! merveille inattendue!...
Les funèbres vapeurs et les frimas glacés
S'évanouissent fantastiques.
Plus de tombeaux ouverts; plus de vents courroucés;
Plus de squelette humain; plus de flambeaux magiques;
La nef et ses arceaux, le temple et ses portiques
S'offrent entrelacés de guirlandes de fleurs.
D'un soleil éclatant les rayons enchanteurs
Ont éclairé l'enceinte obscure.
La nature a repris sa brillante parure,
L'azur du firmament son éclat radieux,
Le printemps ses parfums, et le bois sa verdure.
Au loin ont retenti des sons mélodieux,
Accord des harpes immortelles.
Ah! le temple mystérieux
D'archanges entouré, semble, aux amans fidelles,
Un portail ouvert sur les cieux.

Un nuage de pourpre, au fond du sanctuaire,
A couronné l'autel d'un dôme de lumière.

Tout est or et parfums. « — Regarde! ange sauveur!
» S'écrie Oscar : chère Ismalie!
» Je te dois l'éternel bonheur. »
Quel tableau! juste ciel!... Absous par le seigneur,
Là, sur un char d'azur, Oscar de Romélie,
Tel qu'un divin triomphateur,
S'élève heureux et fier vers la voûte éternelle,
Beau comme aux jours d'ivresse où la gloire fidelle
Le proclamant héros au sein de ses guerriers,
Laissait tomber sur lui ses rayons de lumière,
Immortalisait sa bannière,
Et couvrait son front de lauriers.

Un manteau de pourpre éclatante,
Le manteau des Césars, est, avec majesté,
Sur son armure éblouissante,
Autour de sa taille jeté.
Oscar s'offre à sa noble amante,
Plus étonnant cent fois, plus grand, plus merveilleux,
Que l'Alcide immortel des âges fabuleux,
Alors que s'élevant, sur le char du tonnerre,

Triomphant, il montait, le front ceint de lumière,
Prendre place parmi les dieux.

Le fameux casque d'or du fils de la Victoire,
Jette un éclat surnaturel;
Puis, en auréole de gloire,
Confond ses rayons purs dans les rayons du ciel.
Au-dessus de l'autel, et du milieu des nues,
Qui parle?... Oscar. «—Adieu! grâces te soient rendues!
» Chère épouse! les cieux s'ouvrent enfin pour moi,
» Et leur pardon!... je te le doi.

» Selon l'arrêt de Dieu, pour t'avoir dit, *Je t'aime!*
» Je devais, frappé d'anathème,
» Jusqu'à la fin des temps, déchiré de remords,
» En fantôme, ici-bas, errer parmi les morts;
» Cependant, pouvoir tutélaire,
» Tu pouvais me soustraire au malheur éternel....
» Mais, en entier, hélas! t'expliquer le mystère,
» M'était défendu par le ciel.

» Il m'était ordonné de t'accabler sans cesse

» Des deux funestes mots que m'arracha l'amour.
» Oui, de mon horrible tendresse,
» Je devais te poursuivre et la nuit et le jour.
» Pour terminer notre supplice,
» Vierge! que fallait-il? le complet sacrifice,
» Et de tes jours et de ton sort,
» Un dévoûment expiatoire
» Que nul siècle n'ait vu, que nul temps ne pût croire.
» Dans un temple lugubre, au funéraire abord,
» Il fallait que, sortis des lèvres d'Ismalie,
» Les deux mots que la mort adressait à la vie,
» Le fussent, aux autels, par la vie à la mort.
» Tu les a prononcés. Sauvé par son amie,
» L'heureux Oscar remonte où l'appelle son Dieu;
» Je t'attends, Ismalie! adieu. »

Des harpes du Seigneur la douce mélodie
Accompagne ces derniers mots.
Oscar a disparu; l'immortelle patrie
Accueille et fête le héros.
La fille de Nesler, du milieu des tombeaux,
Semble des cieux encore écouter l'harmonie.

Une voix lui répète : « — A ton Oscar unie
» Par un indissoluble hymen,
» Tu n'appartiens plus à la vie.
» La bague nuptiale est restée à ta main;
» Épouse! elle tient ton destin;
» Vierge! ta carrière est remplie. »

Ismalie a-t-elle entendu?...
Quels traits décomposés!... quelle pâleur mortelle!...
Grand Dieu!... sans mouvement son corps est étendu
Sur le marbre de la chapelle. *

* Ici se termine le manuscrit remis à l'Auteur par le vieillard inconnu dont la préface a fait mention.





ET DERNIER CHANT.

⋈

AMANS infortunés! enfans de la Neustrie!
Nobles victimes du destin!
Pour immortaliser vos noms, ah! du génie
Que n'ai-je eu le souffle divin!
Je vous quitte... Un soupir s'échappe de mon sein;

Regretter et gémir, hélas! voilà la vie.
Adieu, loyal Oscar! adieu, tendre Ismalie!
Ma voix n'a plus d'accent, ma lyre plus d'accord,
C'en est fait, ma tâche est remplie;
J'ai chanté *l'amour* et *la mort.*

Réveillant en mes vers, des annales antiques
Les souvenirs mystérieux,
O ville de Gisors! j'épuisai tes chroniques.
Muse des tableaux fantastiques!
Reçois à jamais mes adieux.

Mais qu'entends-je! une voix me crie :
« —Ton œuvre est incomplet, prends un dernier essor.
» Quelques efforts de plus! et ta course est finie;
» Poursuis!... que devint Ismalie?
» Saisis ta harpe, et chante encor!

» — Le puis-je! sur la fin de la douce victime
» Que frappèrent tant de malheurs,
» Le temps passé se tait; et, de ses nuits d'horreurs,

» Vainement j'ai sondé l'abîme.
» — Arrivés jusqu'à toi, d'âge en âge transmis,
» Poëte! n'est-il plus d'écrits?
» Prends les traditions anciennes;
» Leur charme naïf a son prix.
» — Il est vrai; mais, hélas! lumières incertaines,
» Leurs récits, souvent, sont douteux;
» Leurs rapports, mensongers; leurs assurances, vaines;
» Et j'ai reculé devant eux.

» — Poursuis! te dis-je, et sois sans crainte.
» — Qu'exigez-vous de moi! mon ardeur s'est éteinte.
» Je le sens, je n'ai plus de voix.
» Comment poursuivre!... je l'ignore.
» — N'importe! essaye. — Eh bien! j'obéis à vos loix.
» Ici, pour la dernière fois,
» O ma harpe! résonne encore! »

DERNIER CHANT.

Sur les coteaux de Saint-Éloi,
L'aube du jour pointait à peine.
Quel tumulte à Saint-Paër! quelle clameur lointaine!
Réveillée en sursaut, le cœur glacé d'effroi,
Berthe a porté ses pas à la tour du beffroi;
Quel spectacle pour une mère!
Sur l'étroit pont-levis du sombre bâtiment
Qu'un lugubre fanal éclaire,
Vers une voûte solitaire,
Un cortége sinistre avance lentement.
Olnézer le conduit. De longs crêpes vêtue,
Elle marche en avant; et, sur un noir brancard,
Non loin, Ismalie étendue,
Pâle, sans mouvement, sans voix et sans regard,
Comme par la tombe attendue,
A passé sous le vieux rempart.

Quatre femmes, courbant un front octogénaire,
Semblables aux *Nornes* * d'Odin,
Portent la funèbre litière,
Et tiennent un cierge à la main.
Leurs bras sont nus et secs; leurs figures, glacées;
Noir est leur vêtement, et difforme est leur corps.
Leurs voix, sinistres et cassées,
Murmurent le psaume des morts.

Des enfers la sombre pythie
Lève sur le brancard son magique flambeau,
Tel que la lampe d'un tombeau.
« — O ma fille! ô mon Ismalie!
» Dit Berthe épouvantée; en croirai-je mes yeux!
» Est-ce toi? — Noble chatelaine!
» C'est l'épouse d'Oscar qu'ici je te ramène;
» Répond l'oracle ténébreux.

» — Qui m'adresse ces mots? — La fille du Ténare.

* *Nornes.* C'étaient les Parques scandinaves.

» Berthe! Cette nuit, du castel,
» Ton Ismalie a fui. — Pour se rendre?... — A l'autel.
» Dans quelle église? — A Saint-Lazare.
»—Qui la guidait?—L'amour.—Et sur ce sombre bord,
» Quel époux l'attendait? — La mort. »

De la malheureuse victime
Berthe presse, en ses bras, le corps pâle et glacé;
Puis jetant sur l'oracle un regard courroucé:
» — Explique-toi, dit-elle : est-ce la main du Crime
» Qui de son existence a terminé le cours?
» — Nul ciseau n'a coupé la trame de ses jours;
» Ses yeux se r'ouvriront à la naissante aurore;
» Ton Ismalie existe encore.

»—Qui l'enleva?—Personne.—Et comment de ces lieux
» A-t-elle pu fuir sans obstacle?
» — Que t'importe! — Perfide oracle!
» Pourquoi ce noir brancard? cet appareil affreux?
»—Que t'importe!—D'où vient cette effroyable escorte?
» Pourquoi ces cierges? — Que t'importe! »

A ces mots, prononcés pour la troisième fois,
« — Berthe! ajoute Olnézer, d'une voix sépulcrale,
» Je viens t'éclairer, je le dois.
» A la chapelle féodale
» Tu veux unir ta fille au célèbre Blondel?
» Un autre époux déjà l'a conduite à l'autel;
» Elle a sa bague d'hymenée.
» Qu'elle a versé de pleurs, la pauvre infortunée!...
» Mais existe-t-elle?... oui. Est-elle au monde?.. non;
» Du livre des vivans on a rayé son nom.
» Ambitieuse mère!... Honneurs, titres, couronnes,
» Voilà tes rêves, tremble!... un spectre étend sa faux.
» Tu voudrais par ta fille être alliée aux trônes,
» Par elle tu l'es... aux tombeaux. »

Berthe a voulu parler... L'altière prophétesse
A sa lugubre suite en ces termes s'adresse :
« Éteignez vos flambeaux! et fuyez! » A l'instant
Au pied du vieux donjon l'obscurité s'étend.
Nul fanal ne brille au portique.
Autour du noir brancard, plus de funèbres feux.
Sous la tour disparaît le groupe satanique,

Comme une vision magique,
Ou tel qu'un songe douloureux.

⁂

La vierge du castel revient à l'existence.
Mais sur sa fuite étrange et ses tourmens secrets.
Sur son hymen nocturne au temple des forêts,
Sa bouche obstinément s'impose le silence.
Berthe en vain l'interroge; hélas! plainte, fureur,
Menace, reproche, prière,
Rien ne peut ébranler sa constance sévère;
Et le mystère, plein d'horreur,
Qu'elle voudrait cacher à la nature entière,
Reste enseveli dans son cœur.

Ses sermens d'hyménée à l'horrible chapelle
Ne lui semblent parfois qu'un rêve monstrueux.
Mais, palpable témoin, et talisman fidelle,
D'Oscar l'anneau mystérieux
Brille au doigt de la jouvencelle.

⁂

Aux combats succède la paix.
Philippe a vu Richard non loin du camp français.
Des monarques rivaux les mains se sont pressées;
Et pour les Neustriens un jour plus pur a lui.
La discorde jalouse a fui.
Les haines se sont effacées.
Le traité de Courcelle est signé des deux rois. (21)
Plus de batailles, plus de larmes.
Les deux héros, comme autrefois,
Sont redevenus frères d'armes.

Mais, hélas! que t'importe, ô vierge du manoir!
La discorde ou la paix, la France ou la Neustrie!
Se coucher sans dessein, s'éveiller sans espoir,
Traîner comme un fardeau chaque heure de la vie,
Repousser la pensée, ignorer le désir,
Soi-même être en tous lieux son funeste génie,
Se mouvoir au hasard, s'agiter sans agir,
Ne plus vivre et ne point mourir,
Quel sort!... C'est celui d'Ismalie.

A ses ambitieux projets

Berthe n'a rien changé : les plus brillans apprêts
Appellent la province entière,
Au fastueux hymen de la riche héritière.
Qui le croirait!... Au vieux castel
Où le désespoir la dévore,
Belle comme en son char est la naissante Aurore
S'élevant sur l'azur du ciel,
Chaque jour Ismalie aux regards de Blondel,
S'offre plus ravissante encore.

Étrange et bizarre destin!
Consumée en secret par une fièvre ardente,
La tendre et malheureuse amante,
Sent ses jours toucher à leur fin.
Son cœur palpite à peine, et sa vue affaiblie
Ne voit plus rien qu'objets confus.
Il semble que déjà son sang ne coule plus.
Ses maux ont desséché les sources de sa vie;
Et pourtant, sur ses traits rayonnans de beauté,
D'éclat, de fraîcheur, de santé,
Brillent les roses du jeune âge.

O talisman d'Oscar! serait-ce ton ouvrage!
La vierge ne t'a point quitté.

ooooo

Tandis que de Blondel le noble hymen s'apprête;
Sans s'opposer à rien, et sans rien projeter,
Ne paraissant rien redouter,
La fille de Nesler, dédaigneuse et distraite,
Regarde d'un œil sec et froid
Les préparatifs de la fête.
Qui pourrait pénétrer ce que son cœur prévoit!
Nul avenir ne l'inquiète,
L'anneau d'Oscar est à son doigt.

« — Que je m'en sépare! dit-elle,
» Et tous mes maux seront finis.
» Au nom du Tout-Puissant, Oscar me l'a promis.
» Oscar m'attend, Oscar m'appelle.
» Terre! que me font tes arrêts!
» Amante dévouée, épouse légitime,
» Je ne saurais trahir les sermens que j'ai faits;

» La mort est un devoir quand la vie est un crime.
» Dernier présent d'Oscar! talisman révéré!
» Par toi je vis en paix, j'ai compris ta puissance,
» J'attends de toi ma délivrance.
» Anneau sauveur! anneau sacré!
» Au jour du désespoir, dévoilant tes mystères,
» Tu me réuniras, hors du val des misères,
» Au noble époux que j'adorai »

∞∞∞

Ignorant sa nocturne fuite
A la chapelle des forêts,
L'ami du souverain anglais
Partout la suit, plus ne la quitte.
Mais par ses tendres soins il ne peut l'attendrir;
Sans trouble elle l'écoute, et le voit sans plaisir.
En vain autour d'elle il s'agite,
Impassible elle attend, muette elle obéit,
Ne le cherche ni ne l'évite,
Ne soupire ni ne sourit.

Quelquefois cependant, en son âme glacée,
S'élève une douce pensée
Comme un rayon consolateur.
« — Oscar! idole de mon cœur !
Se répétait la fiancée,
» Nulle femme jamais, amante comme moi,
» Ne fit ce que j'ai fait pour toi.
» Oscar! est-il une victime
» Dont l'entier dévoûment fût jamais mieux prouvé!
» Qui peindra ce que j'ai bravé!
» Mon amour t'a perdu, mais, réparant son crime,
» Mon amour aussi t'a sauvé. »

Quels seront les témoins de l'illustre hymenée?
Les deux Rois Philippe et Richard.
Tout est réglé, les lieux et l'heure et la journée.
A Gisors, sur un vieux rempart
Est une église révérée (22)
Où flotte des chrétiens l'étendard glorieux;

Pour fêter l'union de la vierge et du preux
Déjà l'enceinte est décorée.

« — O douce fille du castel!
» A dit Blondel à son amie;
» Pour nous de l'Hymenée on a paré l'autel.
» Vous acceptez ma main? — *Oui*, répond Ismalie.
» — Ainsi donc, tout entier à vous,
» A repris le héros fidelle,
» Je vais être enfin votre époux!
» — *Non*, lui répond la jouvencelle.

» — Mais au pied des autels, demain vous vous rendez?
» — *Oui*. — Tout m'annonce un sort prospère.
» — *Attendez*. — A mes vœux, ah! lorsque vous cédez,
» Serait-ce par contrainte? Et Blondel, loin de plaire,
» Serait-il haï! — *Non*. — Quels discours! quel mystère!
» Comment vous comprendre! — *Attendez!* »

Une aurore sombre et voilée
Se lève à l'horizon lointain,
L'épouse de Blondel à l'église appelée,
Au salon du manoir descend d'un air serein,
Le front chargé de pierreries.
Son éclat merveilleux éblouit le regard.
Quel luxe!... que de fleurs, d'or et de broderies!
Ce sont les présens de Richard.

Avec ravissement son époux la contemple,
Et d'espoir sent battre son cœur.
« — Viens! lui dit-il, marchons au temple
» Où je vais jurer ton bonheur.
» — *Regardez!* répond Ismalie,
» Lui montrant l'anneau d'or dont son doigt est paré.
» — Ah! sans doute pour vous cet objet est sacré,
» Reprend le fils de la Neustrie.
» C'est une bague. — *Regardez!*
» — Je n'y vois rien de plus; en vain je l'examine.
» — C'est l'anneau que je vous destine.
» — Est-ce un talisman? — Oui. — De grâce, répondez!

» Quand l'aurai-je? — A l'autel. — Sa puissance?... — Est divine
» — Et que promet-il? — *Attendez!* »

◈◈◈◈◈

Elle a quitté Blondel; puis, seule, avec sa mère,
A genoux elle tombe. « — Adieu!.... Sur cette terre,
» Où je dus, sans murmure, obéir à vos lois,
» Embrassez votre fille... une dernière fois!
» — Que veux-tu dire? ô ciel! — J'ai rempli ma carrière.
» — Tu te rends à Gisors, je vais suivre tes pas.
» — A Gisors!... — Tu n'oses poursuivre.
» Parle!... — Vous! me conduire!... oh! ne l'espérez pas!
» Où je vais, nul ne doit me suivre.

» — Quel discours! Songe à ton devoir!
» Le temple du Seigneur est paré pour la fête,
» La bague nuptiale est prête.
» — Ma mère!... Ah! cette bague est mon plus cher espoir;
» J'attends d'elle ma destinée.
» — Ma fille! aux autels d'Hymenée,
» Blondel va l'offrir... — Non. Il va la recevoir.

» — Lui !... — Sans doute. La matinée
» Semble annoncer en vain, une heureuse journée ;
» Ma mère ! on pleurera ce soir.

» — D'épouvante tu m'as saisie.
» — Pardon ! ma mère. Un mot de plus !
» Si quelque affreux malheur, quelques coups imprévus
» Venaient aujourd'hui même accabler votre vie,
» Ne m'en accusez pas, ma voix vous en supplie !
» De mes jours quel que soit l'essor,
» Ah ! promettez-le-moi ! qu'en votre âme attendrie,
» Retentisse long-temps encor
» Le nom de la pauvre Ismalie !

» — Pourquoi ces noirs pressentimens !
» D'où vient cet étrange délire !
» — Hélas ! je dois me taire. — On vient. Calme tes sens.
» A l'amour de Blondel accorde un doux sourire ;
» C'est le dernier effort que j'exige de toi.
» Demain de tes secrets il te faudra m'instruire ;

» Demain en ton cœur je veux lire.
» — Demain, ma mère!... Embrassez-moi. »

ಂಂಂಂಂ

Les deux époux, placés sur un char magnifique,
Ont pris la route de Gisors.
Quel appareil! Au bruit des clairons et des cors,
Ils volent vers le temple antique,
Où le Ciel doit bénir leurs nœuds.
Un cortége brillant de dames et de preux,
Les suit dans la forêt magique.

Rapidement traînés par deux coursiers fougueux,
Ismalie et Blondel, sous de vastes ombrages,
Disparaissent à tous les yeux.
L'aurore a fui. D'épais nuages
Ont couvert l'horizon d'un crêpe ténébreux;
Les airs se sont glacés; des vents impétueux
Comme des messagers à sinistres présages,
Traversent la plaine des cieux.

« — Guerrier! dit la vierge à voix basse,
» Pourquoi ces rougeâtres clartés?
» Des tourbillons de feu, par les vents emportés,
» Semblent des champs du ciel fendre l'immense espace.
» Autour de nous, tout est menace.
» Quel désordre croissant!... Les destins irrités
» Ici me devaient une place;
» J'y suis... C'est dans l'ordre. Ecoutez!
» Entendez-vous ces bruits, mugissant sur nos têtes!...
» Chef! vous êtes, à mes côtés,
» Dans la région des tempêtes. »

Non loin, à travers le taillis,
S'offrait la tour de Saint-Lazare.
« — Ah! calmez votre effroi! rassurez vos esprits!
» Répond le chef; bientôt, hors de ces bois maudits... »
Mais d'un air égaré, d'un ton sec et bizarre,
Elle l'interrompt : « — Mon effroi!
» Vous vous trompez, rien ne m'alarme;
» L'orage a ses beautés, et l'horreur a son charme;
» Au milieu d'eux, je suis chez moi.

» — Ismalie! ô ciel! quel langage!
» — Vous voulez être mon époux?
» Eh bien! connaissez-moi. Blondel, sur cette plage,
» Ma lumière est la nuit; mon élément, l'orage.
» Puis-je du sort commun appréhender les coups!
» Le sépulcre me rend hommage,
» J'ai vu la mort à mes genoux. »

Elle dit; des lueurs horribles
Eclairent la noire forêt;
Blondel, épouvanté, se taît.
Au loin, perçant les airs, bientôt des cris terribles
Joignent leur bruit sinistre au bruit des ouragans.
Une odeur sulfureuse, à souffles menaçans,
S'élève infecte et mortuaire.
Une chaleur soudaine embrase l'atmosphère.
La verdure rougie a des reflets sanglans.
Blondel a vu fremir ses coursiers écumans;
Il a senti trembler la terre.

« — Guerrier! reprend la vierge, arrètons-nous ici;

» Je crois avoir fini ma route.
» De ce temple chrétien voyez l'antique voûte !...
» Là, sous ce monument que les temps ont noirci,
» On nous regarde, on nous écoute.
» De grâce! menez-moi vers ces parvis déserts;
» Je les connais, ils me sont chers.
» Là s'élève un autel; là mon âme oppressée
» Ne priera point le Ciel en vain;
» Là vous recevrez de ma main
» La bague de la fiancée. »

Blondel a dompté ses coursiers,
Et le char rapide s'arrête.
Seul, éloigné de ses guerriers,
Le chef à Saint-Lazare, au sein de la tempête,
Jette un œil inquiet sur la tour d'Olnézer.
Mais l'héroïne de Saint-Paër,
Solennelle en son air, brillante en sa parure,
Marche d'un front serein sous la chapelle obscure,
Comme s'élève vers les cieux,
Sorti du fond glacé des tombes mugissantes,

Et le front couronné de palmes éclatantes,
L'élu des palais radieux.

« — Chef des preux! suivez-moi! dit-elle.
» Dans cette funèbre chapelle,
» Quels que soient leurs destins, deux cœurs peuvent s'unir;
» L'époux, vivant ou non, s'y montre amant fidelle;
» Ici, le mortel, sans mourir,
» Peut voir s'éteindre en lui la vie et la pensée;
» Là j'ai vu les cercueils s'ouvrir
» Pour fêter une fiancée.
» Mais qu'avez-vous! pourquoi pâlir!
» Approchez sans effroi! de leur tombe glacée ·
» Les morts ne doivent plus sortir.

» —Chère Ismalie! ô Dieu! quelle horrible démence!
» Songez qu'à votre sort mes destins sont liés.
» Vous n'êtes plus à vous. — Silence!
» Agenouillez-vous et priez. »
Puis la vierge, à ces mots, aux clartés de l'orage,
Sous les murs du vieux bâtiment,

A l'autel, où des vents vient se briser la rage,
Prosterne son front humblement.

Mais au sein des forêts, hors de l'enceinte obscure,
Des sifflemens aigus, des craquemens affreux,
Ont épouvanté la nature;
Le firmament se change en une mer de feux.
Jusqu'en ses fondemens tremble l'église antique.
Au loin, à travers le portique,
L'œil ne voit que désastre et bouleversement :
Tout est vapeur brûlante et long mugissement.
La terre, comme incendiée,
Semble, par le ciel foudroyée,
Aux jours du dernier jugement.

La vierge achève sa prière;
Et, du sein des terreurs, levant un front serein,
Jette un regard tranquille au fond du sanctuaire.
« — Étrange changement! dit-elle au paladin.
» Quand, la dernière fois, à cette même place,
» J'implorai le Maître des Cieux;

» Alors, autour de moi, tout était neige et glace;
» A mes yeux aujourd'hui, tout est chaleur et feux.
» Hélas! qu'importent à mon âme
» Les tableaux variés que présente le sort!
» Pour moi sombre inertie ou convulsif effort,
» Le froid ou le brûlant, les frimas ou la flamme,
» Chevalier! c'est toujours la mort.

» — Venez! fuyons! chère Ismalie!
» Répond le chef désespéré;
» Sous ces murs désastreux je crains pour votre vie.
» Sortons d'ici! — J'en sortirai,
» Interrompt froidement l'étrange jouvencelle;
» Mais qui peut savoir où j'irai!
» L'invisible m'attend, l'inattendu m'appelle.
» Le voici venu le grand jour
» Où pour moi des malheurs va fuir au loin l'orage!
» Ici, sans crainte et sans détour,
» Ma main en ce moment, peut vous offrir le gage
» Et de la mort et de l'amour.

» — Étrange, effroyable délire!

» Vous déchirez mon âme!.... » a repris le héros.
La vierge, attendrie, à ces mots,
Le regarde, tressaille, et, par un doux sourire,
Semble compâtir à ses maux.
Lui tendant une main tremblante :
« — Chevalier! lui dit-elle, ah! pourquoi le destin
» Vous fit-il désirer et mon cœur et ma main!...
» Vous méritiez une autre amante. »

Puis d'un son de voix enchanteur,
« — Blondel! plaignez mon sort! continue Ismalie;
» A tout ce qui m'aima j'ai porté le malheur.
» J'estime vos vertus, j'admire votre vie,
» Je voudrais être votre amie;
» Mais, au pied des autels, fussiez-vous mon époux...
» Je ne dois jamais être à vous.

» — Se peut-il! Que viens-je d'entendre!
» N'allons-nous pas au temple, où près de se former,
» Les plus doux nœuds?...—Hélas!... nul ne peut me comprendre;
» Je vous connus trop tard,... je n'ai pu vous aimer.

» Mais, ô Blondel! veuillez m'en croire ;
» Il me serait cruel de vous voir malheureux;
» Et chaque jour, pour vous, j'élève au Ciel mes vœux.
» Ah! si cette heure expiatoire
» Prépare à votre amour un moment douloureux,
» Chevalier ! soyez généreux !
» Ne maudissez pas ma mémoire.

» — Cruelle! a répliqué l'ami du prince anglais :
» Y pensez-vous!... moi! vous maudire!...
» O Dieu! qu'avez-vous dit! » — Ce que je devais dire.
» Maintenant je respire en paix ;
» Mes adieux au monde sont faits. »
Puis, retirant du doigt son talisman fidelle:
« — Vaillant guerrier! ajoute-t-elle ,
» Du Ciel sans murmurer subissant les décrets ,
» Acceptez ce présent d'une amante loyale.
» Brisant la barrière fatale
» Qu'élève entre deux cœurs le destin en courroux ,
» Il fut à moi, qu'il soit à vous!
» Voici ma bague nuptiale. »

La foudre avec fracas éclate en ce moment;
Le fond de l'église s'écroule;
Un tourbillon de feux glisse, serpente, roule,
Et vient envelopper l'antique monument.
A travers la vapeur fumante,
Où mugit en fureur l'ouragan des déserts,
Apparaît la forêt brûlante.
Telle qu'un gouffre immense, à gueule dévorante,
Elle semble engloutir jusques au champ des airs.
C'est le lac de feu des enfers.

O prodige! quittant sa bague précieuse,
Ce talisman dont le pouvoir
Conservait à ses traits leur beauté merveilleuse,
La jouvencelle du manoir,
Comme le marbre, inanimée,
Sous une arche tombée, au pied du saint autel,
S'offre au même instant à Blondel,
Non dans sa grâce accoutumée,
Non dans son doux éclat, mais dans l'état réel
D'épuisement et de souffrance,

De livide pâleur et de maux douloureux,
Dont la bague, par sa puissance,
Avait caché l'aspect affreux.

Blondel, aux feux de l'incendie,
Veut relever la vierge.... O mortelle terreur!
La fille de Nesler, étendue et sans vie,
A rejoint pour jamais l'idole de son cœur
Dans son immortelle patrie.

Blondel pousse un cri douloureux;
Pénétré d'horreur.... il se lève;
Et, portant sa main à son glaive,
Il appelle à son aide et la Terre et les Cieux.
Aux sombres bords près de descendre,
Sur le marbre avec rage il s'est frappé le front...
Mais nul être ne peut l'entendre,
Aucune voix ne lui répond.

Hors de l'église antique, en son transport farouche,
Il porte ses pas éperdus.
Le désespoir l'accable.... il ne se connaît plus....

Grand Dieu! Quel nom sort de sa bouche!
« — *Olnézer! Olnézer!* » O guerrier imprudent!
Garde-toi d'invoquer la fille du Ténare!....
Hélas! c'est déjà fait. L'écho retentissant
Des ruines de Saint-Lazare,
Portant, du sein des feux, son appel à l'enfer,
Répète : « — *Olnézer! Olnézer!* »

Cherchant de tous côtés la sombre prophétesse,
Au sommet de sa tour, Blondel est parvenu.
À ses cris de délire, à ses cris de détresse,
L'ouragan seul a répondu.
Mais, du plateau désert que frappe la tourmente,
Quel horrible spectacle à ses yeux se présente!
La forêt de Gisors, le fameux *buisson bleu*, *
L'orgueil de l'antique Neustrie,
En proie à la tempête, en proie à l'incendie,
N'est plus qu'un océan de feu.

Là, plane, entouré des Furies,

* Ancien nom de la forêt de Gisors. *Voyez* la note 18.

Le dieu des dévastations.
De leurs gouffres sortis, ses sombres bataillons,
Là semblent, dirigeant les flammes ennemies,
Parfois sous de noirs tourbillons,
Visibles un instant, dresser leurs fronts impies
Du sein des désolations.

Des arbres tout entiers, sur ces rives fatales,
Qne les vents arrachent, brûlans,
A travers les airs, vont, roulans
Comme des torches infernales.
Au nord, vers Éragny, sous des bois spacieux,
Etoient sept villes renommées.
Hélas! en ce moment affreux,
Comme sept bouches enflammées,
Les sept villes au loin, vers la voûte des cieux,
Vomissent sept fleuves de feux.
Sous les foudres tonnans des sinistres armées,
Aux regards d'un peuple éperdu,
La terre s'ouvre; et, consumées,
Les sept villes ont disparu (23).

De Blondel la raison s'égare;
Il se croit transporté par l'ennemi de Dieu,
Sur l'un des rochers du Tartare,
Dominant les étangs de feu.
De l'ouragan soudain l'indomptable furie
Rabat vers l'Orient les jets de l'incendie;
Et Gisors s'offre à ses regards
Au milieu d'un cercle de flammes.
Un long rideau brûlant l'enceint de toutes parts.
Ses églises, ses toits, ses tours et ses remparts,
Hérissés de soldats, de vieillards et de femmes,
De l'immense brasier reflètent les éclairs.
C'était la clarté des enfers.

Sur les murs élevés de la place guerrière,
Les troupes et le peuple, en foule réunis,
Font retentir l'air de leurs cris.
La cloche du beffroi sonne l'heure dernière.
Quel tintement!... le glas des morts.
Des rameaux embrasés parcourant l'atmosphère,
De flammes couronnent Gisors.

Une ardente vapeur enveloppe la terre;
Et, prêts à descendre au cercueil,
Du sommet des remparts élevant leur prière,
Les prêtres à genoux, en longs habits de deuil,
Entonnent l'hymne funéraire.

De la tour d'Olnézer, Blondel est descendu.
Il marche à pas pressés. O secours imprévu!
Alder, accompagné d'une troupe nombreuse,
A, de la forêt désastreuse,
Parcouru les brûlans chemins.
Tout entier à son chef, il le cherche, il l'appelle.
Une foule de paladins
Est aux portes de la chapelle.

« — Suivez-moi! dit Blondel, suivez-moi, chevaliers!
» Là, sous ces murs, elle est sans vie...
» —*Elle!* interrompt Alder, et qui donc?—Ismalie. »
A l'instant même, les guerriers
Ont franchi le seuil du portique.
Ils traversent la nef antique;

Dieu! qu'aperçoivent-ils sur l'autel révéré
Du monument sombre et barbare
Que les flammes ont dévoré?
La Sibylle de Saint-Lazare.

Seule, debout, semblable au spectre de la mort,
En de noirs vêtemens, livide, menaçante,
D'un fond de feux elle ressort.
Mais, pendant la tempête, ô nouvelle épouvante!
De l'amante d'Oscar le corps a disparu.
Jusqu'à l'autel sacré Blondel est parvenu.
Là, saisi d'horreur, il s'arrête.
Organe des enfers, oracle des tombeaux,
Levant sa magique baguette,
Olnézer lui parle en ces mots :

« — Aux ruines de Saint-Lazare,
» Écoute-moi, guerrier français!
» Ma main, portant la foudre, embrasa ces forêts;
» Je suis la fille du Ténare.

» Entends l'ouragan destructeur,

» A ma voix déchaîné, ravager la Neustrie!
» La tempête sert ma fureur;
» Des forfaits je suis le génie.

» Quel triomphe éclatant! Sur ce funeste bord,
» Aux éclats du tonnerre, aux feux de l'incendie,
» Ma rivale, mon ennemie,
» Ma victime a fini son sort.
» Sa carrière est complète. A l'horreur de sa vie,
» Il fallait l'horreur de sa mort.

» Le Ciel à tes vœux fut contraire.
» Quel couple s'est rejoint! l'amour et le trépas.
» Fils des preux! ne m'approche pas!
» Ismalie a quitté la terre,
» Mais sa dépouille funéraire
» Ne sera pas vue ici-bas.
» Ne m'interroge point sur ce nouveau mystère!
» Des destins s'accomplit la loi.
» Par moi tout commença, tout va finir par moi.
» J'ai vu vivre la mort, et parler la poussière.
» Sors du temple, ou malheur à toi! »

Entre elle et les guerriers, à ces mots prophétiques,
S'écroulent les arches antiques
Soutenant de la nef le dôme délabré.
Un épais tourbillon de fumée et de poudre
S'élève du parvis comme un voile sacré,
Aux bruyans éclats de la foudre.

La prophétesse des forêts,
Aux yeux de la troupe guerrière,
Sous les murs écroulés, au fond du sanctuaire,
Est disparue et pour jamais.

SUITE DE L'ÉPILOGUE.

Gisors n'éprouva point l'affreux sort des sept villes.
Par ses grands souvenirs, à jamais immortel,
Dans sa belle vallée aux rivages fertiles,
Gisors fut protégé du Ciel.

Que devint Olnézer?... La fille du Ténare
Ne rendit plus d'oracle aux murs de Saint-Lazare.
Le Ciel de ses forfaits termina-t-il le cours
Sous les débris fumans de la chapelle impie?
On l'affirma long-temps, on l'ignora toujours.
Ni le corps d'Olnézer, ni le corps d'Ismalie
        Ne descendirent au tombeau.
Oscar, au vieux castel, dort seul en son caveau [21].
        Sa fidèle et plaintive amie,
        Constamment victime du sort,
N'eut point auprès de lui de place dans la vie,
        Et n'en a pas eu dans la mort.



Notes historiques.

(1) *Du fier Richard de la forêt.*

« En l'an 1137, la Neustrie formilloit en séditions, » principalement le Vexin-Normand. Richard de la Forêt, » fortifié dans le château de Saint-Paër, ravageait tous les » jours ses voisins. Ne pouvant supporter davantage son » procédé, ils se liguent; et un jour, comme il étoit sorti » à la picorée, ils brûlent ses hameaux. Ce que voyant » de loin Richard, il retourna bride, et fut tué dans le » combat d'un coup de lance. Lors, les vainqueurs qui » tenoient le parti du duc Eustache, (fils d'Estienne de » Boulogne roi d'Angleterre) assiégèrent le château, et » sommèrent la garnison de se rendre; ce qui fut refusé. » Mais après avoir veu le corps de leur seigneur jeté tout » à dessein au pied des murs, les assiégés composèrent,

» et rendirent la place » (Extrait de l'*Histoire générale de Normandie;* par Gabriel Dumoulin).

(2) « *C'est le vieux Castel de Saint-Paër.* »

Le château actuel de Saint-Paër fut rebâti, il y a environ deux cents ans, sur l'emplacement de l'ancien. Ses plus modernes constructions datent de la fin du règne d'Henri IV; ses premières tours (qui n'existent plus) furent élevées il y a plus de mille ans. Il est environné d'une double enceinte de fossés, sur lesquels il y avait autrefois plusieurs ponts-levis. Le château a de grands souterrains; sa cour d'honneur, qui est très-vaste, est voûtée; et l'on voit qu'il a soutenu des siéges, au temps où il était *place forte.*

La chapelle de Saint-Paër, bâtie contre le château, est d'une grandeur peu commune; elle peut contenir quatre à cinq cents personnes. Elle a, comme une petite église, son clocher, sa nef, son chœur, ses caveaux funèbres, et sa sacristie. Sa construction est fort ancienne. Les poutres travaillées et les sculptures antiques qu'on y voit, offrent des figures, des emblèmes et des armoiries du siècle de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion et de François I[er]. Cette chapelle est dédiée à Saint-Paterne, qui y fit des miracles; en voici un entre autres que toute la contrée connaît et raconte :

Saint-Paterne guérissait les lépreux, et les pestiférés; en outre, il préservait le pays de la grêle et des tempêtes. Or, il arriva une année que la province entière se vit ravagée par des maladies épidémiques : chaque jour il accourait en pélerinage à la chapelle de Saint-Paër, une foule de personnes attaquées de la fatale contagion; et le seigneur châtelain voyait ses avenues, ses cours et son parc, convertis en enceintes d'hopital. Le spectacle était à la fois hideux et funeste; il prit le parti de faire fermer aux pélerins, ses cours, ses grilles et sa chapelle. Quel désespoir pour la contrée! les malades d'alentour vont trouver un curé voisin; et, l'ecclésiastique bravant le pouvoir, les menaces et la colère du suzerain, rassemble en procession tous les pestiférés. Lui-même, à leur tête, la croix et la bannière en main, se dirige vers Saint-Paër. O surprise!... La grande porte de la chapelle est murée, et les petites portes latérales clouées, verrouillées, et fermées par des barres de fer scellées dans le mur. Le curé ne perd pas courage : il s'agenouille en dehors de la chapelle ainsi que toute sa procession; il implore Saint-Paterne,.... et à l'instant la grande porte murée s'écroule, toutes les petites portes s'ouvrent d'elles-mêmes, les mourans se précipitent dans l'enceinte défendue, et tous en ressortent guéris. Le châtelain vit le miracle, en loua Dieu lui-même, et ne défendit plus l'entrée de la sainte chapelle.

A l'époque où Richard Cœur-de-Lion reconquit la Normandie sur Philippe-Auguste, Saint-Paër était encore

une petite citadelle. Quelques jours avant la bataille de Courcelles, Philippe-Auguste s'en empara presque sans résistance. Il y séjourna un instant; plus tard, selon une vieille chronique, les deux grands monarques rivaux y eurent une assez longue conférence, et y arrêtèrent les bases du traité de Courcelles.

On voit dans un des salons du château, une tenture assez remarquable; en voici l'historique : « Louis XV, » étant venu chasser dans la forêt de Gisors, avec le » prince de Conti, se trouva un instant écarté de sa suite. » Il faisait très-chaud, et il avait une soif ardente. Le » château de Saint-Paër, bâti sur une éminence, au » milieu d'une vallée, s'offrit tout à coup à ses yeux; il » s'y dirigea suivi de quelques seigneurs qui ne l'avaient » point quitté. La châtelaine d'alors reçut Sa Majesté » avec transport. Elle s'occupait en ce moment de meu- » bler ses appartemens. — Comment décorerez-vous ce » second salon? lui dit le Roi. — Sire, le premier étant » boisé, je compte acheter pour celui-ci quelque riche » tapisserie. —*Je m'en charge*, reprit Sa Majesté. Et quel- » que temps après, la dame de Saint Paër reçut de la » part de Louis XV une superbe tenture des Gobelins, » c'est celle qui s'y trouve encore; elle a conservé tout » son éclat et toute sa fraîcheur. »

S. A. R. le duc de Bourbon, prince de Condé, vint chasser à Saint-Paër, en 1823; il parut en admirer beaucoup le château et les dépendances.

Les diverses histoires de la Normandie, font souvent

mention des *Sires de Saint-Paër.* « Parmi les seigneurs » du Vexin-Normand qui s'empressèrent de marcher à » la conquête de l'Angleterre, sous la bannière de Guil- » laume-le-Conquérant, on distinguait le sire de Saint- » Paër » (*Notice historique sur les Andelys*, page 23; par M. G. de La Rochefoucauld). C'étaient de puissans Bannerets, du temps des Bayard et des Duguesclin. M. de Marchangy cite leurs noms dans *Tristan le voyageur.* Saint-Paër fut érigé en marquisat.

MADAME, duchesse de Berry, visita Saint-Paër, en août 1825. Ci-joint est le récit de la fête qui y fut donnée à S. A. R. Ce récit est extrait des journaux du temps. Les personnes qui furent témoins de cette belle journée, trouveront la description fort au-dessous de la réalité; mais la bien peindre, était impossible.

« Le 1er août 1825, S. A. R. MADAME, après avoir » visité la ville de Gisors, arriva vers deux heures au » château de Saint-Paër.

» MADAME se retira quelques instans dans ses appar- » temens. La vue du parc parut lui plaire, mais ce qui » dut l'étonner, en sortant d'une foule enthousiaste, ce » fut la profonde solitude des jardins. Des fenêtres du » salon qu'elle venait de quitter, et qui donnait sur les » cours et les avenues, elle avait vu toute la population » de la contrée accourue pour la saluer de ses acclama- » tions. Quel contraste du côté du parc! on n'y voyait » errer personne; partout le plus profond silence, et pas » l'apparence d'une fête.

» Vers quatre heures, la princesse reposée des fatigues » de la matinée, sortit de son appartement. Les fenêtres » du grand salon où elle se rendit, étaient fermées avec » soin du côté des jardins, et les apprêts de la fête ne » pouvaient y être vus.

» A quatre heures et demie, S. A. R. fut priée de vouloir bien descendre dans le parc. MADAME y consentit ; » les portes du perron s'ouvrirent ; et un spectacle inattendu qui parut l'enchanter, vint frapper ses regards.

» Plus de six cents personnes élégamment costumées, » comme dans le ballet d'*Aline*, en bergers et bergères de la Provence, remplissaient le parc sur tous les » points, dans toutes les percées, sur toutes les hauteurs » et dans toutes les directions. Ces essaims de bergers divisés par groupes, comme au grand Opéra, ou plutôt » comme dans les bocages d'Idalie, dansaient en rond de » toutes parts sur le gazon, aux sons brillans d'une musique militaire cachée sous les bosquets. Chaque bergère avait un bouquet à la main, chaque berger un drapeau blanc.

» S. A. R. parcourut lentement les routes de cette » nouvelle Arcadie ; elle souriait avec sa grâce accoutumée » aux acclamations des bergers qui, sur son passage, » n'arrêtaient parfois un instant leurs danses animées, » que pour saluer de leurs cris, de leurs fleurs et de » leurs drapeaux, l'auguste mère du nouvel Henri.

» Tout à coup, d'un pavillon élevé sur la pelouse, » sortit à la rencontre de MADAME, un groupe élégant de

» bergères, composé en partie des jeunes dames de Gi-
» sors. L'une d'entre elles s'avança vers S. A. R. et, lui
» présentant une simple rose, lui adressa les vers suivans :

« O vous qu'avec transport accueille ce rivage!
» Princesse! acceptez cette fleur;
» Ce n'est que le don du village,
» Mais du moins c'est l'offre du cœur.
» Ah! sur nos plages fortunées,
» Astre charmant des temps heureux!
» Avec quels destins merveilleux,
» Sont en rapport vos destinées!
» O favorite du Seigneur!
» Une femme, aux jours de clémence,
» Vint donner au Monde un sauveur...
» Vous en donnez un à la France.

» MADAME, quittant le pavillon, descendit sous les
» allées tournantes d'un bois épais, où une hutte, de la
» forme la plus pittoresque, construite en vieux saules,
» et toute garnie de mousse et de verres de couleurs, vint
» attirer son attention. Une foule de bergers et de ber-
» gères en sortaient; deux d'entre ces dernières chan-
» tèrent à son Altesse-Royale les couplets suivans :

I.

» Dans cette nouvelle Idalie,
» Que votre aspect vient enchanter,

» Voyez cette foule attendrie,
» Sous vos pas se précipiter!
» En ce beau jour, notre contrée,
» Croit renaître aux temps fabuleux,
» Où vous êtes, nouvelle Astrée!
» L'âge d'or redescend des cieux.

II.

» Des jours de la chevalerie,
» Nous évoquons les chants d'amours.
» Voici, des temps de courtoisie,
» Les pâtres et les troubadours.
» Retentis, ô lyre inspirée,
» Du vieux barde et des anciens preux!
» Où vous êtes, nouvelle Astrée!
» L'âge d'or redescend des cieux.

» S. A. R. marchant de surprises en surprises, et laissant à la multitude ravie le temps de contempler ses traits, se dirigea vers un temple grec élevé comme par enchantement, dont les colonnes étaient entrelacées de guirlandes de fleurs, et dont l'aspect tenait en quelque sorte de la féerie*. Douze enfans costumés en *petits chaperons rouges* formaient une haie le long de l'allée qui montait au temple. Leur chef, jeune fille du même âge

* Ce temple, bâti exprès pour la fête, ne venait que d'être achevé.

» et de la même taille, se tenait à l'entrée du temple, » entre deux hommes armés, immobiles et d'une haute » stature. La petite gardienne du monument en ouvre les » grilles à l'aspect de la princesse, et lui chante les vers » suivans, en lui montrant son buste élevé sous le dôme :

» Entrez, fille des souverains !
» Sous ce monument solitaire,
» Jusqu'à ce jour nuls pas humains,
» N'en ont encor foulé la terre.
» Ah ! souffrez que là sous nos yeux,
» S'élève une image adorée.
» Entrez ! et le sol de ces lieux,
» Devient notre enceinte sacrée.

» MADAME, vivement émue, embrassa la jeune cantatrice, entra dans le temple ; et sous ses colonnes à jour, » un coup d'œil vraiment magique s'offrit à elle. Au » pied du monument, plus de deux cents bergères élevaient toutes à la fois leurs bouquets vers elle, tandis » que plus de deux cents bergers agitaient dans les airs, au » milieu d'elles, leurs chapeaux de paille garnis de rubans, et leurs drapeaux blancs semés de fleurs de lis » d'or. Pendant ce même temps, la musique militaire » jouoit les airs chéris de la France ; et les cris mille fois » répétés de *vive le Roi*, *vivent les Bourbons*, *vivent nos* » *Princes*, *vive Madame!* retentissaient de toutes parts.

» En ce moment, le principal du collége de Gisors » s'avança au pied du temple, et, du milieu des bergers

» qui l'entouraient de leurs fleurs et de leurs drapeaux,
» il fit entendre le chant suivant :

I.

» Accueillez nos chants et nos vœux !
» Fille des Rois ! noble princesse !
» Daignez prendre part à nos jeux !
» Écoutez nos cris d'allégresse !
» Sur ces rives, l'élan du cœur
» Vous précède, vous environne ;
» Votre présence est le bonheur,
» Notre amour est votre couronne.

II.

» Saint-Paër, sous son ancien rempart,
» Reçut jadis, avec ivresse,
» Et Philippe-Auguste et Richard,
» Et les nobles fils de Lutèce.
» Vieux souvenirs ! en notre cœur,
» Pour vous aujourd'hui plus de places !
» Dignités, victoires, valeur,
» Tout disparaît devant les grâces.

» Après ce chant, les acclamations redoublèrent. Les » prestiges du lieu, le beau ciel qui présidait à la fête, » l'élégance pastorale des groupes du vallon, la musique » guerrière qui accompagnait les chants, le parfum des » fleurs qui décoraient le temple, et surtout la grâce

» inexprimable de la princesse, tout avait porté jusqu'au » délire l'enthousiasme de la foule.

» Au milieu du temple, au bas du buste de S. A. R., » étaient gravés ces vers.

» Les nations des temps antiques
» Élevaient leurs temples brillans,
» Aux divinités poétiques,
» Dont les noms inspiraient leurs chants.
» Les Muses, les Vertus, les Grâces, et la Gloire,
» La Justice, la Piété,
» La Bienfaisance, la Bonté,
» Avaient chacune, à part, un temple de Mémoire.
» En un seul monument ici,
» J'ai voulu les réunir toutes;
» Elles y sont; car, sous ces voûtes,
» Est la duchesse de Berri.

» La princesse attendrie, sortit du temple; et, sous une » vaste rotonde de grands arbres ornés de trophées et de » drapeaux blancs, elle se vit environnée tout à coup » d'un grand rond de deux cents bergers et bergères qui, » se tenant par des chaînes de fleurs, criaient tous à la » fois, *vive* MADAME! et dansaient autour d'elle, aux » sons éclatans de l'orchestre militaire, qui jouait l'air de » *vive Henri IV*.

Les chaînes fleuries qui arrêtaient les pas de S. A. R. » dans ces lieux tout poétiques, ayant été brisées, » MADAME aperçut devant elle un tableau digne des-

» pinceaux du Poussin. Sur la rivière qui traverse le » parc, s'offrait une barque en forme de conque ma- » rine toute pavoisée de drapeaux blancs et surmontée » d'un riche pavillon de pourpre à colonnes d'or. La na- » celle était attachée au rivage par des guirlandes de » fleurs que tenaient les dames de Gisors et des châteaux » voisins.

» — *Ce sont les fictions de la fable mises en action*, » dit une des personnes de la suite de MADAME.

» — *C'est une œuvre de la baguette des fées*, répétèrent » une foule de voix.

» A la tête des cent bergères distinguées qui entou- » raient la nacelle, trois batelières chantèrent en trio, » suivi d'un chœur, les vers suivans :

I.

» Vous, parmi nous! fille des Rois!
» A toi, Saint-Paër! gloire immortelle!
» Ah! daignez, écoutant nos voix,
» Descendre dans notre nacelle.
» Simples bergers de ce séjour,
» O combien faible est notre hommage!
» Rien que les chants du troubadour,
» Rien que la barque du rivage.

II.

» Ah! désormais nos vœux ardens,
» Vont du moins vous suivre sans cesse.

» Ici, nos cœurs, à tous momens,
» Rappeleront notre princesse.
» Et, vers vous, nos hymnes d'amour,
» S'élèveront sur cette plage,
» De la harpe du troubadour
» Et de la barque du rivage.

» A ces simples chants, l'émotion de MADAME parut » extrême. Elle adressa les paroles les plus gracieuses et » les plus touchantes, aux personnes qui l'entouraient. » Puis elle se plaça dans la nacelle, avec M[me] la duchesse » de Reggio, M[me] la comtesse de Bouillé; et le pilote » prit les rames.

» Les bords de la rivière étaient garnis des deux côtés » de bergers et de bergères; les uns levaient vers » S. A. R. des drapeaux blancs, les autres, des couronnes » de fleurs; et, sous cette voûte poétique, la princesse des- » cendit la rivière au milieu des cris de l'enthousiasme » que ne pouvait couvrir le bruit de la musique guerrière.

» Débarquée sur le rivage, elle parcourut le fond du » parc, vallon charmant, alors tout couvert de rondes et de » danses. Elle s'arrêtait à chaque pas pour jouir des vues » et des effets magiques de ce nouveau *Tempé* : c'était le » second acte du ballet d'Aline, en réalité, et sur une » scène immense : la princesse en fit la remarque.

» Parvenue au sommet d'une montagne que surmon- » tait un pavillon chinois, S. A. R. s'assit, et consentit à » passer la revue de l'armée villageoise. Aussitôt les six » cents bergers et bergères défilèrent deux à deux devant

» elle, enseignes déployées, au bruit d'une marche mili-
» taire. Ils s'avançaient, divisés par bataillons que précé-
» dait le grand drapeau de la ville, du bourg, ou du
» village auquel chaque bataillon appartenait. Ces grands
» drapeaux avaient tous leurs couleurs, leurs armoiries,
» ou leurs devises particulières. Chaque berger courbait
» devant la Princesse son petit drapeau, chaque bergère
» jetait à ses pieds son bouquet.

» Une salle de bal champêtre attendait S. A. R. Elle
» s'y rendit, et y daigna danser la première contredanse.

» Il était sept heures, MADAME rentra au château où
» un grand dîner fut servi. Le soir, le parc et le château
» furent illuminés en verres de couleurs ; la princesse se
» promena au milieu de la foule ravie, avec cette bien-
» veillance affable qni l'a rendue partout l'amour des
» Français ; puis elle remonta dans les salons, où elle
» voulut bien ouvrir le bal.

» Le souvenir de cette fête ne s'effacera jamais en Nor-
» mandie, du souvenir de ceux qui en ont été les heureux
» témoins.

» Le lendemain, 2 août, S. A. R. MADAME entendit
» la messe à la chapelle du château, après avoir déjeûné.
» Puis elle daigna remettre à M. le vicomte d'Arlincourt,
» une boîte ornée de son portrait.

» Mais le passage de la princesse est toujours marqué
» par des bienfaits : elle laissa pour les pauvres de la
» contrée une somme d'argent considérable, et promit
» d'envoyer à la paroisse une Sœur d'école dont elle

» paierait l'établissement ; ces promesses ont été remplies ;
» et le nom chéri de la duchesse de Berri est à jamais
» béni dans la contrée. »

(Extraits réunis du *Moniteur*, du *Constitutionnel* et de plusieurs autres journaux d'août 1825).

(3) *Non loin coule la Levrière*

La Levrière prend sa source dans les montagnes, à quelques lieues de Saint-Paër, et se jette dans l'Epte auprès de Gisors. Les uns disent que son nom lui a été donné à cause de la rapidité de sa course ; d'autres prétendent qu'un lévrier mourant de soif, après une longue chasse, se mit à gratter la terre avec ses pattes, que son maître, étonné, l'aida à creuser le sol, et qu'une source en jaillit à l'instant ; le ruisseau se grossit ensuite en descendant de la montagne. Il se forma peu à peu un lit, et fut nommé *la Levrière*. M. le comte Anatole de Montesquiou, connu par de charmantes poésies, a chanté cette jolie rivière qui traverse le parc de Saint-Paër. Voici les vers qu'il lui a adressés.

« Charmant ruisseau ! vous fuyez cet ombrage,
» Et ce vallon protégé par les cieux,
» Comme si l'on pouvait être ailleurs plus heureux.
» Vous avez tort de quitter ce bocage,
Et ces bords paisibles et purs.
» Imprudent ! vous courez aux cités d'où j'arrive !...

» Ah ! pendant vos succès futurs,
» Vous regretterez cette rive,
» Et ces rochers déserts, et ces antres obscurs.
» Sans retour, onde fugitive !
» On vous voit renoncer à des charmes si doux !....
» Je ne ferai pas comme vous. »

On trouve ce morceau dans le recueil des Œuvres de M. le comte Anatole de Montesquiou. Ce poëte distingué à dernièrement présenté à la Comédie Française une tragédie intitulée *Cantacuzene*, elle a été reçue par le comité a l'unanimité; et bientôt, il faut l'espérer, on applaudira au théâtre cette pièce extrêmement remarquable, où se trouvent des vers dignes de Corneille.

(4) *Il n'est plus de dolmins, de bardes ni d'eubages.*

La forêt de Gisors, autrefois nommée *le Buisson bleu*, était d'une immense étendue. Il est hors de doute qu'il y vécût des druïdes; mais on n'en retrouve aucune trace. Le seul *dolmin* (ou autel druïdique) que le temps ait respecté, est entre Chaumont et Gisors, dans un lieu nommé le *Bois-des-Dames*. « Ce dolmin se compose de » trois pierres de cinq à six pieds de haut sur cinq de » largeur ou profondeur. Elles supportent une table ou » banc de roc de treize à quatorze pieds de long sur six » à sept de large et trois à quatre pieds d'épaisseur. La

» pierre du fond est percée d'un trou rond qui paraît » avoir été poli. Ce trou a un diamètre de vingt pouces. » Un vieillard du pays, à qui l'on demandait à quel usage » avait pu servir ce monument, répondit que, *du temps » des fées*, on faisait là des sacrifices, et qu'on y donnait » des absolutions, que celui qui voulait être absous, » courait autour de l'autel, et passait par le trou de la » pierre.

» Un autre habitant dit aussi que, dans ce même temps, » on passait par cette ouverture la tête de la victime hu- » maine, dont le sang était recueilli au dehors, tandis » que le cadavre restait sous la table. Trouve-t-on » quelque trace de cette tradition dans nos anciens au- » teurs? je l'ignore. Mais j'ai cru devoir consigner ici ces » particularités, parce que, dans ce moment, on s'oc- » cupe de recherches sur nos antiquités. »

(Traditions gauloises, pag. 183).

Dans toutes les provinces de France où se trouvent encore quelques *dolmins*, une idée superstitieuse y est attachée; et le peuple des campagnes nomme ces autels druïdiques, « *table du géant*, *banc du diable*, *maison de » féerie*, *pierre d'enfer*, *roche des fées*.

(5) *Des ruines de Saint-Lazare.*

La terreur qu'inspirait ce lieu, qui jadis se trouvait dans la forêt de Gisors, s'est conservée jusqu'au moment

de la Révolution. Aujourd'hui Saint-Lazare n'a plus rien d'effrayant. Les bois qui l'entouraient n'existent plus ; la grande route passe à côté ; des maisons ont été bâties aux environs ; à peu de distance est un faubourg de Gisors ; et ce n'est plus un endroit désert. On y voit encore une petite chapelle, au pied de laquelle est une grande marre dont les eaux ont passé long-temps pour avoir des vertus magiques. Le nom de la fameuse sorcière de Saint-Lazare est maintement tout-à-fait oublié. Après l'époque où on prétend qu'elle existait, Saint-Lazare fut converti en un hôpital de lépreux. Jean de Gisors en fut le fondateur.

(6) « *Gisors, malheur à ton monarque !* »

On connaît les malheurs de Richard Cœur-de-Lion, prisonnier en Autriche et souverain de Gisors (*Voyez* les notes 9, 10 et 11).

(7) « *France, anathème à ton héros !* »

Le fameux interdit, lancé sur Philippe-Auguste.

(8) *Gisors est au héros français.*

Philippe fondit sur les États de Richard en 1193,

oubliant les sermens qu'avant de partir pour la Terre-Sainte lui et Richard *Cœur-de-Lion* s'étaient faits de se défendre mutuellement en toute occasion. Il s'empara en peu de jours de Gisors, d'Évreux, et de tout le Vexin. Richard était alors dans les fers ; quelques historiens excusent ainsi Philippe-Auguste. « Jean, frère du Roi d'Angleterre, ayant fait courir le bruit de la mort de Richard, » fit hommage de la Normandie au roi de France, malgré » le seigneurs de la province, que Philippe-Auguste eut » à vaincre. » Gisors fut livré par trahison au héros français. Philippe s'empara de Nauffle, d'Aumale, de Neufchâtel, d'Eu et de quantité d'autres places fortes (*Voyez* Daniel, tome III).

(9) *Richard à son peuple est rendu.*

Richard étant en Palestine, au fameux siége d'Acre, Léopold, duc d'Autriche, se rendit maître d'une tour et y fit arborer son étendart. Richard et Philippe-Auguste commandaient l'armée en chef. Le monarque anglais, furieux de l'action de Léopold qu'il regardait comme une injure faite à son autorité, donna ordre à quelques uns de ses gens d'aller arracher l'étendard du duc d'Autriche, et de le fouler aux pieds. Léopold ressentit vivement cet affront, mais il contraignit sa fureur, et jura secrètement de s'en venger ; l'occasion ne tarda point à se présenter. Richard, après avoir réglé les affaires de l'Orient, s'em-

barqua pour l'Angleterre; une violente tempête le jette sur les côtes d'Istrie, et le bâtiment qu'il montait se brise contre un rocher, entre Aquilée et Venise. Il prend la route de Vienne; et par une imprudence que rien ne peut expliquer, il traverse les États du duc d'Autriche sous un déguisement de pèlerin; mais sa nombreuse suite, ses dépenses excessives, les respects de ceux qui l'entouraient, et le bruit de son naufrage, tout trahit le prétendu pèlerin; ce fut pendant qu'il dormait dans un village près de Vienne, que le prince, enlevé par les soldats de Léopold, se vit arrêté, chargé de fers, et renfermé dans une étroite prison, où il demeura quinze mois.

(10) *Muse! de Blondel, à jamais,*
Inscris le nom fidèle au temple de Mémoire,

La touchante histoire de Blondel a été révoquée en doute par bien des historiens. Plusieurs ont prétendu que Richard n'obtint sa liberté qu'après avoir signé un traité et payé 100,000 marcs d'argent à l'empereur Henri VI et 50,000 au duc d'Autriche. Quoi qu'il en soit, Richard fut sauvé; et le poëte préférera toujours les récits où Blondel figure, à ceux où la rançon se paie.

(11) ..... *Ses cohortes fidèles*
Ont reconquis Château-Gaillard.

Le 20 mars 1194 (selon d'autres le 13), Richard revit

l'Angleterre après quatre ans d'absence; il y fut accueilli par ses sujets avec un enthousiasme général. Tout entier au désir de tirer une vengeance éclatante de la perfidie de Philippe-Auguste, qui avait profité de sa captivité pour s'emparer de ses États en France, il s'embarque pour la Normandie; et Rouen le reçoit avec transport. Quelque temps après il rentre dans Château-Gaillard, place très-forte, et remporte une assez grande victoire sur Philippe-Auguste auprès de Vernon. Cette victoire lui rendit tout le Vexin; et Richard poursuivit son rival jusque sous les murs de Gisors.

Château-Gaillard est situé au bord de la Seine sur une montagne escarpée, à six lieues de Gisors; sa forteresse, qui domine les Andelys, est célèbre par les siéges nombreux qu'elle soutint. Ses ruines sont encore imposantes, et présentent l'aspect le plus pittoresque (*Voyez* à ce sujet le grand ouvrage sur la Normandie; par MM. Nodier, baron Taylor, etc.). On croit que les premières murailles de Château-Gaillard, furent construites en 965.

En 1204, Philippe-Auguste, recommença la conquête de la Normandie, par le siége de Château-Gaillard, qu'il prit après six mois de combats et d'assauts. Là fut étranglée, en 1314, une petite-fille de saint Louis, Marguerite reine de Navarre, convaincue d'infidélité à son époux, fils de Philippe-le-Bel. Là, Blanche de Bourgogne, belle-sœur de Marguerite, languit dans une longue captivité. Ces deux princesses avaient aimé, dit-on, Philippe de Launay, et Gautier de Launay son frère, gentilshommes

normands. Ces deux infortunés furent écorchés vifs, puis décolés, et pendus par-dessous les bras à un gibet dans la prairie de Maubuisson ; de là ce proverbe du pays : « Mieux vaut aimer bergère que princesse. »

Plus tard, Edouard Baliol, roi d'Écosse, chassé de ses États, vint chercher un refuge à Château-Gaillard : il en repartit pour aller reconquérir sa couronne. D'abord il remporta des victoires ; puis, las de puissance et de gloire, il rejeta la pourpre et revint aux plaines d'Andely, chercher la paix et un tombeau. Après la fatale bataille d'Azincourt, la prise de Château-Gaillard par le duc de Glocester frère de Henri V (en avril 1416) assura aux Anglais la conquête entière de la Normandie. Château-Gaillard, défendu par le brave Mauny et une poignée de soldats, résista dix-huit mois à toute une armée.

Cette place importante retomba depuis successivement au pouvoir des deux nations rivales. Charles VII, l'assiégeant en personne (en 1449), la reconquit pour jamais à la France. Ce château servit de prison d'État après cette dernière époque. Charles-le-Mauvais y fut détenu; et *Tristan* le grand-prévôt y fit périr dans d'affreux supplices *Charles de Melun*, gouverneur de Paris, sous Louis XI.

En 1591, Henri IV vint à Château-Gaillard; Mony-Richebourg, qui y commandait au nom de la Ligue, lui rendit cette forteresse sans faire résistance.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre et père d'Henri IV, blessé mortellement au siége de Rouen,

y rendit le dernier soupir, le 17 novembre 1592. Louis XIII, 1615, laissa détruire *Château-Gaillard.*

Non loin de la montagne où s'élèvent les restes de Château-Gaillard, est le petit hameau de Villers, où se cache humblement la modeste demeure qui vit naître le Poussin. A peu de distance est la fameuse fontaine de Sainte-Clotilde, où tous les ans, depuis des siècles, il se fait, dit-on, des miracles.

(12) *Radepont s'est soumis, Andely s'est rendu ;*
Étrepagny, Conches, Dangu.

Radepont était une des places les plus fortes du Vexin. La forteresse était située sur la pointe d'une longue montagne, placée entre deux vallons, et s'élevant à pic au-dessus de marais inabordables. Philipe-Auguste l'assiégea en personne, et se servit de tours roulantes, pour approcher des fortifications et les détruire.

Andely est une des plus anciennes villes de France, et fut très-renommée sous la première race de nos rois. Philippe-Auguste eut une entrevue avec le roi Jean, entre Vernon et Andely, qui n'eut d'autre résultat que de donner naissance au dicton : *Jean s'en alla comme il était venu.* Philippe assiégea ensuite Andely ; il eut beaucoup de peine à s'en emparer. En 1206, une pluie de sang tomba sur Andely. En 1709, Thomas Corneille y mourut. Plus tard, *Blanchard* y naquit ; et en 1784, il

en partit dans un ballon aux cris d'enthousiasme de la ville rassemblée. Un poëte lui adressa ce vers :

« Il sera des Français l'*Archimède* et l'*Éole*. »

Etrépagny, à deux lieues de Saint-Paër, est une ville extrêmement ancienne ; le Roi Dagobert y avait un château de plaisance, où il allait chasser. Un village situé entre Saint-Paër et Etrépagny est nommé *Saint-Éloi*. On croit que c'est le ministre, ami de Dagobert, qui, y ayant choisi une demeure, donna son nom à ce lieu.

Saint Éloi guérit un paralytique sous le portail de l'église de Gammaches, à peu de distance d'Étrépagny. Dagobert donna par son testament le domaine d'Étrépagny, à l'abbaye de Saint-Denis, en 630 ; mais alors, les moines s'efforcèrent en vain d'entrer en possession de cette royale demeure ; Archambault, maire du palais, ou plutôt roi sous Clovis II successeur de Dagobert, choisit pour résidence le château d'Étrépagny. Sainte-Batilde, mère de Clotaire III, habita souvent ce même lieu, et donna, le 23 décembre 661, une charte au nom de Clotaire III, qu'elle data *du palais d'Étrépagny*. Plus tard, *Thierry*, qui avait été renfermé par *Childéric* à Saint-Denis, où l'avaient bien traité les moines, voulut par reconnaissance, lorsqu'il monta sur le trône, leur concéder Etrépagny ; et alors, ce château cessa d'être la demeure des rois. En 1540, François I[er] vint y coucher une nuit, suivi de la reine et du dauphin. Catherine d'Or-

léans, duchesse de Longueville, s'y retira au commencement du dix-septième siècle, et saint François de Sales évêque de Genève vint l'y voir en 1618. J'ai lu dans une notice sur la contrée, que M. Picard était né à Étrépagny.

Conches et *Dangu* étaient aussi d'importantes places de guerre. L'histoire en fait souvent mention. Quatre rois combattirent sous les murs assiégés de *Dangu*, à différentes époques. *Louis-le-Jeune*, *Philippe-Auguste*, *Richard Cœur-de-Lion* et *Charles VII*.

« Pendant que Philippe-Auguste s'emparait des places » fortes du duché de Normandie, l'efféminé *Jean*, l'as- » sassin d'Arthur de Bretagne, passait son temps dans la » mollesse et les plaisirs... Il ne lui restait plus de toute la » Haute-Normandie, que Verneuil, Arques et Rouen. » Conches, Andely et Radepont s'étaient rendus » (Goube, *Hist. de Normandie.*)

Ces trois dernières places étaient alors d'importantes forteresses, Richard les reprit avec beaucoup de peine.

Entre Etrépagny et Saint-Éloi, il est un village nommé *Bézu*, où l'on voit encore les restes d'un château fortifié. Aucune histoire n'en parle, nul écrit n'en a fait mention, et le récit suivant n'a rien d'authentique. C'est, m'a-t-on dit, une tradition.

« Au temps où vivait le fameux *Robert-le-Diable*, » père de Guillaume-le-Conquérant, un torrent impé- » tueux traversait un village nommé *Zubé;* une nuit, le » torrent déborda, toutes les maisons du hameau furent

» renversées, les arbres déracinés, et le sol bouleversé.
» *Robert-le-Diable*, dont les habitudes étaient sataniques, » qui détroussait les passans, enlevait les femmes, tuait » les maris... etc., était venu souvent au château de *Zubé*, » pour y séduire une jeune beauté; mais la vierge épou- » vantée avait fui pour toujours la demeure paternelle.
» Robert-le-Diable, espérant toujours le retour de la jeune » châtelaine, arrive un matin à *Zubé*. Quel spectacle » aperçoit-il!... Une nappe d'eau sur laquelle flottent des » débris de maisons, des arbres arrachés, des animaux » sans vie, et des cadavres humains. Le pauvre *Zubé* » avait disparu. Un pareil tableau n'avait rien de terrible » pour l'âme infernale de Robert. Il demande à des » paysans qu'il rencontre: Quel est ce lieu, et où il est?
» — Hélas! monseigneur, répondent en pleurant les » malheureux: qui pourrait maintenant le reconnaître! » tout est bouleversé; c'était autrefois *Zubé*. Soyez notre » *ange* tutélaire, vous êtes puissant, vous n'avez qu'à » dire un *je veux*, et tous nos malheurs finiront.

» Mais Robert n'aimait pas la contrée de son ingrate » châtelaine, il partit d'un grand éclat de rire, et répondit » aux supplians par ce quatrain:

« Je suis un *diable* et non un *ange*,
» Pour qu'à jamais ici tout soit bouleversé,
» *Je veux* que le nom de *Zubé*,
» En celui de *Bézu* se change.

» Et ce fut le seul bienfait qu'accorda au village le

» *je veux* tant sollicité. Le quatrain, quoique mal rimé, » n'était pas trop mauvais pour un impromptu de l'é» poque. Les paysans avaient écouté d'un air surpris; ils » tendaient la main, espérant que la poésie préludait à » l'argent. — *Cela vaut de l'or*, dit Robert-le-Diable, et » il disparut en riant » (Cette note m'a été donnée par M. le maire de la commune).

(13) *Une grande bataille, aux plaines de Courcelles.*

Les historiens parlent diversement de la bataille de Courcelles, les uns n'en font mention que comme d'une affaire peu importante : les autres, et principalement les auteurs anglais, prétendent que ce fut un combat décisif; et cela paraît probable; car aussitôt après, Philippe-Auguste fit des propositions de paix. Voici comment en parle le P. Daniel : « On ne balança point » à en venir aux mains (entre Courcelles et Gisors). Le » succès du combat fut encore malheureux pour les Fran» çais ; ils furent battus et poursuivis jusqu'à Gisors. » (*Histoire de France*, in-4°, t. III, pag. 467.) (*Voyez* la note 17).

(14) *Parut l'étoile du matin.*

Cette opinion, autrefois accréditée parmi le peuple,

que les fées, les lutins, et les esprits, venaient par un temps de brouillards danser sur le gazon des prairies, au clair de la lune, s'est perpétuée long-temps dans les campagnes. On montre encore à Saint-Paër un lieu, nommé par les uns *le Rond des Pouilleux*, et par les autres, *le Rendez-vous des Fées*. Là s'assemblaient les puissances magiques. La tradition en raconte des choses merveilleuses; et la petite histoire suivante explique le surnom *de Rond desPouilleux* donné *au Rendez-vous des Fées*.

Le *Rendez-vous des Fées* est un carrefour entouré d'arbres où se réunissent plusieurs routes. Chaque soir, de toute antiquité, les fées avaient coutume de s'y réunir et d'y danser, après avoir préalablement tenu un grand conseil. Chaque fée, ayant un canton à administrer, devait rendre compte à la présidente du conseil, de ce qui s'était passé sur ses terres. Chaque habitant avait son nom inscrit sur le grand-livre de l'assemblée, avec un point noir ou blanc à la marge, selon sa conduite bonne ou mauvaise; et il était décidé au conseil s'il fallait ou non le punir; puis le conseil se terminait par une danse en rond, au clair de la lune, où les fées s'amusaient beaucoup.

Mais, dès que les brouillards de la nuit commençaient à se dissiper, et que l'étoile du matin se levait à l'horison, toutes les puissances magiques disparaissaient; et voici ce qui arrivait au fameux *Rendez-vous des fées*.

Il fallait pour se rendre de Saint-Paër à Gisors passer par cet embranchement de routes. Les paysans et paysannes allant au marché, les voyageurs traversant le pays, les

marchands faisant leur commerce, arrivaient au grand carrefour. Là, bon gré mal gré, ils se sentaient saisis d'une telle fatigue qu'ils faisaient halte et s'asseyaient un moment; mais à peine assis, les méchans notés d'un point noir par les fées se relevaient épouvantés, leur corps était couvert de poux. Les bons, au contraire, dont un point blanc précédait les noms au grand-livre, étaient délassés à l'instant, quelles qu'eussent été leurs fatigues, et continuaient leur route, frais, dispos, joyeux et rajeunis.

On regardait au marché de Gisors les gens qui arrivaient de Saint-Paër. S'ils marchaient d'un air leste et gai, l'on disait : « Voilà de braves gens »; s'ils se traînaient lourdement, en se grattant la tête et le corps, on s'écriait de tous côtés : « Ils ont des *poux*, ce sont des » gueux ». Et gueux voulait dire coquin.

(15) *L'anneau de Salomon, le veau d'or des Hébreux,*
Cachent de leur beauté l'éclat mystérieux.

Il existe diverses traditions sur les fameux souterrains de Nauffle, qui communiquent de cette forteresse à Gisors. D'après l'une d'entre elles, ils auraient servi à Philippe-Auguste qui, sans ces mystérieuses voûtes, eût été pris par Richard, lors de ses guerres en Normandie. J'ai employé cette tradition de préférence aux autres. Au surplus, en voici une que j'extrais d'un article du *Mémorial*

des Sciences et des Arts, t. II, p. 518. Cet article donne aussi quelques détails qui pourront paraître intéressans.

« La reine Blanche *, assiégée dans Gisors par une » armée formidable, fit une vigoureuse sortie contre les » assaillans ; mais cernée par eux, et ne pouvant rentrer » dans la ville, elle se réfugia, au coucher du soleil, » avec les guerriers qui la suivaient, sur la montagne et » dans le fort déjà démantelé de Nauffle, à une lieue de » la place. Les ennemis campés dans la plaine environ- » naient de toutes parts la tour où ils étaient certains, » au point du jour, de faire la reine prisonnière. L'au- » rore paraît ; ils s'élancent impatiens vers la citadelle » ruinée où Blanche ne peut se défendre, d'où Blanche » ne peut s'échapper. O surprise! ils montent sans obsta- » cle.... les murs sont déserts...... l'écho seul répond » à leurs cris de guerre ; pas un soldat, pas une arme, » pas un drapeau : les guerriers de Blanche, et Blanche » elle-même, se sont évanouis avec l'aurore comme les » vapeurs de la vallée.

» Qui peindrait l'étonnement des soldats désespérés ! » Les uns se persuadent que Blanche, protégée par les » enfers, a été invisiblement enlevée avec ses troupes par » les esprits du noir abîme ; les autres s'imaginent que

* On ne sait quelle est cette Blanche, qualifiée de reine par la tradition ; sans doute elle était l'épouse de quelque ancien suzerain qui commandait en souverain dans cette partie de la Normandie.

» la veille, à la chute du jour, et la poursuivant dans la » vallée, ils ont été abusés par les brouillards de la ri- » vière, qui, sans doute à leurs yeux, avaient pris la » forme fantastique d'un bataillon fuyant. Tandis que, » sous les remparts solitaires de Nauffle, leur imagina- « tion se nourrit de fantômes, et se perd en conjectures, » Blanche soudain s'élance hors des murs..... de Gi- » sors, fond comme la foudre sur l'ennemi épouvanté » de ces sortiléges, et remporte une victoire complète.

» Comment expliquer le miracle? Rien n'est plus fa- » cile. La tour de Nauffle et la citadelle de Gisors, » quoiqu'à plus d'une lieue l'une de l'autre, se commu- » niquaient par dessous la rivière qui les sépare, au » moyen d'un long souterrain; et ce souterrain était in- » connu à l'ennemi.

» On prétend qu'après cette victoire, Blanche, nou- » velle *Nausicaa*, allait elle-même faire boire ses che- » vaux à trois lieues de Nauffle, en passant par la même » route caverneuse, qui avait plusieurs issues; mais » l'histoire ne dit point si, tout-à-fait semblable à la » princesse de l'Odyssée, Blanche allait aussi laver son » linge à l'abreuvoir.

» Le long souterrain de Nauffle existe encore *. On » y entrait il y a peu d'années. Ici commencent des ré-

* Un ouvrier qui a travaillé dans ces souterrains, m'a assuré avoir vu et touché les belles grilles de fer dont je fais mention; elles sont énormes, inébranlables, et d'un beau travail.

» cits merveilleux. Quelques ouvriers reçoivent l'ordre
» de déblayer ses routes ténébreuses; ils se mettent à
» l'ouvrage; ils s'enfoncent sous les voûtes souterraines;
» mais, hélas! des bruits sinistres, des flammes inconnues
» qui s'allument sous leurs pas, leurs flambeaux qui s'é-
» teignent, des voix prophétiques qu'ils croient entendre
» à travers des grilles de fer qu'ils ne peuvent ébranler,
» les airs qui tout à coup s'épaississent, les malins esprits,
» mille événemens de ce genre, visiblement suscités par le
» prince des ténèbres, interrompent les travaux; et l'en-
» trée du souterrain fut rebouchée. Mais quel dommage,
» cependant!..... derrière ces belles grilles de fer qu'on
» n'a pu ouvrir, les vieillards du pays assurent qu'il se
» trouve un temple magnifique, et qu'au fond du sanc-
» tuaire s'élève un veau d'or massif, autour duquel d'im-
» menses richesses sont entassées. Pourquoi faut-il que
» ces trésors soient gardés par Lucifer, Astaroth, Belzé-
» buth, et toute l'espèce réprouvée!..... Il est vrai
» qu'il existe un moyen infaillible de surprendre, de
» tromper et de vaincre l'engeance infernale; mais le
» moyen présente de très-grandes difficultés. Le voici tel
» que les anciens de la contrée l'ont transmis de père
» en fils à la génération présente. Le jour de Noël, à mi-
» nuit précis, au moment où le pasteur des fidèles lit la
» généalogie à l'église de la paroisse, le souterrain s'ouvre,
» les grilles de fer tournent avec fracas sur leurs gonds
» rouillés, les voiles du sanctuaire tombent,..... et le
» veau d'or, entouré de ses richesses sataniques, ap-

» paraît dans toute sa pompe, et se livre sans défense
» au premier ravisseur. Tant que dure la lecture sainte,
» les voies du souterrain sont ouvertes et libres; mes-
» sieurs du Tartare sont sans force, sans puissance et sans
» malice; on peut impunément enlever leur veau et
» leurs trésors. Mais, tremblez, audacieux qui tenteriez
» ces larcins diaboliques! la généalogie achevée, toutes
» les ouvertures, issues et grilles se referment subi-
» tement; si vous êtes dans les ténèbres de la mystérieuse
» caverne, vous ne reverrez plus la lumière de l'astre des
» cieux; si vous êtes auprès du veau d'or, vous y resterez
» jusqu'au jugement dernier.

» Il est inutile d'ajouter que, vu les dangers de l'en-
» treprise, personne jusqu'à ce jour n'a osé la tenter.
» Avis aux amateurs ».

En 856, Nauffle était une ville considérable. Charles II y assembla ses seigneurs guerriers, ses hommes d'Etat, et les principaux de son clergé, pour aviser aux moyens de repousser les Normands. Cette assemblée, en forme de camp, dont Hincmar, archevêque de Reims, était un des membres les plus distingués, fut présidée par le roi lui-même.

On cite parmi les connétables de France, Simon de Nauffle.

Louis-le-Jeune s'étant séparé de sa femme Éléonore de Guienne, Henri roi d'Angleterre, l'épousa; et ce fut cet Henri qui construisit la belle forteresse de Nauffle,

dont les débris se voient encore; à peine était-elle construite que le roi Louis s'en empara.

En 1189, Philippe-Auguste mit le feu à la citadelle de Nauffle.

Philippe de Valois, à l'âge de cinquante-six ans, épousa la plus belle personne de son temps, Blanche, comtesse d'Évreux, âgée de dix-sept ans. « *Il l'aima tant*, dit un écrivain, *qu'il en mourut un an après* ». Cette princesse demeura veuve cinquante ans. Elle habita, loin des intrigues de la cour, le château de Nauffle; et tranquille au milieu des troubles qui désolaient le royaume, elle y mourut, en 1398, âgée de soixante-six ans. Il y a apparence que c'est d'elle dont les traditions du pays parlent avec tant d'enthousiasme ; mais leurs récits sont si pleins d'anachronismes, qu'on ne sait ce qu'il faut en croire.

Entre Nauffle et Rouen est un bourg nommé *Écouis*, où résida et où est enterré le fameux surintendant des finances *Enguerrand de Marigny* : on sait comment il périt. Lorsque sa mémoire fut réhabilitée par Philippe V, son corps fut retiré du gibet, et porté en pompe dans l'église collégiale d'Ecouis, tandis qu'on distribuait dans Paris de nombreuses aumônes, en faisant dire à chaque pauvre : « Priez Dieu pour monseigneur Enguerrand de « Marigny. »

Il fut élevé sous Louis XI, à la mémoire de M. de Marigny, une statue et un tombeau à Ecouis. Le mausolée était en marbre, surmonté de cinq figures. Celle du milieu était Jésus-Christ assis; Enguerrand, les mains jointes,

était à ses genoux, portant autour du bras une corde travaillée en forme de couronne; Charles de Valois, qui l'avait fait condamner à mort, y était aussi à genoux, les yeux baissés, les mains jointes, et paraissant attendre un châtiment.

La reine Clémence de Hongrie, épouse du roi Louis, vint habiter quelques années le château d'Écouis; elle y mourut en 1328.

Il existe dans l'église d'Écouis un tombeau sur lequel est cette singulière inscription :

CY-GIT L'ENFANT, CY-GIT LE PÈRE,
CY-GIT LA SOEUR, CY-GIT LE FRÈRE,
CY-GIT LA FEMME ET LE MARI
ET NE SONT QUE DEUX CORPS ICI.

On l'explique ainsi : Un homme aurait eu de sa mère une fille, et l'aurait épousée.

Voici sur Nauffle et ses souterrains, un passage extrait de *Tristan le Voyageur* (Marchangy, t. III, p. 146).

« Il est à savoir, mes beaux seigneurs, que de la » citadelle de Gisors au château de Nauffle est un sou- » terrain immense..... On voit de loin la belle tour de » Nauffle au-dessus des bois de Saint-Éloi et de Bezu- » le-Long. Aujourd'hui, ces lieux dévastés par les guerres » que se firent sans cesse les rois de France et d'Angle- « terre, sur ces frontières de leurs états, sont rendus à une

» nature sauvage qui, de toutes parts, revient sur les
» plateaux agrestes dont elle était expulsée. Les crénaux
» s'écroulent dans les fossés, et se cachent sous la mousse
» des fleurs; l'érable perce les fortes murailles que n'a-
» vaient pu renverser les béliers ennemis. Le souterrain
» fermé de vingt portes à barreaux de fer, recèlent des
» trésors qui feraient la fortune de bien des rois. Il est
» un jour, une heure, un moment, dans l'année, où
» il est possible de pénétrer dans cette caverne profonde,
» c'est tandis que le prêtre lit la généalogie de Jésus-
» Christ, à la messe de minuit..... J'entendis des femmes
» qui, ne sachant ce qu'étaient devenus leurs maris, pen-
» saient qu'ils s'étaient engouffrés dans cet abîme, et les
» appelaient à l'entrée avec des cris épouvantables; on
» nous raconta des aventures sinistres, qui nous firent
» perdre l'envie de descendre dans ce souterrain; et d'ail-
« leurs la messe de minuit était achevée. »

(16) *Il semble t'engloutir en sa gueule béante.*

Les éclipses de soleil portaient jadis la terreur dans les campagnes. Le peuple et les grands eux-mêmes étaient convaincus que, semblables aux comètes, elles annonçaient de grands malheurs. Les Mexicains jeûnaient pendant les éclipses, les femmes se fustigeaient, et les vierges se tiraient du sang; ils pensaient que le soleil et la lune s'étant battus, la lune avait été blessée par

le soleil, ou le soleil par la lune, suivant la nature de l'éclipse.

Les prêtres de la Grèce débitaient, lors des éclipses de lune, que Diane, amoureuse d'Endymion, était partie pour aller faire une visite nocturne à son amant dans les montagnes de la Carie.

Les sorcières de la Thessalie passaient pour avoir le pouvoir d'attirer la lune sur la terre; et lors d'une éclipse, on faisait un grand vacarme avec des chaudrons pour la faire remonter à sa place.

Mais les paysans, en France, aux temps reculés croyaient voir, au moment d'une éclipse, la gueule béante d'un dragon malfaisant prêt à dévorer le soleil. Les Indiens, qui en sont encore persuadés, font un bruit horrible dans les champs pour faire lâcher prise à la bête; et quelques uns d'entre eux se jettent à genoux dans l'eau, pour supplier le dragon de ne pas entièrement dévorer le grand astre.

(17) *Il revient triomphant du combat de Courcelles.*

J'ai déjà parlé du combat de Courcelles dans la note 13. Richard écrivit en Angleterre, à la suite de cette bataille, une lettre qui se trouve dans le Recueil des actes publics, et où il se vante d'avoir remporté la plus glorieuse victoire. Des historiens anglais prétendent qu'à l'occasion de ce triomphe signalé, Richard ajouta aux armes

d'Angleterre la devise : « *Dieu et mon droit* » (Voy. *Hist. d'Angleterre*, Rapin de Thoyras, in-4°, t. II, p. 286.)

(18) *A pensé terminer ses jours.*

« Il arriva là un malheur qui pensa coûter la vie au » roi. Comme il passait le pont qui est sur la rivière » d'Epte pour entrer dans la place, suivi de la foule des » fuyards que les Anglais pressaient l'épée dans les reins, » le pont rompit; et le roi, avec tous ceux qui étaient » dessus, tomba dans la rivière, et s'y serait noyé, » comme il arriva à plusieurs, s'il n'eût été promptement » secouru.

» Il y eut beaucoup de monde de tué en cette journée, » et bien des seigneurs français pris. Mathieu de Mailly, » Mathieu de Montmorency, Étienne de Roncy, Fou- » ques de Gilerval, Philippe de Nanteuil, Robert de » Beaubourg furent de ce nombre.

» Richard, écrivant ce combat à Philippe évêque de » Durham, en Angleterre, se vante d'y avoir désarçonné » Montmorency, Roncy et Gilerval, et de les avoir lui- » même faits prisonniers (Daniel, *Hist. de France*, in-4°, » tom. III, pag. 467).

(19) *Du* Buisson bleu *longe les bords.*

M. de la Mairie, étant maire de Gisors, fit de longues

recherches pour découvrir par quelle raison le nom de *Buisson bleu* fut donné à la forêt de Gisors. Voici ce qui lui a paru le plus vraisemblable.

« *Bleu* est un terme de guerre ; on appelle *parti bleu*, » une troupe de soldats qui vont butiner sans permis- » sion... Les commandans et soldats de pareilles troupes » étaient pendus lorsqu'ils étaient pris.

» Selon le Dictionnaire de l'Académie, on appelle » *parti bleu*, en terme de guerre, un parti de gens qui » s'attroupent sans ordre pour piller de côté et d'autre.

» *Bleu* est donc synonyme de *maraudeur;* et *buisson* » *bleu*, ou *buisson des bleus*, était peut-être un surnom » donné à la forêt, pour indiquer qu'elle était la retraite » d'une foule de brigands armés.

» La forêt de Gisors était d'une immense étendue, » et renfermait sept villes, qu'on nommait les *sept villes* » *des Bleus.* On peut penser que ces villes étaient peu- » plées d'habitans sauvages et pillards, qui usaient large- » ment du droit de couper du bois, et de disposer de » la forêt : de là, ce nom de *sept villes des Bleus.* »

(20) *Et lui concède en dot, le castel d'Heudicours.*

Tout ce qu'on sait sur *Heudicours* ou *Heudicourt*, c'est qu'il fut fondé par un seigneur du nom d'*Eudes* ; les uns disent que c'était un rendez-vous de chasse du fameux Eudes comte de Paris ; d'autres pensent que ce n'était que la de-

meure d'un simple suzerain de ce nom. Cette terre a longtemps appartenu à la famille Belzunce ; elle est remarquablement belle. Mme la comtesse Estève la possède en ce moment. Le château d'Heudicourt est à une lieue de celui de Saint-Paër.

» En 1666, Antoinette-Louise de Pons fut mariée,
» par les soins de Mme Scarron, à M. d'Heudicourt. Ma-
» dame Sçarron la conduisit elle-même à Heudicourt ;
» mais elle ne put lui épargner dans la suite les chagrins
» et l'exil. Mme de Montespan craignait la beauté de
» Mme d'Heudicourt, qui fut exilée, et ne redoutait pas
» les grâces de Mme Scarron qui la supplanta. Mai celle-ci
» déclara sa faveur par le retour de son amie. Mme d'Heu-
» dicourt, haïe et presque proscrite par Mme de Mon-
» tespan, parut tout à coup à la cour. Les courtisans,
» effrayés de son audace, lui tournèrent le dos ; Mme Scar-
» ron l'embrassa, et déclara ainsi le pouvoir qu'elle avait
» acquis sur l'esprit du roi..... On conserve encore au
» château d'Heudicourt un tableau que l'on croit être de
» Mignard, et qui représente MMmes de Maintenon et
» d'Heudicourt peintes sur la même toile. Mme de Main-
» tenon est très-ressemblante, et Mme d'Heudicourt est
» dans toute la beauté de la jeunesse » (G. De la Rochefoucauld, *Notice historique sur l'arrondissement des Andelys*).

(21) *Le traité de Courcelles est signé des deux rois.*

Ce traité de paix ne fut autre chose qu'une trève de cinq ans. Il y fut arrêté que chacun resterait provisoirement en possession de ce qu'il tenait. (Il fut signé en 1199) (*Voy.* Rapin de Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, in-4°, tom. II, pag. 287.) Richard cèda à Philippe, Gisors, Nauffle, et tout le Vexin-Normand, excepté Andelys.

On nomma ce traité, le *Traité de Courcelles*, à cause de la bataille de ce nom, sans laquelle il n'aurait point eu lieu; le traité ne fut point signé à Courcelles, mais sur les bords de la Seine, entre Vernon et Andely. Philippe, disent les historiens, était à cheval sur le rivage, et Richard dans un bateau sur la rivière.

(22) *A Gisors, sur un vieux rempart,*
Est une église révérée.

Au sommet d'une montagne, environnée, par en-bas, d'un cercle de tours formant la forteresse de Gisors, s'élevait un immense bâtiment circulaire, dont on voit encore les ruines. A cette tour était adossée une petite église ou chapelle dont une partie existe toujours.

Les ruines de Gisors sont pleines d'intérêt, et offrent un coup d'œil charmant. Madame, duchesse de Berry, les visita en 1825. Au nombre des bâtimens et galeries

qui ont résisté aux ravages du temps, il est une tour que les curieux se plaisent à visiter. On la nomme la *Tour du Prisonnier*, et une histoire romanesque la recommande à toutes les âmes sensibles. On prétend qu'un jeune infortuné y languit vingt-cinq ans pour avoir aimé sa souveraine, et avoir osé le lui dire. De là mille anecdotes touchantes. C'était un héros, c'était un prince, c'était un vassal, c'était un troubadour, c'était enfin... tout ce qu'on voudra. Le fait certain est qu'une pauvre victime y fut détenue vingt-cinq ans sous François Ier, et qu'elle a laissé sur les murailles de la tour d'éternelles traces de son passage et de ses malheurs.

« De tous les biens qu'il avait possédés sur la terre, il » ne lui restait qu'un clou que lui avait laissé la pitié » de son geolier, et ce clou, qui le croirait ? fut pendant » sa longue captivité sa seule consolation. Pendant vingt- » cinq ans, à la faible clarté du jour qui pendant quelques » heures descendait jusqu'à lui par un étroit soupirail, » il traçait sur les murs de sa prison des espèces de bas- » reliefs à l'aide de son clou chéri, qui lui servait à creuser » la pierre. Ici, l'on voit un tournoi où combattent plu- » sieurs guerriers, la lance en arrêt et la visière baissée. » Là, s'élève une cathédrale gothique, ornée d'arcades » et de statues. D'un côté est la passion de Notre-Sei- » gneur; de l'autre, un arc de triomphe. Ici, un mariage; » là, un tombeau. Ces travaux l'occupèrent un quart de » siècle. Au bout de ce temps, l'infortuné perdit sa » seule ressource, son seul ami. Usé par le travail et les

» années, le précieux clou se rompit en ses mains; et » le prisonnier en mourut de chagrin avant d'avoir achevé » de creuser toutes les pierres de son cachot. Quel tra- » vail et quelle destinée ! » (*Mém. des Scien.*, t. II, p. 517).

Selon la tradition, ce pauvre prisonnier, après quinze ans de captivité, parvint à élargir une des meurtrières de sa prison, et à pouvoir y passer son corps; mais son cachot dominait, de ce côté, un fossé d'une profondeur extraordinaire; et le malheureux, se laissant glisser le long du rocher, se cassa la cuisse dans sa chute. Néanmoins, dans cet affreux état, il se traîna encore à deux lieues pendant l'espace d'une nuit; mais, le lendemain, il fut retrouvé expirant près d'un autel druïdique, dans les bois de Chaumont; et il vécut dix ans encore dans l'horrible cachot qui devait recevoir son dernier soupir.

Gisors est plein de souvenirs historiques. On voyait encore dernièrement sur une des portes de la ville, nommée *la Porte dorée* *, une petite image de la Vierge, qui y avait été placée par Philippe-Auguste après la bataille de Courcelles. Ce monarque, au moment de périr, avait fait un vœu à Marie, et lui attribuait son salut. Une tradition s'exprime en ces termes : « En novembre 1663, » lorsque la peste décimait la Normandie, la vierge de » Gisors descendit de sa niche, et suivit une procession » faite pour implorer l'appui divin; mais ayant grandi en » marchant, elle fut obligée de baisser la tête en se re-

* Elle a été abattue récemment.

» mettant à sa place ». En effet, la tête de la statue était inclinée ; et cela devait rappeler à jamais au peuple un miracle, à la suite duquel la peste avait cessé ses ravages.

Il existe auprès de Gisors une petite source qui passa long-temps pour avoir des effets miraculeux, on l'appelle *le Réveillon*. Cette eau est merveilleuse, en ce point, qu'il faut, lorsqu'on en boit, revenir mourir à Gisors, quelque part que l'on aille. Du temps des Croisades, les pèlerins du canton qui avaient fait vœu d'aller en Palestine, ne manquaient pas d'aller boire au Réveillon pour revenir au toit natal, et ne point mourir aux rives étrangères. A l'époque où la conscription enlevait des générations entières, les jeunes gens de Gisors et des environs, forcés de partir pour l'armée, allaient s'abreuver, en pleurant, à l'eau sacrée du Réveillon. On ne dit point que ces malheureux soient revenus, et c'est ce qui fait sans doute qu'on ne croit plus aux vertus de la source.

Je citerai encore sur Gisors l'extrait suivant, tiré du Mémorial de l'industrie française, tom. II, pag. 215.

« De toutes nos provinces, la Normandie est une des » plus remarquables par ses souvenirs historiques, et » par ses monumens guerriers ; malheureusement la plu- » part de ses souvenirs sont des traditions, la plupart de » ses monumens sont des décombres : or, les savans » font peu de cas des traditions, et les hommes du monde » estiment peu les décombres ; aussi bientôt, peut-être

» en France, n'aurons-nous plus ni monumens ni sou-
» venirs *.

» Il faut à notre siècle du solide, s'il est possible, et
» du réel, s'il en existe. Le temps passé aimait les fic-
» tions ingénieuses; le temps présent aime les calculs
» positifs : qui peut nous apprendre ce qu'aimera le
» temps à venir!

» Gisors, où triompha Philippe-Auguste, voit encore
» s'élever d'un front assez audacieux quelques tours féo-
» dales, qu'entourent de larges fossés. Mais sur le sommet
» de ces remparts jadis inaccessibles, plus de chevaliers
» français, plus de bannières victorieuses!...... Des mu-
» railles crénelées, des portes basses et voûtées, des tou-
» relles gothiques, de hauts donjons, formant un vaste
» cercle, environnent l'enceinte, au milieu de laquelle est
» bâtie la tour principale. Ce sol, que foula tant d'immor-
» tels guerriers, aujourd'hui silencieux et désert, semble
» attristé par ses souvenirs; et, couvert d'une bruyère
» aride, on dirait qu'il s'est voué au deuil, et que sur
» la cendre des héros il n'ose s'élever une fleur.

» Au fond des énormes fossés de la citadelle, un bois
» épais étend ses sombres rameaux; à travers de vieux
» chênes sur lesquels croît encore le fameux guy sacré,

* Ce qui pourrait cependant rassurer à cet égard, c'est que d'après les mesures prises par le gouvernement, des recherches sur les antiquités et sur les traditions nationales se poursuivent dans les départemens.

» l'œil entrevoit tantôt un portique délabré, tantôt une » tour crénelée; ici, des murailles couvertes de lierre, et » les restes d'un pont-levis; là, les fenêtres grillées du » funeste donjon. Le solitaire parcourant ces ruines té- » nébreuses et ces bois druïdiques, au bruit lointain » de la chute des eaux de l'Epte, à la pâle clarté de » l'astre des nuits, pourrait se croire encore aux pre- » miers siècles. Les moindres reflets blanchâtres lui sem- » bleraient les ombres errantes des preux ensevelis; et » sous les feuillages constamment agités de ces arbres » qui passèrent jadis pour inspirés, le moindre son lui » paraîtrait un dernier accord de la harpe prophétique du » barde.

» O contraste frappant! ô disparate bizarre! Un voya- » geur, plongé dans de sombres rêveries, traversait un » jour ces poétiques ombrages : la nuit s'approchait. Tout » entier à ses méditations silencieuses, rétrogradant vers » ce siècle où s'élançait vers la Terre-Sainte l'élite des » chevaliers français, il lui semblait voir flotter encore » sur la forteresse crénelée l'étendard des croisés par- » tant pour la Palestine *; il prêtait l'oreille au bruit » des vents qui se brisaient entre les arcades désertes, » comme si les harmonies de la nature lui devaient por- » ter en ce lieu quelques accens des héros disparus. . . .

* Près des remparts de Gisors était un orme sous lequel les Français et les Anglais, s'étant croisés pour la Terre-Sainte, en 1188, crurent voir une croix dans les airs, qui semblait ratifier leur confédération.

« Soudain des accords parviennent jusqu'à lui ; il écoute..;
» hélas! au lieu de la harpe du barde, il entend les sons
» faux d'un violon prétentieux ; il lève la tête, et se
» trouve, non entouré des ombres fantastiques de nos
» premiers paladins, mais auprès d'une espèce de guin-
» guette, sous la feuillée, où sautait à plaisir la peu-
» plade d'une filature *.... Groupe joyeux ! ah, vous
» étiez loin de penser que vos danses sur cette terre
» sacrée, paraissaient au voyageur une sorte de profa-
» nation ! Il s'éloigne, furieux. Une porte voûtée s'offre
» à ses regards.... Il rentre à pas pressés sous les ruines
» intérieures de la citadelle. Heureux d'avoir échappé
» aux danseurs, aux ivrognes et au violon, tout à l'espoir
» de pouvoir se renfoncer en imagination dans la nuit
» des temps, avec les bardes et leurs harpes d'or, les
» paladins et leurs blanches bannières, il tourne l'angle
» d'une arcade, et se trouve..... Concevez sa douleur !....
» au milieu d'une halle à blé **, où s'invectivaient des
» poissardes et des meûniers, où s'égosillaient des char-
» latans et des marionnettes. »

Le plus beau monument de Gisors, en ce moment, est sa cathédrale. Incendiée, dit-on, en 1224, elle fut

* La filature de coton de Gisors appartenant à M. Davilliers, est une des manufactures renommées de la province.

** A certains jours fixés, sur un des côtés de l'ancienne forteresse se tient le marché public de Gisors ; et les jours de foire les ruines désertes se trouvent peuplées ; une halle à blé y a été établie.

rebâtie, abandonnée, continuée à plusieurs reprises; et elle offre l'ouvrage remarquable, mais incomplet, de plusieurs siècles et de plusieurs bienfaiteurs.

Quand le bon Henri IV vint à Gisors, il y fit faire le prêche. *Pierre Neveu*, homme d'une grande énergie, défenseur infatigable des saintes doctrines, et alors curé de cette paroisse, ne put contenir son indignation, et fit sonner le tocsin. A ce bruit d'alarme, les habitans coururent à l'église; le maréchal de Biron, le roi, et plusieurs seigneurs s'y rendirent aussi; ils trouvèrent le curé en chaire; on s'attendait à une déclamation séditieuse : son discours fut mesuré, et dicté par le zèle d'un ardent catholicisme; en voici des fragmens :

« Je viens d'entendre le prêche du ministre..... qui a » falsifié quantité de textes de la Sainte-Écriture..... Cette » cloche que j'ai fait tinter extraordinairement, ne doit » m'être imputé ni à crime ni à sédition, puisque ç'a » été pour un sujet qui me donne une juste alarme; car » jusqu'ici, grâce à Dieu, et à nos rois très-chrétiens, » jamais le prêche n'avait été fait dans cette ville...... Je » n'ai pu résister à un roi, dont je suis le très-humble » serviteur et sujet, excepté en ce qui concerne ce que » je dois à Dieu et à ma religion..... S. M., et vous, mes- » sieurs, ne devez pas trouver mauvais que je maintienne » la croyance que nous gardons depuis les apôtres. Cela » n'empêche pas, peuple chrétien, que vous et moi, » ne le servions, ne lui obéissions, ne lui rendions les » devoirs qui lui sont dus; car j'estime tant son bon

» naturel, qu'il trouvera bon que je réfute son imposteur
» de ministre..... Soyez tous stables et fermes en votre
» foi..... Je prie Dieu pour la conservation de notre in-
» vincible monarque, afin que Dieu lui fasse la grâce de
» retourner à la foi de ses ancêtres..... etc. »

Cette prière fut exaucée. Henri IV, après son abjuration, revint, en 1593, à Gisors, où jamais on n'avait pu persuader au peuple de crier *vive le roi.* Le prince, à son arrivée, se rendit à l'église; mais le curé, averti de sa visite, en fit fermer les portes, et quand S. M. se présenta, il vint à lui, entouré de tout son clergé (il y avait 60 prêtres), et lui fit un discours, dont voici quelques phrases.

» . . . . Votre Majesté prend le chemin de venir en notre
» église, et d'y vouloir entrer; elle trouvera bon, s'il
» lui plaît, que je lui demande avec quel esprit elle veut
» rentrer dans l'Arche; je ne saurais croire qu'elle veuille
» ressembler au corbeau, pour retourner à la charogne
» de l'hérésie, mais plutôt à la colombe de Noé, portant
» le rameau de la paix. »

Le roi répondit qu'il venait en vrai catholique, et qu'il avait un regret sincère de n'avoir pas été toujours dans le sein de l'Eglise romaine.

Puis il s'établit, entre le prêtre et le monarque, un dialogue fort curieux, à la suite duquel le curé prit la main du bon Henri, le fit mettre à genoux, et lui fit adorer la croix, en présence de tout un peuple attendri.

Alors les portes de l'église s'ouvrirent aux cris réitérés

de *vive le roi!* et le bon Henri s'écria gaîment : *Ventre-saint-gris! me voilà enfin roi de Gisors!*

(23) *Les sept villes ont disparu.*

Ces sept villes ou villages étaient *Mainneville* dont le fameux *Enguerrand de Marigny* fut seigneur, *Sancourt*, *Heudicourt*, *Saint-Denis-le-ferment*, *Thierceville*, *Hebecourt* et *Amécourt*. Le terrain des sept villes contenait six à sept mille arpens.

Le fameux incendie qui dévora les sept villes et presque toute la forêt de Gisors, est un fait incontestable. Ce fut la foudre qui mit le feu, et un épouvantable ouragan qui étendit les flammes de toutes parts. Aucune histoire, cependant, n'a parlé de cet événement terrible; et la tradition ne fixe point l'époque précise de ce grand désastre. A quelle époque remonte donc la destruction de l'antique forêt des sept villes? on l'ignore; mais il est certain qu'elle est antérieure à 1413, car des actes authentiques, conservés dans les archives de Gisors, en fournissent la preuve.

Le terrain sur lequel étaient bâties les villes incendiées porte toujours ce nom, *les sept villes*. On y trouve encore, en creusant la terre, des pierres brûlées, du charbon, et tous les noirs débris du fameux désastre.

M. de la Mairie, ancien maire de Gisors, parle de l'incendie en ces termes :

« La forêt de Gisors et sept villes livrées aux flammes! » l'ouragan chassant, sur la ville, la pluie de feu pro- » duite par les branches allumées, par les rameaux dé- » tachés des vieux arbres de la forêt! les cris d'effroi » des habitans ! la mort dans leurs maisons! la mort dans » leurs chemins! la mort dans leur fuite ! le sifflement » de la tempête ! le chant des prêtres vainement proster- » nés! le tintement de la cloche funèbre!.... Quel épou- » vantable spectacle ! »

(24) *Oscar, au vieux castel, dort seul en son caveau.*

Dans la chapelle du château de Saint-Paër, il est un tombeau remarquable, surmonté d'une pierre funèbre. Cette pierre représente un jeune guerrier ; un manteau religieux est rejeté sur ses armes ; et au bas, des caractères illisibles sont gravés. Ce serait la tombe d'Oscar, si j'en croyais une lettre sans timbre ni date, que m'a écrite, à ce sujet, mon mystérieux voyageur.

FIN DES NOTES.

ERRATA.

Page 93, 6[e] vers. *Au lieu de*

Ici notre bonheur serait *encore* possible.

Lisez

Ici notre bonheur serait *encor* possible.

Page 135, 19[e] vers. *Au lieu de*

Tous offre même aspect, tout a même couleur.

Lisez

Tout offre même aspect, tout a même couleur.

